

La prisonnière du coeur

nconnu(e)

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com



Barbara Cartland

Prisonnière du cœur



JAI
LU

Barbara Cartland

Prisonnière du cœur



R

ésumé :

Loin d'apprécier la vie trépidante de New York, Carina Vanderhault se languit de son Angleterre natale. Pour éviter la ruine, cette toute jeune fille épouse un millionnaire de quarante-cinq ans son aîné ! Juste avant leur nuit de noces, ce dernier est victime d'une attaque fatale. Carina se retrouve donc veuve, mais prisonnière de la famille Vanderhault, qui entend bien récupérer le magot en la mariant à un complice. Sous un nom d'emprunt, Carina prend la fuite à bord du Touraine. Abusé par son apparence anodine, le capitaine lui demande d'assurer le secrétariat d'un passager aveugle. La jeune fille accepte. Bien vite, elle comprend qu'elle n'est pas la seule à dissimuler son identité. Qui est vraiment Aidan Thorpe, son employeur, et pourquoi se cache-t-il ? Elle ne sait qu'une chose: son cœur bat déjà pour cet homme dont elle ne connaît même pas le regard...

Carina appuya son front à la vitre d'un air morne.

Elle ne prêtait aucune attention au trafic incessant de la 5e Avenue, pas plus qu'aux vilains immeubles sombres qui s'alignaient en face de l'hôtel particulier des Vanderhault.

Cette énorme demeure, couleur beurre frais, avait été construite peu de temps après le premier mariage de Silas P. Vanderhault. Le millionnaire avait demandé aux architectes de s'inspirer des châteaux de la Loire. Ils en avaient copié des éléments ici ou là, mélangeant les styles avec beaucoup de liberté. Il s'agissait d'une magnifique réalisation, selon la famille Vanderhault. En revanche, Carina trouvait le résultat monstrueux.

Bien entendu, elle avait la sagesse de garder son opinion pour elle.

New York... Pour beaucoup, il s'agissait d'une ville captivante. Dans d'autres circonstances, la jeune femme aurait été elle aussi fascinée. Mais elle ne parvenait cependant pas à se laisser envoûter par cette étonnante mégapole sans cesse en mouvement.

Ah, que n'aurait-elle donné pour pouvoir se trouver transportée comme par miracle au manoir Royden !

Elle ferma les yeux et imagina la demeure familiale, nichée au creux d'une vallée verdoyante du Hunting-donshire. Même si ce magnifique bâtiment datant du XVIe siècle était en bien mauvais état et nécessitait une sérieuse restauration, il représentait pour elle la plus belle maison du monde.

Hélas, le manoir se trouvait bien loin !

Dans le luxe tapageur de l'hôtel particulier de Silas P. Vanderhault, au milieu de l'agitation incessante de New York, Carina ne s'était jamais sentie à sa place.

En très peu de temps, sa vie avait basculé. Elle avait perdu son foyer, son père... et sa jeunesse. Alors qu'elle avait eu dix-neuf ans moins d'une semaine auparavant.

Dix-neuf ans! Oui, seulement dix-neuf ans... Et pourtant, il lui semblait qu'une éternité s'était écoulée depuis qu'elle était devenue la troisième

femme de Silas P. Vanderhault, un millionnaire américain de quarante-cinq ans son aîné.

Elle se souvenait si bien du jour où tout avait commencé que cela aurait pu être la veille.

Ce matin-là, comme tous les autres matins, elle était allée monter à cheval. Seule, suivant son habitude, car son père ne l'accompagnait que très rarement.

— Si j'avais de bons chevaux, ce serait différent, prétendait-il. Malheureusement, les nôtres se font vieux. Or, pour acheter de jeunes pur-sang comme ceux que j'ai vus récemment à Tattersall's, il faut une fortune !

Ce n'était qu'un prétexte. En réalité, depuis la mort de la femme qu'il adorait, le baronnet Gerald Royden passait désormais la plus grande partie de son temps à Londres. On aurait cru qu'il ne pouvait plus supporter de tourner en rond dans les pièces où il avait été si heureux avec celle qui avait tenu tant de place dans sa vie et dans son cœur.

Carina tentait de le persuader de rester au manoir, mais tous ses efforts restaient vains. Sir Gerald demeurait sourd à ses supplications. Il partait et ne revenait qu'une semaine ou deux plus tard, après avoir - pour s'étourdir et oublier -, bu, joué aux cartes... et perdu beaucoup d'argent.

Cette fois, il n'y avait pas plus de trois jours qu'il était parti. Carina ne l'attendait donc pas de sitôt. Aussi, lorsqu'elle remonta au petit trot l'allée pleine d'ornières et de nids de poule, elle fut très surprise de voir une voiture devant le perron.

« Mon père serait-il déjà de retour? » s'étonna-t-elle.

Il était toujours possible qu'ils aient des visiteurs. Mais ceux-ci se faisaient de plus en plus rares. Qui venait encore les voir, à part le pasteur, qui roulait dans un vieux cabriolet menaçant de tomber en morceaux à chaque tour de roue? Il y avait aussi le colonel McEnram, un vieil ami de lord Royden, qui possédait une antique berline maladroitement repeinte par ses soins en jaune et violet.

Rien à voir avec cet élégant phaéton laqué de vert foncé, auquel étaient attelés quatre superbes pur-sang noirs qu'un groom retenait à grand-peine.

« Pourquoi mon père a-t-il loué un pareil équipage ? se demanda Carina. Cela a dû coûter une fortune. Quelle folie ! Il n'est vraiment pas raisonnable. Il sait pourtant que nous devons déjà beaucoup d'argent à Lovett... »

Ce dernier était le loueur de voitures auquel son père s'adressait quand il devait se rendre à Londres. Le baronnet préférait choisir une chaise de poste plutôt que de prendre le train, qu'il trouvait très lent.

— Ce n'est pas que les véhicules de Lovett soient confortables, disait-il. Mais, au moins, ils ne s'arrêtent pas dans chaque gare comme l'omnibus.

En soupirant, Carina se dirigea vers les écuries et, après avoir confié sa jument à Hodges, le vieux garçon d'écurie, regagna le manoir à pas lents.

« Il faut que je parle sérieusement à mon père, se dit-elle. Certes, ce n'est pas à moi de lui faire la leçon... Mais nous avons déjà tant de difficultés matérielles. Comment peut-il jeter l'argent par les fenêtres ? »

De nouveau, elle soupira. Bien souvent, elle avait l'impression d'être plus raisonnable que l'auteur de ses jours. Car il fallait reconnaître que celui-ci se conduisait parfois comme un enfant.

La dernière fois que la jeune fille était descendue au village faire quelques courses, elle avait eu l'impression que les commerçants la regardaient d'un air de reproche. L'ardoise des Royden s'allongeait chaque jour un peu plus chez le boucher. Comment réussiraient-ils à régler tout cela ?

Quelques mois auparavant, la cuisinière, s'estimant trop mal payée, avait rendu son tablier.

C'était désormais Nanny qui préparait les repas. La veille, elle s'était plainte amèrement :

— Cela ne peut plus continuer ainsi, mademoiselle Carina. Figurez-vous que l'autre jour, l'épicier a hésité avant de me donner de la farine et du sucre. Et quand je suis allée à la ferme demander un poulet à Mme Goodgson, et que je lui ai demandé de mettre cela sur le compte, elle a failli me le jeter à la figure.

— Est-ce possible ?

— C'est que nous lui devons déjà beaucoup d'argent.

— Il faudra que je passe régler cela.

— Avec quel argent, s'il vous plaît, mademoiselle Carina? avait demandé Nanny, qui n'avait pas sa langue dans sa poche.

La jeune fille n'avait pas su quoi répondre. Nanny, qui n'en avait pas fini, poursuivit :

— Monsieur dépense à Londres ce qu'il a, et même ce qu'il n'a pas.

Et, secouant la tête :

— Si seulement il se montrait raisonnable ! Croit-il que cela ne coûte rien de préparer un repas ? À moins que nous ne nous contentions d'orties ? Nous pourrions aussi nous nourrir de grenouilles ou d'escargots, comme les Français. Pourquoi pas des limaces ? Oh, quelle horreur !

Amusée en dépit de ses soucis, la jeune fille n'avait pu s'empêcher de sourire.

— Il paraît que les escargots sont délicieux.

— Ce n'est pas à moi que vous en ferez manger. Mais ce n'est pas le moment de rire.

Qu'allons-nous devenir, mademoiselle Carina ?

— Nous allons bien trouver une solution.

— C'est facile à dire. Je me demande comment. Bientôt, il faudra acheter du charbon. Mais n'espérez pas voir le charbonnier nous livrer des boulets à crédit ! Ah, non ! Il n'est pas si bête. Je vous préviens : si je passe encore un hiver sans chauffage, vous me retrouverez un beau matin morte de froid dans mon lit.

Carina avait embrassé tendrement la vieille femme.

— Ne parlez pas de malheur, Nanny. Je vous promets que j'aurai une conversation sérieuse avec mon père dès son retour. Cela ne peut plus continuer ainsi.

— Quand je pense que nous sommes là à mourir de faim pendant que Monsieur fait le joli cœur avec des danseuses !

La jeune fille n'avait pas répondu. Le baronnet ne donnait guère de détails sur son emploi du temps lorsqu'il se trouvait à Londres, et elle préférait ne pas lui poser trop de questions.

Mais elle savait que, lorsqu'il allait là-bas, leurs dettes augmentaient. À son retour au manoir, sir Gerald paraissait toujours très abattu. Ce qui ne l'empêchait pas de repartir, hélas!

— Je n'ai pas eu de chance aux cartes l'autre jour. Mais, cette fois, je suis sûr que je vais me refaire, affirmait-il.

Carina marqua un temps d'arrêt pour admirer ce splendide équipage avant de gravir le perron. D'un pas vif, elle traversa le hall orné par les portraits de ses ancêtres, depuis James Royden, le premier baronnet, qui semblait bien engoncé dans sa fraise blanche, jusqu'à son grand-père, Charles Royden, fringant dans un habit du soir à la coupe parfaite.

Les Royden avaient été riches... Mais de mauvais placements, le goût du jeu - du moins pour son père et son grand-père - les avaient ruinés peu à peu.

Le tapis qui tapissait l'escalier d'honneur était maintenant tellement usé qu'il était impossible d'en distinguer les motifs. Il n'y avait plus de majordome ni de valets dans le hall. Quant à la domesticité, elle se réduisait à quatre personnes. Carina les compta sur ses doigts. Outre Nanny, il y avait Hodges, le garçon d'écurie. Tim, le jardinier. Et Bridget, une femme du village qui venait aider au ménage et à la cuisine tous les matins.

Impossible d'entretenir le manoir avec si peu de personnel. C'était pourquoi la jeune fille avait décidé de fermer la plupart des pièces, après en avoir protégé les meubles anciens par des housses en toile.

En entendant des voix en provenance du grand salon, elle haussa les sourcils. Son père n'était donc pas revenu seul ?

Elle hésita. Devait-elle monter se changer avant d'aller saluer leurs visiteurs ?

Elle haussa les épaules.

« Bah, quelle importance ? »

Personne ne faisait attention à sa vieille jupe d'équitation ni à sa blouse

en mousseline blanche accommodée par endroits.

Sans hésiter, elle ouvrit la porte du salon et vit sir Gerald Royden assis près de la cheminée en compagnie d'un parfait inconnu auquel elle ne prêta aucune intention.

Elle courut vers le baronnet.

— Vous voilà de retour, père ! Comme je suis contente ! Pourquoi ne pas m'avoir prévenue ?

Au lieu d'aller me promener, je vous aurais attendu.

Il l'embrassa.

— J'ai pris la décision de rentrer au dernier moment, ma chère enfant. Et quand je suis arrivé, Nanny m'a appris que tu étais allée monter à cheval, ce qui ne m'a pas autrement surpris.

— J'aurais bien aimé que vous veniez vous promener avec moi. Je suis allée jusqu'au rond-point des Trois-Chênes. La forêt est si belle à cette saison ! J'ai vu des biches et...

Se souvenant que son père n'était pas seul, elle s'interrompit brusquement et se tourna vers l'homme qui s'était poliment levé à son entrée.

Il était beaucoup plus petit que son père. Beaucoup plus âgé aussi, et, au premier abord, il lui parut peu sympathique, malgré son grand sourire qui découvrait des dents jaunies par la nicotine. Son visage était profondément ridé et ses cheveux - du moins ceux qui lui restaient

- grisonnaient. Quant à ses vêtements, ils lui semblèrent assez étranges. Jamais la jeune fille n'avait, jusqu'à présent, eu l'occasion de voir un homme vêtu d'une veste à carreaux.

« Ce n'est pas très élégant, pensa-t-elle. Un vrai gentleman n'accepterait pas de s'habiller de la sorte. »

Son père faisait les présentations :

— Monsieur Vanderhault, permettez-moi de vous présenter ma fille, Carina.

Tout en serrant la main de cette dernière, l'ami du baronnet déclara :

— Votre fille est bien jolie, sir Gerald.

— Merci, dit sir Gerald.

Il se tourna vers Carina et lui expliqua :

— M. Vanderhault est américain.

Carina l'avait déjà deviné à son accent si spécial aux oreilles britanniques.

— Il est venu voir nos Van Dyck, ajouta le baronnet. La jeune fille sentit son cœur s'alourdir. Il ne lui était pas difficile de comprendre pourquoi son père avait amené cet homme ici. Sir Gerald avait donc l'intention de vendre les plus beaux tableaux qu'ils possédaient ?

Sans se rendre compte du désarroi de Carina, M. Vanderhault déclara avec suffisance :

— Chaque fois que je viens en Angleterre, je m'arrange pour acheter des meubles de prix ou des tableaux de maître. Je me flatte d'être un collectionneur averti. Ma maison, à New York, est un véritable musée.

En fait de musée...

«Un véritable capharnaüm, plutôt», avait pensé Carina le jour où elle avait pénétré dans l'hôtel particulier du millionnaire.

Il y avait là un amoncellement invraisemblable d'objets précieux et d'autres qui ne valaient pas grand-chose. On se serait cru dans la boutique d'un brocanteur. Coffres anciens, sarcophages égyptiens, rideaux chamarrés, tapisseries, statues grecques ou moyenâgeuses, tapis, vases, tableaux, gravures, pendules et porcelaines s'entassaient n'importe comment du sol au plafond. En voyant tout cela, Carina avait eu l'impression d'étouffer.

— Cher monsieur Vandehault, je vais vous montrer ma collection de Van Dyck, déclara soudain sir Gerald Royden en se dirigeant vers le salon voisin.

Carina faillit fondre en larmes. Ces toiles se trouvaient là depuis des siècles et son père allait s'en séparer?

« Il avait juré à ma mère de ne jamais les vendre ! Aurait-il oublié sa promesse ? »

Pendant que le baronnet faisait admirer ces superbes œuvres d'art à l'Américain, la jeune fille se dirigea vers l'une des portes-fenêtres et contempla les rosiers mal entretenus qui entouraient un cadran solaire très ancien sculpté dans la pierre.

Elle eut honte en entendant son père faire l'article comme un camelot :

— Ce sont des peintures splendides, monsieur Vanderhault. Splendides ! Je peux vous dire que jamais vous ne trouverez des tableaux de cette qualité chez un marchand.

L'Américain ne disait rien. Il se contentait d'écouter tout en hochant la tête.

— S'ils ne vous intéressent pas, poursuivit sir Gerald Royden, j'ai l'intention de m'adresser à la National Gallery. Je suis sûr que le conservateur n'hésiterait pas une seconde à s'en rendre acquéreur. Et à mon prix.

Carina avait envie de se boucher les oreilles. Comment son père pouvait-il parler ainsi ?

C'était... humiliant. Il devait avoir un besoin crucial d'argent pour s'abaisser de la sorte.

L'Américain avait cessé de contempler les tableaux pour observer la jeune fille.

— Et vous, mademoiselle ? demanda-t-il à brûle-pourpoint.

Elle sursauta.

— Oui, monsieur ?

— Que pensez-vous de tout cela ? J'aimerais connaître votre opinion.

Elle répondit avec sincérité :

— Cela me briserait le cœur de voir partir ces toiles.

— Ah !

— Elles sont suspendues ici depuis des siècles et... et elles font en quelque sorte partie du manoir.

Il hocha la tête.

— Je me doutais bien que vous alliez dire quelque chose de ce genre.

Là-dessus, il retourna dans la pièce voisine et, d'un air pensif, reprit le verre de cognac que lui avait servi son hôte.

Le baronnet adressa à sa fille un regard désespéré. Un regard plus éloquent que de longs discours.

« Tu ne comprends pas ? semblait-il dire. J'ai besoin d'argent. Ne décourage pas ce monsieur, je t'en supplie ! Ne me fais pas manquer cette vente. Pour moi, c'est terriblement important. »

En silence, ils rejoignirent M. Vanderhault.

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, sir Gerald, j'aimerais passer la nuit ici, déclara ce dernier. Nous venons de faire un long voyage depuis Londres, et je serais très heureux de séjourner dans cette charmante demeure qui, pour moi, représente l'essence même de l'Angleterre.

Quelle histoire ! Il avait fallu préparer en toute hâte une chambre pour le visiteur, mais également loger son cocher et son groom. De plus, Nanny dut s'arranger pour donner à dîner à tous ces gens-là. Il lui fallut faire appel à l'employée qui venait l'aider le matin, ainsi qu'à deux autres villageoises. Quant à Carina, elle dut elle-même aller chercher des carottes, des fraises et des laitues au potager.

L'Américain, bien loin de se douter qu'il mettait toute la maison sens dessus dessous, paraissait ravi. Il apprécia surtout l'excellent bordeaux dont le baronnet gardait quelques bouteilles dans ses caves pour les grandes occasions.

Pendant le dîner, il ne cessa de parler de l'Amérique. De son superbe hôtel particulier à New York, de ses puits de pétrole au Texas, de ses chaînes de magasins, de ses chemins de fer qui sillonnaient le pays... À l'entendre, sans lui l'Amérique en serait encore à l'âge des Peaux-Rouges.

Sir Gerald Royden et sa fille l'écoutaient, bouche bée, sans trouver le temps de placer un mot.

Après avoir fait honneur à une délicieuse tarte aux fraises - une spécialité de Nanny -, l'Américain se leva.

— Quel excellent dîner !

— Merci.

— Maintenant, sir Gerald, j'aimerais m'entretenir tranquillement avec vous devant un café et un cognac.

— Mais... très volontiers. Allons nous installer au salon.

Carina comprit que sa présence était de trop. À vrai dire, elle n'en était pas fâchée ! Elle n'avait aucune envie d'écouter M. Vanderhault monologuer sans fin.

Quant à son père, après avoir cru la vente des Van Dick compromise, il reprenait espoir. La jeune fille comprit qu'il allait en discuter le prix âprement. Et comme, de toute évidence, M.

Vanderhault n'était pas à quelques milliers de dollars près, ils parviendraient vite à un accord.

De nouveau, elle eut envie de pleurer. Elle savait que, le lendemain, il n'y aurait plus, à la place des Van Dyck, que des rectangles un peu moins décolorés que le reste de la tapisserie.

En refoulant ses larmes, elle alla embrasser son père. Puis elle fit la révérence à M.

Vanderhault.

— Bonsoir, monsieur.

L'Américain prit l'une des mains de la jeune fille entre les siennes.

— Je suis navré qu'une aussi charmante personne que vous se trouve obligée de se séparer de choses auxquelles elle tient tant. Cela ne devrait pas être permis.

Il hocha la tête d'un air pénétré avant d'ajouter :

— Au lieu de lui enlever les objets qu'elle aime, les hommes devraient se disputer pour pouvoir déposer des fleurs et des bijoux aux pieds d'une aussi jolie fille.

Carina eut peine à cacher son embarras. Comment un vieillard pouvait-il faire des compliments aussi alambiqués ? C'était ridicule de sa part, et très gênant pour elle.

Elle réussit cependant à sourire.

— Merci, monsieur.

Il lui serrait la main si fort qu'elle eut du mal à se dégager. De nouveau, elle fit la révérence.

Puis elle s'éclipsa sur la pointe des pieds.

La jeune fille était au lit depuis déjà un certain temps quand elle entendit son père et M.

Vanderhault monter. Ce dernier passerait la nuit dans la « chambre de la reine ». On prétendait en effet que la reine Anne y avait dormi. Quant à savoir s'il s'agissait d'une légende ou si c'était la vérité...

« Mon père viendra-t-il me dire bonsoir ? » se demanda Carina, dubitative.

Sir Gerald Royden ne manquait jamais de venir l'embrasser lorsqu'il était au manoir. Mais s'il avait réussi à vendre les Van Dyck, il devait se sentir gêné d'avoir trahi les promesses faites tant à sa femme qu'à sa fille.

Après avoir accompagné l'Américain jusqu'au bout du couloir, le baronnet revint sur ses pas, et après avoir hésité pendant quelques instants, frappa un coup léger à la porte de Carina.

— Entrez.

La jeune fille avait laissé une lampe à pétrole allumée sur sa table de chevet. Dans la douce lumière dorée, elle vit que son père avait une expression sérieuse, presque grave.

À cinquante-trois ans, sir Gerald Royden était toujours un très bel homme. Pendant le repas, Carina n'avait pu s'empêcher d'établir une comparaison entre l'auteur de ses jours et Silas P.

Vanderhault. Ce dernier devait avoir soixante ou soixante-cinq ans, mais on lui aurait donné beaucoup plus. Et il paraissait bien vilain avec sa silhouette rabougrie, ses cheveux rares, son visage ridé et son double menton tremblotant.

Gênée de se montrer aussi sévère dans son jugement, la jeune fille s'était dit qu'il ne fallait pas juger les gens sur leur mine. Malgré tout, cela lui avait presque coupé l'appétit de devoir dîner en face d'un individu aussi peu engageant.

Le baronnet s'assit au bout du lit de sa fille et, sans mot dire, la regarda d'un air soucieux.

— A-t-il acheté les... les Van Dyck? balbutia-t-elle.

Sir Gerald toussota.

— Non.

— Non? s'étonna-t-elle.

Soudain, elle ne savait plus trop si elle devait se réjouir ou s'attrister.

— En revanche, reprit sir Gerald, il m'a fait une proposition.

— Ah, bon ?

De nouveau, son père s'eclaircit la gorge. Carina lui adressa un regard surpris. C'était bien la première fois qu'il avait du mal à trouver ses mots.

— Une proposition dont... dont je dois te parler. Mais comment commencer?

Il paraissait accablé à un tel point que, dans un élan, Carina lui prit la main.

— Je suis désolée, père. Je comprends ce que vous ressentez.

En soupirant, elle poursuivit :

— Malheureusement, il faut parfois affronter la réalité. Celle-ci est simple : nous ne pouvons pas vivre sans argent. Nous devons régler nos dettes, payer les commerçants...

— Grâce à M. Vanderhault, tout cela va devenir possible.

— Je ne comprends plus. Je croyais qu'il ne voulait pas des Van Dyck.

— Il a choisi autre chose.

Carina se sentit soulagée. Si cet Américain préférait d'autres tableaux, tant mieux ! Ainsi, les Van Dyck resteraient au manoir.

— Quoi donc? demanda-t-elle avec curiosité.

Tout en évitant le regard de la jeune fille, sir Gérard Royden déclara :

— Il a promis de me donner trente mille livres sterling, ce qui devrait me permettre d'éponger toutes mes dettes, qui ne s'élèvent pas à la moitié de cette somme. De plus, il me versera chaque année une rente de trois mille livres. Carina n'en croyait pas ses oreilles.

— Quoi ? Trente mille livres sterling plus une somme annuelle de trois mille livres ? Mais c'est la fortune ! Vous lui avez donc vendu les Van Dyck ?

Le baronnet n'osait toujours pas la regarder.

— Non. Les Van Dyck resteront ici.

— Père, je comprends de moins en moins. En échange de quoi obtiendrez-vous une rente pareille ?

Le baronnet prit une profonde inspiration avant de déclarer d'un trait :

— C'est toi qu'il veut.

Carina fronça les sourcils.

— Je ne comprends pas, prétendit-elle.

Sa voix s'était soudain cassée. Car, malgré ses dires, elle avait parfaitement deviné ce qu'il en était.

— M. Vanderhault souhaite t'épouser, précisa sir Gerald. Dès le premier instant qu'il t'a vue, il a été ébloui.

Elle eut un frisson d'horreur.

— Ce... ce vieil homme...

— ... estime que tu es la plus belle œuvre d'art du monde, termina le baronnet.

— Père, je... je vous en prie, ne parlez pas ainsi.

— Je me contente de répéter ce qu'il a dit. Elle frissonna de nouveau.

— Je me sens salie.

— Le jour où tu l'épouseras, il te donnera un million de dollars. Et à sa mort, tu hériteras de toute sa fortune, ce qui fera de toi l'une des femmes les plus riches du monde.

La jeune fille se prit la tête entre les mains.

— Je ne peux pas le croire ! Ce n'est pas possible !

Avant que son père ait eu le temps de dire quoi que ce soit, elle s'écria :

— Je ne veux pas épouser un aussi vieil homme. Ah, non, alors ! Je refuse catégoriquement.

— Carina...

— Il est aussi laid qu'antipathique, coupa-t-elle. De plus, je ne le connais même pas : je l'ai vu pendant quelques heures à peine. Devenir sa femme ? Quelle horreur !

Son père paraissait accablé.

— Il n'y a pas d'autre solution, hélas !

— Les Van Dyck...

La perspective de devoir les vendre désolait Carina. Mais cela lui semblait maintenant un moindre mal. Elle préférerait cent fois - mille fois - voir disparaître des tableaux qu'elle aimait plutôt que de devoir se sacrifier. Épouser un barbon comme ce Silas P. Vanderhault ? Plutôt mourir !

— Les Van Dyck? répéta-t-elle. Pourquoi ne pas les lui vendre ?

— J'ai fait mes calculs. Cela nous aiderait, certes, mais cela ne suffirait pas à désintéresser mes nombreux créanciers.

Un désespoir sans nom accablait la jeune fille.

— M. Vanderhault et moi? Je ne peux pas... Je ne veux pas...

— Écoute-moi, mon enfant.

Sir Gerald se mit alors en devoir de lui décrire la terrible situation dans laquelle il se trouvait. C'était bien pire que tout ce qu'avait jamais pu imaginer la jeune fille. Son père devait non seulement de l'argent à son banquier, mais aussi à ses amis et même à des usuriers.

— Je suis au bord du précipice, conclut-il. Ou bien le banquier porte plainte et je me retrouve en prison pour dettes. Ou bien je me tire une balle dans la cervelle. Et alors tout ce que je possède sera saisi. Y

compris le manoir. Tu te retrouveras sans un sou, sans même un toit au-dessus de ta tête.

— Mais si vous vendiez les Van Dyck? insista-t-elle. Ainsi que d'autres tableaux ?

— Je viens de te le dire : ce ne serait pas suffisant. Cela me remettrait à flot pendant quelques mois, mais, très vite, je me retrouverais aux abois, exactement comme aujourd'hui.

La jeune fille frissonna.

— Et ce... ce M. Vanderhault veut vraiment m'épouser ?

— Il m'a dit être tombé amoureux de toi dès le premier regard.

— Un homme comme lui peut donc aimer? demanda-t-elle avec une ironie désespérée.

— L'âge n'empêche pas les sentiments, ma chère enfant.

Carina se prit la tête entre les mains.

— Il est beaucoup plus âgé que vous. Il pourrait être mon grand-père. Et comme il est laid !

Dieu, qu'il est vilain ! Oh, pourquoi, pourquoi est-il venu ici?

— Tout simplement parce que les Van Dyck l'intéressaient.

— Comment avez-vous fait sa connaissance ?

— Je l'ai rencontré à mon club. Un ami nous a présentés et de fil en aiguille...

— ... vous l'avez amené ici. Mais au lieu de se rendre acquéreur des tableaux, c'est moi qu'il a décidé d'acheter, fit la jeune fille avec amertume.

— N'oublie pas que, grâce à lui, nous n'aurons plus jamais de problèmes financiers. Tu auras des robes magnifiques, des bijoux fabuleux...

— Si vous saviez comme je m'en moque ! J'aimerais mieux me promener en haillons plutôt que de... de... Oh, quelle horreur !

Après un silence, elle murmura :

— Pourquoi m'a-t-il choisie, moi ?

— Il voudrait avoir un fils. Il est déjà deux fois veuf, mais ses deux épouses successives ne lui ont donné que des filles. Il en a une demi-douzaine.

Carina n'était pas naïve. La seule idée de devoir partager le lit de cet homme la répugnait. Il la dévêtirait, il la toucherait comme personne ne l'avait jamais touchée, il...

— Père, je ne peux pas ! fit-elle dans un cri.

— Tu as tort de te braquer ainsi. M. Vanderhault est très gentil, tu sais. Et très riche !

— Je me moque bien de son argent ! J'aimerais mieux me placer comme fille de cuisine. Je préfère récurer des casseroles toute la journée ou avoir les mains dans l'eau grasse de la vaisselle plutôt que... que de me vendre à lui.

— Si tu refuses de l'épouser, c'est le sort qui t'attend, hélas ! Quant à moi, il ne restera qu'à choisir entre la prison ou le suicide.

— Père, c'est du chantage !

— Pas du tout. Je me contente de te dépeindre la situation telle qu'elle est. Ils discutèrent pendant des heures. Et lorsque les premières lueurs de l'aube pointèrent à l'horizon, Carina baissa la tête avec accablement.

— Bien, père, murmura-t-elle, résignée. J'épouserai M. Vanderhault.

Le mariage eut lieu une semaine plus tard, dans la petite église de Royden. Seuls les villageois assistaient à la cérémonie. Aucune réception n'avait été prévue. De toute manière, ni M. Vanderhault ni le baronnet n'avaient souhaité inviter qui que ce soit.

Lorsque, vêtue de la robe blanche et du voile en dentelle de Calais que sa mère avait portés le jour de son propre mariage, la tête ceinte d'un diadème en diamants offert par son futur époux, Carina passa sous le porche au bras de son père, elle eut l'impression de se diriger vers l'échafaud.

Lorsqu'elle vit le petit homme ridé et presque chauve qui l'attendait

devant l'autel, elle faillit s'enfuir à toutes jambes.

Le pasteur avait été prié de célébrer le plus bref des offices. En moins d'un quart d'heure, tout fut expédié. M. Vanderhault passa au doigt glacé de Carina une alliance en or, tandis que l'homme d'église déclarait :

— Je vous déclare unis par les liens du mariage. Vous pouvez embrasser la mariée.

Au moment où les lèvres de M. Vanderhault s'approchaient des siennes, Carina détourna brusquement la tête et le baiser atterrit dans ses cheveux.

De retour au manoir, celui qui venait de devenir son mari ouvrit avec dextérité l'une des bouteilles de Champagne qu'il avait fait livrer à son beau-père - un beau-père plus jeune que lui ! - par caisses entières. Carina se contenta de tremper ses lèvres dans le liquide pétillant.

Une berline de voyage attendait déjà devant le perron. Dans son coffre se trouvaient les malles contenant le trousseau de Carina. M. Vanderhault s'était entendu avec les directrices des meilleures boutiques de Bond Street pour composer le plus élégant des trousseaux, sans même songer à demander quels étaient ses goûts et ses couleurs préférées à celle qui allait devenir sa femme.

Cette berline devait les emmener jusqu'au port où ils embarqueraient immédiatement à bord d'un paquebot en partance pour l'Amérique.

— Ce sera en mer que nous aurons notre nuit de noces, avait déclaré M. Vanderhault d'un air satisfait.

Carina avait réussi à réprimer un haut-le-cœur. Oh, quelle horreur ! Quel cauchemar...

Elle monta dans sa chambre pour se changer avec l'aide de Nanny. Cette dernière avait toutes les peines du monde à retenir ses larmes.

— Voilà un bien joli ensemble de voyage, réussit-elle à dire avec un entrain forcé.

Carina contempla son reflet dans la glace d'un air morne.

— Ce rouge ne me va pas du tout. C'est beaucoup trop voyant pour une personne de mon âge. Je préfère les teintes pastel.

— Vous pouvez vous permettre de porter des couleurs plus chaudes. Vous êtes une femme mariée, maintenant.

Carina éclata brusquement en sanglots.

— Une femme mariée ! Moi ! Nanny se mit à pleurer à son tour.

— Oh ! Mademoiselle Carina ! Si ce n'est pas un malheur !

— Mariée à... à ce ridicule pantin ! Mon Dieu, Nanny, que vais-je devenir ?

Elles s'étreignirent presque désespérément. Puis, faisant appel à tout son courage, à toute sa fierté, Carina s'essuya les yeux et se baigna le visage à l'eau froide.

M. Vanderhault l'attendait dans le hall.

— Vite, vite ! Tous mes invités nous attendent pour participer à la grande fête qui est prévue à bord du bateau, avant l'appareillage.

La jeune mariée embrassa son père. Le visage de ce dernier était ravagé. Il ne disait rien, mais Carina savait qu'il était bourrelé de remords à la pensée d'avoir ainsi livré sa fille.

Il était désormais un homme riche. La veille du mariage, tous les papiers établis par son notaire et celui de M. Vanderhault avaient été signés. Le secrétaire de ce dernier, M.

Krissam, avait été témoin.

Qu'allait faire maintenant le baronnet ? Restaurer le manoir, acheter des chevaux... et passer beaucoup de temps à Londres pour s'étourdir avec les jolies filles dans les théâtres, les restaurants à la mode ou les clubs. Il allait maintenant pouvoir se permettre de jouer gros jeu

!

« Et moi, dans tout cela ? se demanda-t-elle avec désespoir. Et moi ? »

Le secrétaire de M. Vanderhault, M. Krissam, un petit homme effacé au regard d'oiseau de proie, s'était chargé de réserver deux suites communicantes à bord du bateau. C'était également lui qui avait organisé la fête et fait décorer la suite de Carina avec une profusion de lys et d'orchidées.

Carina trouvait très antipathique cet homme maigre qui s'attachait aux pas du millionnaire américain comme une ombre.

Lorsqu'elle pénétra dans sa suite, à bord de cet énorme paquebot battant pavillon américain, Carina se mit à tousser, tant le parfum des fleurs était entêtant. Le luxe qui régnait dans sa cabine était extravagant, mais elle eut l'impression d'être en cage. Une cage dont les barreaux dorés se resserraient inexorablement autour d'elle, l'étouffant.

Une femme de chambre l'attendait pour l'aider à revêtir une robe très décolletée en moire d'un bleu électrique.

— N'oubliez pas vos bijoux, madame.

Bon gré, mal gré, Carina dut mettre un collier très voyant en saphirs et diamants ainsi que des bracelets assortis. Elle contempla son reflet dans le miroir.

«J'ai l'air de... de... »

Elle laissa échapper un soupir découragé. En réalité, elle ne savait pas de quoi elle avait l'air, mais ce qu'elle voyait dans la glace ne lui plaisait guère.

Il lui fallut ensuite se rendre dans les salons où étaient réunis les invités de M. Vanderhault, l'homme qu'elle ne parvenait pas à appeler son mari. Il y avait là plus d'une centaine de personnes, et le bruit lui parut presque intolérable.

M. Krissam avait veillé à tous les détails. Seuls les invités du milliardaire pouvaient pénétrer dans les salons du paquebot réservés jusqu'à l'heure de l'appareillage. Ici aussi, les fleurs abondaient, ainsi que les mets les plus rares : foie gras, caviar, langoustes, fruits exotiques...

etc. Quant au Champagne, il coulait à flots.

Le capitaine du bateau et les officiers supérieurs faisaient partie des invités. Il n'y avait là que des Américains. Carina se sentait scrutée par tout le monde et jugée avec autant d'envie que de mépris. Chacun, ici, savait qu'elle avait épousé ce vieil homme par intérêt. Pour quelle autre raison, en effet, une jolie fille de dix-huit ans aurait-elle pu choisir de devenir la femme d'un homme largement sexagénaire ?

M. Krissam s'approcha d'elle.

— Le bateau appareillera dans une heure environ. La fête ne va pas tarder à se terminer. Si vous souhaitez aller vous reposer, n'hésitez pas.

Elle jeta un coup d'œil à celui qui venait de devenir son mari. Très rouge, visiblement fort content de lui, Silas P. Vanderhault, debout au milieu d'un petit groupe, buvait une énième coupe de Champagne.

Carina saisit immédiatement l'occasion d'échapper à cette fête à laquelle elle se sentait totalement étrangère.

Le secrétaire l'accompagna jusqu'à sa suite.

— Mettez-vous tranquillement au lit. Je vais appeler la femme de chambre.

— Non, non ! Je n'ai pas l'habitude que l'on m'aide.

— Votre statut a changé, madame, fit-il d'un ton où perçait un léger reproche.

— Peut-être. Mais ce soir, laissez-moi me préparer seule.

Après avoir hésité, il haussa les épaules.

— Comme vous voulez, madame.

Après avoir ôté la robe trop voyante, Carina s'allongea au bord de la trop large couchette.

Elle tremblait de tous ses membres, tandis que son cœur battait à grands coups précipités.

«J'ai peur, pensa-t-elle. Oh, père, pourquoi faut-il que je me retrouve dans une telle situation

? Si seulement vous aviez été raisonnable, nous aurions pu mener tous les deux une existence agréable à Royden... »

Une légère vibration se transmet à tout le navire. Celui-ci ne tarderait pas à appareiller. Les invités allaient partir et... et M. Vanderhault viendrait prendre possession de ce qu'il avait acheté à prix d'or.

Carina ramena le drap au-dessus de sa tête.

« Non, non ! Mon Dieu, sauvez-moi ! »

Juste à ce moment-là, on frappa un léger coup à sa porte. Elle se mit alors à trembler de plus belle.

« Je ne pourrai pas... Non, non ! Au secours ! » La porte s'ouvrit. Mais au lieu de Silas P.

Vanderhault, ce fut M. Krissam qui apparut.

— Je suis navré d'être porteur de mauvaises nouvelles, madame.

— Co... comment cela?

— M. Vanderhault a eu un malaise. Rien de sérieux, probablement. On l'a emmené à l'infirmerie. Le médecin du bord s'occupe de lui.

Elle se mordit la lèvre inférieure presque au sang.

— Dois-je... aller là-bas? demanda-t-elle d'une voix presque inaudible.

— Ce n'est pas nécessaire, madame. Restez ici. Reposez-vous. J'espère que tout ira bien demain.

Sur ces mots, il disparut.

Carina laissa échapper un soupir de soulagement. Elle avait peine à croire en sa chance.

Quoi, elle n'aurait pas à subir maintenant les assauts d'un homme qui la répugnait ? La menace s'éloignait ?

Pour le moment, tout au moins...

Dans le courant de la nuit, on ramena M. Vanderhault dans la cabine voisine. Carina, qui ne dormait pas, se demanda si elle devait prendre de ses nouvelles. Comme elle n'y tenait guère, elle tergiversa pendant quelques instants. Puis, après s'être dit que c'était la moindre des corrections, elle se décida à enfiler un peignoir et à aller frapper à la porte de communication.

Ce fut M. Krissam qui lui ouvrit. Derrière lui, la jeune femme aperçut son mari sur une civière que deux stewards transportaient avec beaucoup de précautions. Le millionnaire avait le teint cireux et gardait les yeux clos.

— Il va falloir le transférer sur sa couchette, déclara le médecin. Attention !

M. Krissam repoussa Carina sans beaucoup de ménagements.

— Rentrez chez vous.

— Comment va-t-il ?

Elle lança à l'homme inerte un regard craintif avant de demander, un peu maladroitement :

— Il... il n'est...

Devinant la question qu'elle n'osait formuler, il riposta d'un ton sec :

— Non, il n'est pas mort. Il a eu une sévère attaque, mais le médecin garde bon espoir.

— Que puis-je faire ?

— Rien.

— Il faut que quelqu'un reste près de lui.

— Ne vous inquiétez pas pour cela, rétorqua le secrétaire avec un visible agacement.

Apparemment, il estimait qu'elle n'avait pas son mot à dire et que, moins elle se manifesterait, mieux cela vaudrait.

— J'ai déjà tout organisé, expliqua-t-il enfin sur le bout des lèvres. Deux infirmières vont se succéder à son chevet.

La voyant hésiter, M. Krissam la reconduisit avec fermeté dans sa propre cabine.

— J'ai la situation bien en mains, madame. Ne vous inquiétez pas pour tout cela, allez dormir.

Le lendemain, M. Vanderhault était toujours inconscient. Il le resta le surlendemain, ainsi que le jour suivant.

Le médecin, au début persuadé que son patient se remettrait vite, semblait maintenant beaucoup moins sûr de lui :

— Son état reste stationnaire. Soit, ce n'est pas mauvais signe. Mais cela m'ennuie qu'il reste dans le coma.

M. Krissam avait apporté une montagne de revues et de journaux à Carina.

— Voilà de quoi lire. Il est préférable que vous preniez tous vos repas dans votre cabine. Si vous alliez dîner seule dans la salle à manger des premières, vous risqueriez d'être importunée.

De toute manière, Carina ne tenait pas à se retrouver au milieu d'inconnus.

Un soir, au passage, elle avait eu un bref aperçu des salons et de la salle à manger. Quel éblouissement !

Des messieurs qui paraissaient tous plus importants les uns que les autres, des élégantes couvertes de bijoux, des serveurs qui tournaient autour des tables comme dans un ballet bien réglé... Une telle ambiance n'était pas la sienne. Elle aurait été horriblement intimidée si elle avait dû se présenter seule dans ces salles scintillantes de lumières.

Carina ne sortait de sa suite que pour se rendre à la bibliothèque du bateau ou prendre l'air.

Chaque matin et chaque après-midi, elle faisait plusieurs fois le tour du pont d'un pas vif.

De temps en temps, elle se sentait obligée d'aller voir son mari. Ce dernier, toujours aussi jaune, toujours aussi immobile, gisait dans son

lit, veillé par une infirmière qui, obéissant probablement aux instructions de M. Krissam, s'empressait de mettre la jeune femme à la porte.

— Les choses suivent leur cours, disait-elle d'un ton rassurant. Rien de nouveau.

Le secrétaire s'occupait de tout. Et la jeune femme devait reconnaître que c'était un organisateur hors pair. Par exemple, lorsque le bateau arriva à New York, des ambulanciers attendaient sur le quai pour transporter le malade jusque chez lui.

Pendant ce temps, Carina, bouche bée, contemplait les surprenants gratte-ciel et la fameuse statue de La Liberté éclairant le monde. Elle en avait vu des photographies ou des gravures dans les journaux, mais jamais elle n'aurait imaginé que ce bronze pouvait être aussi impressionnant.

— Quelle ville incroyable ! Quelle ville extraordinaire ! s'exclama-t-elle.

M. Krissam l'entraîna.

— Vous aurez tout le temps de la visiter. Venez, madame ! Vite, on vous attend.

On l'attendait ? Qui donc ?

Elle n'osa cependant pas poser de questions au secrétaire, auprès duquel elle se sentait extrêmement mal à l'aise. C'était un homme si froid, si sec... Certes, il se montrait d'une efficacité redoutable, mais elle le comparait plus à une mécanique qu'à un être humain.

Une voiture les emmena jusqu'à l'hôtel particulier de Silas P. Vanderhault. Dès le premier coup d'œil, Carina trouva cette bâtisse horrible.

« Les châteaux de la Loire sont superbes. Mais l'idée de s'en inspirer pour construire une maison à New York est d'un ridicule achevé. L'architecte a dû gagner beaucoup d'argent, tout en se moquant du mauvais goût de son client. »

Un client en bien triste état maintenant !

Carina comprit vite qui l'attendait. La famille Vanderhault, tout

simplement ! Elle avait dû être prévenue du drame survenu à bord et se trouvait réunie au grand complet dans le hall de l'hôtel particulier. Il y avait là une bonne trentaine de personnes qui se lamentaient, tout en observant la jeune épouse du millionnaire sans beaucoup d'aménité.

Une grosse femme d'un certain âge s'avança vers elle en se dandinant sur les talons trop hauts de ses bottines.

— Voici Mathilde, la sœur aînée de M. Vanderhault, dit M. Krissam.

Cette dernière adressa un bref signe de tête à sa belle-sœur. Elle ne l'embrassa pas et ne lui serra même pas la main. Comme si elle avait hâte de se débarrasser d'une corvée, elle lui présenta ceux qui l'entouraient. Les sœurs cadettes de Silas P. Vanderhault, ses nombreuses filles, accompagnées de leurs I maris et de leurs enfants, des cousins, encore une sœur...

Carina écouta cette énumération de noms en se disant qu'elle ne parviendrait jamais à les retenir. Déjà, elle avait compris que Mathilde menait tout dans cette demeure.

« Je devrai me contenter d'obéir sans pouvoir manifester la moindre velléité d'indépendance. »

Cette impression se confirma par la suite. Toute la famille de M. Vanderhault vivait dans ce vaste hôtel particulier. Ils étaient tous là comme chez eux et considéraient Carina en intruse.

Pour eux, elle ne représentait qu'un fardeau. Une présence encombrante dont tout le monde se serait volontiers passé.

Les jours s'écoulèrent, puis les semaines. L'état de Silas P. Vanderhault ne s'améliorait pas, mais ne s'aggravait pas non plus. Il était toujours dans le coma. Son médecin venait le voir deux fois par jour et les infirmières engagées par M. Krissam se succédaient à son chevet, dans sa chambre transformée en hôpital.

On avait donné à Carina l'appartement où avaient vécu successivement la première, puis la deuxième femme du millionnaire. Elle avait l'impression d'étouffer dans ces pièces surchargées de meubles et de bibelots. Même ceux qui étaient de bon goût paraissaient laids à côté de l'invraisemblable bric-à-brac qui s'entassait là, dans une semi-obscurité.

Impossible de faire entrer l'air et la lumière dans ces pièces

encombrées : les rideaux en velours ornés de pompons qui encadraient les fenêtres étaient si lourds, si épais qu'elle ne parvenait jamais à les ouvrir complètement.

Et comme elle se sentait seule ! Chaque soir, elle s'allongeait dans le grand lit à baldaquin et pleurait en pensant à sa demeure natale. Que n'aurait-elle donné pour se trouver transportée par miracle au manoir ! Même si son père manquait d'argent, elle était heureuse, là-bas.

C'était avec une intense nostalgie qu'elle se remémorait les longues promenades à cheval qu'elle faisait quotidiennement à travers champs et bois.

Elle qui avait toujours vécu très librement ne pouvait maintenant plus lever le petit doigt sans avoir à en référer à M. Krissam ou à Mathilde.

Chaque jour, elle écrivait à son père. Elle aurait bien voulu lui demander de venir lui rendre visite mais n'osait pas. Soit, s'il avait été là, elle se serait sentie moins seule. Mais elle avait l'intuition que, tout comme elle, sir Gerald Royden se serait trouvé impuissant devant le clan des Vanderhault.

Le baronnet aurait détesté cette demeure prétentieuse, ainsi que cette famille envahissante.

Entre eux, les Vanderhault appelaient Carina « l'intruse ». Elle les avait à deux ou trois reprises entendus employer ce nom pour la désigner. Leur opinion était faite : elle était trop jeune, trop jolie, et elle avait forcément dû avoir recours à la ruse pour se faire épouser par le frère, l'oncle ou le cousin qui les faisait tous vivre dans un luxe insensé. Ils la haïssaient de toutes leurs forces et ne s'en cachaient même pas.

Mathilde se montrait un peu plus gentille, mais elle la traitait comme une demeurée. Sans même lui demander son avis, elle l'avait emmenée visiter New York, ce qui, pour elle, se résumait surtout à faire des razzias dans les grands magasins. Macy's avait sa préférence.

Elle y dépensait des fortunes.

« Je ne peux pas continuer à vivre ainsi », se disait souvent Carina.

Mais comment faire autrement ? Qu'elle le veuille ou non, elle était prisonnière de cette demeure suffocante, de cette famille envahissante. Et de New York.

Il y avait déjà huit mois que cette situation durait quand, le même

jour, elle reçut deux lettres en provenance d'Angleterre. L'une était signée de Nanny, et l'autre du notaire de son père.

Sir Gerald Royden venait de passer de vie à trépas.

Cette nouvelle l'anéantit. Elle s'y attendait si peu ! Son père, à cinquante-trois ans, était encore plein de vitalité. « Une véritable force de la nature », disait le médecin du village, qui venait de temps en temps dîner au manoir.

Nanny, tout comme le notaire, expliquaient à la jeune femme que, grâce à l'argent de M.

Vanderhault, le baronnet avait pu faire remettre le manoir en état et acheter de superbes chevaux pleins de sang. Cet excellent cavalier participait dorénavant à tous les concours d'obstacles organisés dans le voisinage. Au cours d'une compétition, sa monture avait pilé net devant un oxer. Le baronnet était passé par-dessus l'encolure, sa tête avait heurté les barres...

Il est mort sur le coup, sans souffrir, écrivait Nanny . Il allait de moins en moins à Londres et appréciait la vie qu'il menait à Royden. Il était heureux...

La lettre du notaire contenait des détails plus pratiques.

Vous êtes désormais propriétaire d'un très beau manoir magnifiquement restauré. Votre père vous a également laissé plusieurs milliers de livres sterling.

Il n'avait donc pas dépensé tout l'argent que lui avait versé M. Vanderhault?

Carina espéra, en prétextant la disparition de son père, obtenir l'autorisation de retourner en Angleterre. Mais lorsque, après avoir pris son courage à deux mains, elle parla de ses intentions, M. Krissam et Mathilde poussèrent de hauts cris :

— Quelle idée !

— Votre place est auprès de votre mari. Avec dédain, Mathilde ajouta :

— De toute manière, votre père doit être déjà enterré. Vous ne pourrez même pas assister à ses obsèques.

Carina le savait bien !

— Je voudrais au moins pouvoir me recueillir sur sa tombe, insista-t-elle.

— Vous n'avez qu'à prier ici pour lui. Ce sera exactement pareil, assura M. Krissam.

— Vous êtes en deuil maintenant, dit Mathilde.

— Oui... fit la jeune femme avec accablement. Mathilde, qui ne perdait pas une occasion de dépenser, déclara :

— Demain, je vous emmènerai chez Macy's pour vous acheter toute une garde-robe de circonstance. Il ne faudra pas oublier les voiles de crêpe.

La jeune femme comprit qu'il était inutile de protester. Tout ce que décidait Mathilde était parole d'évangile, et elle ne devait pas espérer revoir l'Angleterre de sitôt. Quant à porter du noir... Pourquoi pas ? Elle se sentait tellement triste que cette couleur serait en parfaite harmonie avec son humeur.

— Je n'aime pas voir les femmes déguisées en corneilles, disait souvent son père. Mais je dois dire que, avec ta peau de magnolia et tes cheveux blonds, tu es l'une des rares personnes qu'une tenue de deuil embellit.

Puis, très peu de temps après la mort de sir Gerald, ce fut au tour de Silas P. Vanderhault de s'éteindre.

Il était resté dans un coma profond pendant des mois, et les nombreux spécialistes que M.

Krissam appelait à son chevet disaient que cela pouvait durer ainsi durant encore des mois ou mêmes des années. Mais, un matin, l'infirmière qui le veillait s'aperçut qu'il avait cessé de respirer.

M. Krissam se chargea, naturellement, d'organiser les obsèques. Ce fut une grande affaire, car Silas P. Vanderhault était un personnage très en vue à New York.

Le visage dissimulé par ses longs voiles en crêpe noir, Carina dut rester debout au premier rang de la cathédrale pendant la durée d'une interminable cérémonie.

Derrière elle s'étaient massés tous les Vanderhault, dont elle devinait l'hostilité presque tangible.

La jeune femme aurait menti en prétendant regretter un mari qu'elle ne connaissait pratiquement pas. Sa disparition représentait au contraire pour elle un immense soulagement. Car, maintenant, plus rien ne la retenait à New York, et elle espérait que les Vanderhault la laisseraient retourner dans son pays.

Quant à ces derniers, il était évident que, malgré toutes leurs lamentations, ils n'éprouvaient aucun chagrin de la mort du millionnaire.

Leur principal souci ? L'argent. Avec autant d'impatience que d'anxiété, ils attendaient l'ouverture du testament.

Carina se souvenait vaguement que M. Vanderhault avait modifié celui-ci au moment de leur mariage. Mais elle était tellement désespérée à la pensée de devenir la femme d'un vieillard inconnu qu'elle n'avait prêté aucune attention à ces détails matériels.

La lecture du testament, qui, traditionnellement, aurait dû avoir lieu un jour ou deux après les obsèques, se trouva retardée.

— Ah bon ? fit Carina avec indifférence lorsque Mathilde lui apprit cela.

— Il paraît que le notaire britannique de Silas doit être là pour la lecture des documents.

— Pourquoi? Mathilde faillit exploser.

— Comme si vous ne le saviez pas !

— Mais... non.

— Les documents se trouvent en Angleterre. Mon frère aurait rédigé un nouveau testament là-bas. Il faut apporter tous les papiers à New York.

— Ah, bon ! fit Carina avec indifférence. Mathilde, à nouveau faillit exploser.

— Vous n'êtes pas au courant, peut-être ?

— Pas vraiment.

— Je ne vous crois pas. Carina fit appel à ses souvenirs.

— Lorsque nous sommes revenus de l'église, après le mariage, il me semble que M.

Vanderhault a signé des papiers. Mon père était là, ainsi qu'un notaire et un avocat qui étaient spécialement venus de Londres pour l'occasion.

— Et vous n'avez aucune idée de la nature de ces papiers ?

— Aucune.

La sœur aînée de Silas crispa les poings.

— Menteuse !

La colère de sa belle-sœur surprit Carina.

— Je vous assure, Mathilde, que je n'ai prêté aucune attention à tout cela.

— Hypocrite ! Menteuse !

D'une voix sifflante, Mathilde lança :

— Vous avez épousé mon frère pour son argent ! Le jour de votre mariage, il vous a déjà donné un million de dollars ! Un million ! Quelle honte !

— Je n'avais rien demandé, murmura la jeune femme.

— Vous croyez que nous sommes dupes ? Vous étiez prête à lui soutirer tout ce que vous pouviez.

La jeune femme préféra ne pas répondre. À quoi bon ? L'opinion des Vanderhault était faite et rien de ce qu'elle pourrait dire ne la modifierait.

Mais ils n'avaient pas tort, au fond. Car c'était bien pour son argent que Carina, à son grand désespoir, avait consenti à épouser le millionnaire.

«Je ne peux pas leur expliquer que si j'ai agi ainsi, c'était uniquement pour éviter à mon père la misère et le déshonneur, pensa-t-elle. Ils ne me croiraient pas. »

Mathilda quitta la pièce en soufflant comme un phoque.

« Si elle continue ainsi, elle va avoir une attaque, elle aussi », se dit Carina.

Un profond soupir gonfla sa poitrine. Ah, si seulement elle pouvait retourner à Royden !

Elle comprenait cependant qu'il ne pouvait en être question pour l'instant, si peu de temps après la mort d'un mari qui ne l'avait jamais été que de nom. Il fallait respecter certaines convenances.

Mais dès que cela serait réalisable, elle partirait. Elle ne resterait pas une seconde de trop dans cette maison étouffante, au milieu de gens qui la détestaient.

Le manoir familial l'attendait dans le Huntingdon-shire. Elle y retrouverait Nanny. Et elle n'aurait plus jamais aucun souci matériel si, comme l'avait souligné Mathilda, M.

Vanderhault avait vraiment mis un million de dollars à son nom.

Un million de dollars ! Cela représentait une énorme fortune !

Une dizaine de jours plus tard, Mathilda lui apprit que Me Metcalfe, le notaire anglais de son frère, venait d'arriver à New York.

— Demain matin, à dix heures, nous nous réunirons tous dans la bibliothèque où sera donnée la lecture du testament, ajouta-t-elle d'un ton froid.

Là-dessus, elle partit en claquant la porte.

À l'heure dite, vêtue de lune de ses élégantes robes noires, Carina descendit. Lorsqu'elle fit son entrée dans la bibliothèque, tous les Vanderhault, qui étaient déjà là, se tournèrent vers elle d'un air hostile.

Derrière une longue table se trouvaient quatre messieurs : le notaire et l'avocat venus spécialement de Londres, ainsi que les deux notaires new-yorkais du millionnaire.

Ils firent asseoir Carina à côté d'eux, si bien qu'elle se retrouva faisant face aux Vanderhault, qui continuaient à la fixer méchamment.

— Je suis navré de ne pas avoir pu assister aux funérailles d'un client que je respectais profondément, dit Me Metcalfe, le notaire

britannique. Sa mort m'a bouleversé, comme nous tous.

Il marqua une brève pause avant de reprendre :

— Lorsque je l'ai vu pour la dernière fois, à l'occasion de son mariage avec Mlle Carina Royden, il paraissait en pleine santé et semblait très heureux.

La jeune femme baissa la tête pour ne pas avoir à affronter des regards qu'elle devinait de plus en plus haineux.

Le notaire ouvrit un dossier.

— Je vais donc vous donner lecture du testament de M. Silas P. Vanderhault.

D'une voix monocorde, il commença :

— Je soussigné, Silas Philéas Vanderhault, sain de corps et d'esprit...

Très sensible aux vagues de malveillance qui montaient vers elle, Carina n'écoutait plus que d'une oreille.

— Ceci est mon dernier testament et, par voie de conséquence, il annule tous les autres...

L'esprit de la jeune femme s'évada. Elle fut ramenée à l'instant présent par un cri de rage.

Qui l'avait poussé? Mathilde? Crissie ? John ? Ou un autre...

Agacé d'avoir été interrompu, le notaire déclara :

— Je répète : Je lègue tout ce que je possède, mes maisons, mes terres, mes entreprises et ma fortune à ma femme, Carina Vanderhault, née Royden. À sa mort, tout ceci ira à notre fils, si nous en avons un.

Cette fois, un silence pesa. Puis une rumeur furieuse commença à monter lentement, à s'amplifier, jusqu'à éclater en hurlements indignés.

— Quelle honte !

— Il faut contester ce testament.

— En effet, c'est à nous que cet argent devrait revenir.

— Comment Silas a-t-il pu nous traiter de la sorte ?

— C'est inique !

— Elle ne mérite rien.

— Rien. Pas un seul dollar.

Tandis que les Vanderhault continuaient à s'époumoner, s'interpellant les uns les autres, invectivant les notaires, Carina se leva et quitta la salle, tandis que, derrière elle, les clameurs retentissaient de plus belle.

Une fois arrivée dans le boudoir qui précédait sa chambre, elle se laissa tomber sur un siège.

Elle avait l'impression de porter sur ses épaules à la fois la rancœur des Vanderhault et le poids de tout cet argent.

Comment expliquer à cette bande déchaînée qu'elle ne voulait pas de cette fortune ? N'était-elle pas déjà millionnaire, grâce à ce que lui avait donné M. Vanderhault le jour de son mariage ? Cela lui suffisait amplement. Un valet vint frapper à sa porte.

— Me Metcalfe souhaite vous parler, madame.

Elle aurait préféré ne voir personne, mais comment aurait-elle pu refuser de recevoir le notaire ?

— Faites-le entrer, dit-elle avec lassitude.

Me Metcalfe pénétra dans le boudoir en compagnie de Me Dougall, l'un de ses homologues américains.

— Je suis désolé de vous voir à ce point bouleversée, madame, dit Me Metcalfe.

La jeune femme était d'une pâleur de cire et ses mains tremblaient.

— Je... je ne m'attendais pas à cela, admit-elle.

Sans laisser aux notaires le temps de reprendre la parole, elle déclara :

— Je n'ai pas besoin de cet argent. Dites à tous ces gens-là de le garder et d'en faire ce qu'ils en veulent.

Les deux hommes échangèrent un regard stupéfait.

— C'est impossible, madame, dit enfin Me Dougall.

— Pourquoi?

— Parce que votre mari a souhaité vous favoriser, vous. Il a d'ailleurs laissé des instructions très précises pour que vous ne donniez rien aux Vanderhault. Il les connaissait et savait que, s'il ne fixait pas de limites, ils ne cesseraient de vous harceler par des demandes incessantes.

Carina ne comprenait pas.

— Pourquoi m'a-t-il tout légué à moi? Pourquoi ne leur a-t-il rien laissé ?

— Vous vous trompez. M. Vanderhault, voici déjà de longues années, avait placé des sommes suffisantes au nom de chacun des membres de sa famille. Je peux vous assurer qu'aucun d'entre eux n'a de souci à se faire pour le lendemain.

Me Dougall soupira.

— Mais il connaissait leur cupidité !

— Il savait qu'ils n'avaient jamais assez, renchérit Me Metcalfe.

— Votre mari était un homme qui, parti de rien, avait réussi à amasser une fortune grâce à son travail. Il ne comprenait pas que les siens se laissent vivre sans jamais lever le petit doigt. Il les jugeait mal. « Des parasites ! répétait-il souvent. Une bande de parasites, de parfaits inutiles... »

Me Metcalfe hocha la tête.

— Il m'a dit la même chose.

Avec un petit rire ironique, il ajouta :

— Ne vous inquiétez pas pour les Vanderhault, madame. Aucun d'entre eux n'est à plaindre.

— Par ailleurs, reprit Me Dougall, votre mari avait proposé à ses neveux et à ses cousins des situations fort lucratives dans ses sociétés. S'ils avaient enfin accepté de se mettre au travail au lieu de se

complaire dans l'oisiveté, leurs revenus se trouveraient encore plus élevés.

— Merci de m'expliquer tout cela, murmura la jeune femme. Mais...

Elle se mordit la lèvre inférieure avant de reprendre :

— Mais ils semblent très en colère.

— Bah ! C'est ainsi, que cela leur plaise ou non. Il faudra bien qu'ils l'admettent et se calment.

Carina ne répondit pas. Mais elle n'en pensait pas moins :

« Je crains que, s'il n'y a aucune possibilité de modifier les termes de ce testament, ils ne se montrent très désagréables avec moi. »

— Me Dougall et ses associés se chargeront d'administrer comme ils l'ont fait jusqu'à présent les biens de votre mari en Amérique, madame, dit Me Metcalfe. Je continuerai de m'occuper de ses placements en Europe.

D'une seule et même voix, les deux notaires assurèrent :

— Vous pouvez compter sur nous pour continuer à travailler dans le sens que souhaitait M.

Vanderhault. Vous verrez votre fortune augmenter chaque année un peu plus.

La jeune femme, qui s'en moquait complètement, se sentit malgré tout obligée de remercier.

— Quelles sont vos intentions ? lui demanda Me Metcalfe.

— Je crois que je vais retourner en Angleterre.

Le notaire ne parut guère enthousiaste.

— Vous agirez à votre guise, madame, bien entendu. Mais vous venez de recevoir un grand choc. Attendez un peu avant de prendre la moindre décision.

Après un instant de réflexion, il enchaîna :

— De toute manière, il me semble que vous devriez patienter un mois

ou deux avant de partir. Ce serait plus correct.

— Oui, je le suppose, fit-elle sans enthousiasme.

Carina resta cloîtrée pendant plusieurs jours dans ses appartements en refusant de recevoir qui que ce soit, hormis les domestiques qui lui montaient ses repas.

Très vite, elle se rendit compte qu'elle ne pouvait pas passer tout son temps enfermée.

« Ce n'est pas possible, sinon, je vais devenir folle ! »

Un soir, après avoir pris son courage à deux mains pour faire face aux Vanderhault, elle descendit dîner dans l'immense salle à manger où se tenaient plusieurs laquais vêtus d'une livrée rouge et or. La première fois qu'elle les avait vus, la jeune femme les avait trouvés clownesques.

« Ils seraient beaucoup plus à leur place dans un cirque », avait-elle alors pensé.

Elle s'attendait à voir des visages renfrognés, des regards hostiles. Elle s'était promis de faire la sourde oreille aux récriminations. Mais au lieu de cela, à sa grande surprise, elle fut accueillie plus chaleureusement qu'elle ne l'avait jamais été depuis son arrivée à New York.

Tout le monde lui souriait, chacun tenait à prendre gentiment de ses nouvelles... Que signifiait donc tout cela ?

Elle comprit enfin la raison du revirement d'attitude de tous ceux qu'elle considérait comme des ennemis : s'ils se conduisaient ainsi, c'était tout simplement par intérêt. Elle était désormais immensément riche et ils pensaient que s'ils parvenaient à entrer dans ses faveurs, elle leur offrirait tout ce qu'ils souhaitaient.

D'ailleurs, après le dîner, ce fut un défilé sans fin. L'un avait besoin d'argent pour une prétendue œuvre charitable. L'autre désirait faire un magnifique cadeau d'anniversaire à Mathilde. Un troisième venait de perdre sa montre et en désirait une en or et en saphirs.

L'une des filles de Crissie voulait absolument un collier en diamants pour sa fête. Quant à Gary, l'un des jeunes neveux de Silas, il rêvait d'avoir une voiture automobile - la dernière folie à New York.

Bref, cela n'en finissait pas. Sur l'instant, débordée par toutes ces requêtes, Carina ne sut que répondre. Puis elle trouva une solution :

— Adressez-vous à Me Dougall. Je vais lui demander de mettre des fonds à votre disposition.

Ravis de la trouver aussi conciliante, ils se confondirent en remerciements.

— Il va falloir organiser un bal pour Carol qui vient d'avoir dix-sept ans, lui dit Mathilde.

Cette fois, Carina sursauta.

— Un bal? Mais... la petite-nièce de Silas est en deuil comme nous tous.

— Nous pouvons décider que la période de deuil ne durera qu'un trimestre. Cela me semble largement suffisant, d'autant plus qu'à New York tout va plus vite qu'ailleurs.

— Soit, mais...

— À dix-sept ans, Carol ne va pas pleurer un grand-oncle qu'elle ne voyait pratiquement jamais. Elle rêve d'avoir son bal depuis des mois, nous n'allons pas l'en priver. Ce n'est pas parce que Silas est mort que l'on va s'interdire de vivre.

Sidérée par une telle réaction, Carina n'eut pas le courage de protester davantage.

— Faites comme vous voulez, dit-elle seulement.

— Alors c'est entendu. Dans trois mois, nous organiserons un bal magnifique! L'un des plus beaux qu'on ait jamais vus ici. Vous verrez !

Carina demeura silencieuse. Dans trois mois... Mathilde s'imaginait donc qu'elle serait encore là ? Elle comprenait qu'il allait lui être très difficile d'organiser son départ. Les Vanderhault feraient tout pour qu'elle reste. Laisser partir celle qu'ils avaient l'intention d'exploiter jour après jour? Ah, certainement pas !

Elle était virtuellement prisonnière. Dans une cage dorée, soit... Mais une cage malgré tout.

Elle tenta de timides approches :

— Je souhaiterais aller en Angleterre afin de me recueillir sur la tombe de mon père, dit-elle un jour à Mathilde.

Celle-ci poussa des cris d'horreur.

— N'y songez pas ! Pour le moment, vous êtes en grand deuil, mais bientôt, vous aurez mille obligations à remplir.

La jeune femme fronça les sourcils.

— Quel genre d'obligations ?

— N'oubliez pas que la veuve de Silas P. Vanderhault est une personnalité à New York. On va vous proposer la présidence de multiples comités. Vous devrez assister à des ventes de charité, parrainer de nombreuses associations, etc. Vous allez être très occupée.

Carina s'imaginait mal devenant l'une de ces dames d'œuvre de la haute société. Et elle se voyait encore moins passer le reste de son existence en Amérique, dans cette demeure qu'elle détestait, au milieu de gens qui la détestaient. Elle ne se faisait aucune illusion à ce sujet. Oui, ils la haïssaient et, derrière chacun de leurs sourires, elle ne lisait que de la cupidité.

« Ce sont des rapaces », se dit-elle.

Comment parvenir à sortir de sa prison ? Comment échapper à ces vautours ? Elle les connaissait maintenant suffisamment pour les savoir capables de tout. Même de la retenir de force.

Elle n'avait aucun pouvoir de décision, aucune possibilité d'organiser sa vie à sa guise.

Mathilde continuait à mener la maison comme elle l'avait toujours fait. De plus, elle s'était arrogé le droit de régenter l'emploi du temps de sa jeune belle-sœur, sans lui laisser la moindre liberté.

Que faire ? Réussirait-elle à se libérer de la terrible emprise que ces gens-là avaient sur elle ? Des gens qui, d'autant plus, ne lui étaient rien.

« Il faut que je trouve le moyen d'aller me réfugier en Angleterre. Une fois que je serai là-

bas, ils ne pourront pas m'obliger à revenir. Après tout, je suis veuve.

Par conséquent, je n'ai plus de comptes à rendre à qui que ce soit, même si je ne suis pas encore majeure. »

Bien évidemment, Mathilde et les autres ne l'entendaient pas de cette oreille. Elle était devenue leur chose.

« Leur vache à lait, comme dirait Nanny », pensa-t-elle avec amertume.

Elle commença à faire des plans. Pour partir, elle aurait besoin de son passeport. Or, M.

Krissam avait rangé le sien avec celui de M. Vanderhault.

« Le lui demander ? Impossible. Il se doutera immédiatement de mes projets. »

Après avoir longuement réfléchi, elle alla trouver le secrétaire dans le bureau qu'il occupait au rez-de-chaussée.

Il se leva dès son entrée.

— Madame Vanderhault ! Comment allez-vous ? Ces dernières semaines ont dû être terribles pour vous.

— En effet.

Elle lui serra la main en s'efforçant de lui sourire. L'espace d'un instant, elle fut tentée de se faire un allié de cet homme qui était tout dévoué à son mari. N'était-elle pas désormais en position de pouvoir ? N'était-ce pas à elle qu'il devait obéir, et non à Mathilde ou aux autres ?

Après avoir examiné les lèvres minces de M. Krissam, ses petits yeux aux aguets, son visage pincé, elle comprit qu'elle devait se méfier de lui.

« Je ne compte pas pour lui. Tout comme les Vanderhault, il souhaiterait me broyer. »

Elle s'éclaircit la voix avant de déclarer :

— J'ai un petit service à vous demander.

— Très volontiers, madame. Vous savez que je suis à votre entière disposition.

— Étant donné vos relations dans le monde diplomatique, cela ne devrait pas être bien difficile.

— De quoi s'agit-il ?

— L'une de mes meilleures amies, une Anglaise qui se trouve actuellement en Amérique, vient de m'écrire.

M. Krissam ne parut pas autrement étonné. Chaque jour apportait à la jeune femme un important courrier. Il y avait là un peu de tout : des condoléances, des demandes d'aide, des requêtes parfois invraisemblables...

— Mon amie travaille pour un écrivain qui rédige un guide de voyage consacré à votre pays, poursuit Carina. Ils sont allés un peu partout en Amérique pour relever les meilleures adresses d'hôtels ou de restaurants, et ils se trouvent maintenant à Boston.

M. Krissam l'écoutait poliment. Il semblait se demander en quoi tout ceci pouvait bien le concerner.

— C'est dans cette dernière ville que mon amie s'est aperçue qu'elle a égaré son passeport.

Elle en a signalé la disparition à la police, mais jusqu'à présent, il n'a pas été retrouvé.

— Elle n'a qu'à en faire établir un nouveau.

— Ce serait logique. Malheureusement, elle n'en a pas le temps, car son employeur a réservé des billets pour leur retour en Angleterre. Si elle n'a pas son passeport à temps, elle ne pourra pas embarquer avec lui.

— Est-ce de New York qu'ils doivent partir ?

— Oui. Mais comme je viens de vous le dire, mon amie se trouve encore à Boston, ce qui représente un problème.

— En effet.

— Un problème qu'il serait facile de résoudre si, par hasard, vous connaissiez l'ambassadeur britannique en poste à New York. Il suffirait probablement à ce dernier de demander à ses services d'établir un passeport à l'intention de mon amie pour que ce document soit prêt en quelques heures.

— C'est certain. Ce n'est peut-être pas très légal... mais, pour vous rendre service, je suis sûr que Son Excellence saurait fermer les yeux.

D'un air important, le secrétaire ajouta :

— Je connais bien l'ambassadeur britannique auquel j'ai souvent rendu visite en compagnie de M. Vanderhault. Je suis sûr qu'il va tout arranger. Et très vite !

Il trempa sa plume dans l'encrier.

— Comment s'appelle votre amie ? Carina n'hésita pas :

— Christina Wayne.

— Date de naissance ?

Carina, qui s'attendait à une telle question, répondit sans la moindre hésitation :

— Le 18 mars 1873. Elle a vingt-trois ans.

— Où est-elle née ?

— À Cheltenham, dans le Gloucestershire.

— Parfait ! Avec ces renseignements, les services de l'ambassade n'auront aucun mal à établir dans les plus brefs délais un passeport au nom de votre amie.

— Je vous remercie à l'avance de bien vouloir vous occuper de cela. C'est très gentil de votre part.

— Je vous rappelle, madame, que je suis à votre entière disposition.

— Merci.

— Où ce passeport doit-il être envoyé ?

— Le plus facile serait de le faire expédier à mon nom. Je vais écrire à mon amie pour lui dire de venir le chercher ici.

— Voilà une excellente idée. Les postes américaines sont les meilleures du monde. Mais il est toujours préférable d'éviter des documents aussi précieux dans une enveloppe.

Carina réussit à sourire.

— N'est-ce pas ? Imaginez qu'il soit perdu. La pauvre se retrouverait au même point.

En quittant le bureau de M. Krissam, elle se disait qu'elle venait de faire un grand pas. Mais de nombreux obstacles s'élevaient encore sur son chemin. Une fois qu'elle aurait obtenu le passeport établi à un nom imaginaire, comment parviendrait-elle à fuir cette demeure et à embarquer à bord d'un paquebot en partance pour l'Europe ?

Comme il fallait compter quelques jours avant l'arrivée du passeport au nom de la soi-disant Mlle Wayne, Carina estima avoir largement le temps de préparer son départ.

Mais comment échapper à la vigilance de ceux qu'elle considérait comme des geôliers ?

Elle ne pouvait pas faire un pas dehors sans que l'une des sœurs ou des nièces de Silas P.

Vanderhault ne lui emboîte aussitôt le pas. De plus, Abigail, la femme de chambre engagée par Mathilde à son intention, la suivait partout comme une ombre.

Dès le premier instant, elle avait détesté cette vieille demoiselle au regard sournois. Elle était sûre que Mathilde l'avait chargée de l'espionner.

« Ah, si seulement Nanny était ici ! pensait-elle souvent. Elle saurait leur tenir tête. »

L'organisation de sa fuite requérait beaucoup de soin. Tout d'abord, il lui fallait de l'argent.

Or, même si elle possédait maintenant l'une des plus grosses fortunes de toute l'Amérique, elle n'avait pas un seul dollar en poche.

Lorsqu'elle achetait quelque chose chez Macy's ou ailleurs, il n'était pas question de payer.

— Mettez cela sur le compte des Vanderhault, ordonnait Mathilde avec hauteur.

Ce nom opérait des miracles. Les vendeuses se répandaient aussitôt en courbettes et appelaient les chefs de rayon qui faisaient assaut d'obséquiosité.

La direction du magasin envoyait ensuite les factures à M. Krissam, qui, sans jamais sourciller, les réglait par chèque.

Après avoir longuement réfléchi sur la stratégie à adopter, la jeune

femme alla trouver le secrétaire.

— J'aurais besoin de deux cents dollars, lui dit-elle sans autre préambule.

Il haussa les sourcils.

— Deux cents dollars !

On aurait cru qu'elle avait demandé une fortune.

— Pourquoi vous faut-il de l'argent liquide, madame ? s'étonna-t-il.

La jeune femme, qui s'attendait à une telle question, avait préparé sa réponse :

— J'ai des cadeaux à faire et cela m'ennuierait que ceux auxquels je souhaite les offrir en connaissent le prix.

— Ils n'en connaîtront pas le prix, voyons ! Vous n'aurez qu'à demander au vendeur d'ôter l'étiquette et...

Comprenant qu'il perdait un temps précieux en discussions inutiles, le secrétaire s'interrompit brusquement et ouvrit le coffre-fort.

— Au fond, si cela peut vous faire plaisir de régler vos achats ainsi, reprit-il en haussant les épaules, pourquoi pas ?

Il sortit une liasse de billets, et après en avoir prélevé quelques-uns, les remit à la jeune femme.

L'après-midi, Carina se rendit dans les magasins avec Abigail et Jenny, l'une des nièces de son mari, une jeune femme qui aurait pu être jolie si elle se donnait la peine de sourire.

Mais, au lieu de cela, elle faisait tout le temps la moue, ce qui lui donnait l'air d'être tout le temps de mauvaise humeur.

Carina acheta un sous-main en cuir orné de coins d'or, un buvard assorti et un porte-plume en or. Elle veilla à ce que tout cela soit joliment emballé, et, dès son retour, alla offrir ce paquet à M. Krissam.

— Voici un petit remerciement pour toute votre gentillesse, lui dit-elle.

Le secrétaire avait si peu l'habitude qu'on lui témoigne de telles

attentions qu'il rougit légèrement. Pour la première fois, il parut même presque humain.

Après cela, Carina prit l'habitude de lui demander chaque jour des dollars. Elle choisissait de menus cadeaux pour les sœurs de son mari, leurs nièces ou les enfants, tout en s'arrangeant pour garder le plus d'argent possible pour elle. Elle cachait les billets ainsi récupérés au fond d'un tiroir, sous un bloc de papier, en espérant que son petit trésor, dont le montant augmentait quotidiennement, échapperait aux regards inquisiteurs d'Abigail.

« Ce ne sera cependant pas suffisant. Il faut que je m'arrange pour avoir au moins mille dollars. »

Par ailleurs, elle savait déjà qu'il lui serait impossible de partir avec une malle sans attirer l'attention. Il fallait pourtant qu'elle ait quelques vêtements de rechange.

« Je ne peux pas embarquer sans même avoir une chemise de nuit ou un châle », se dit-elle, soucieuse.

Comment résoudre ce problème ?

Elle cherchait en vain une solution quand un autre obstacle surgit. Et celui-ci était de taille !

Les Vanderhault, qui tenaient à garder la maîtrise de tous les biens de Silas, craignaient maintenant qu'elle ne tombe amoureuse et ne décide de se remarier.

Cette crainte leur était venue après un dîner que des amis de Silas P. Vanderhault avaient donné en l'honneur d'un aristocrate anglais d'un certain âge. Mathilde et Carina y avaient été conviées. Ravie de trouver un compatriote, Carina eut avec lui une longue conversation et, pour la première fois depuis longtemps, parut s'animer un peu.

Lorsqu'elle regagna l'hôtel particulier des Vanderhault en compagnie de Mathilde, elle s'aperçut que cette dernière paraissait très soucieuse.

Dès le lendemain, il y eut des conciliabules un peu partout dans la maison. Mais, lorsque Carina arrivait, tout le monde se taisait. Puis quelqu'un se mettait à parler du temps qu'il faisait ou des dernières nouvelles parues dans le journal. Il était évident qu'ils complotaient quelque chose. Mais quoi?

Elle comprit deux jours plus tard, quand Mathilde lui présenta un

certain Thomas Bamburger.

— C'est un Vanderhault par sa mère, annonça Mathilde avec importance.

Thomas n'avait que trente-quatre ans, mais en paraissait aisément dix de plus. Il dirigeait l'une des lignes de chemin de fer créées par Silas et, selon Mathilde, un brillant avenir l'attendait.

Carina n'était cependant pas dupe ! Il était évident que si Thomas Bamburger s'intéressait à elle, comme il le prétendait sans beaucoup de tact, c'était à cause de sa fortune !

« Mais il n'aura pas le droit de s'en accaparer, en admettant encore qu'il parvienne à m'épouser, se dit la jeune femme avec ironie. Je parie que les Vanderhault ont dû conclure un accord avec lui pour qu'il partage tout avec eux. »

Elle s'étonnait de sa lucidité. En quelques mois, elle avait réussi à cultiver sa perspicacité d'une manière surprenante. Par exemple, avant même que les gens ouvrent la bouche, elle savait ce qu'ils allaient dire. Elle devinait pratiquement tout ce qu'on cherchait à lui cacher.

Bref, c'était un peu comme si elle avait acquis un sixième sens.

Thomas Bamburger, qu'elle ne se souvenait pas avoir vu auparavant, habitait maintenant l'hôtel particulier de la 5e Avenue. Mathilde s'était arrangée pour qu'il soit assis à table à côté de Carina. La jeune femme, comprenant le danger, veillait à ne jamais se trouver seule en sa compagnie.

Un après-midi, Mathilde et la plupart des Vanderhault décidèrent de se rendre à une vente de charité très importante. Prétextant une migraine, Carina décida de rester se reposer.

Un quart d'heure après leur départ, elle commanda une voiture à son tour. Bien entendu, il ne pouvait être question de se promener dans New York sans Abigail. Cette dernière parut très ennuyée quand elle lui fit part de son intention de se rendre chez Macy's.

— Vous êtes sûre d'être suffisamment remise, madame ?

— Naturellement. Sinon je ne voudrais pas aller dans les magasins.

Abigail hésita encore. Puis elle grommela :

— Très bien.

Et elle disparut. Quelques minutes plus tard, M. Krissam vint frapper à la porte de la jeune femme.

— Vous sortez, madame ?

— Oui, je vais faire quelques courses.

— Je croyais que vous aviez la migraine. Décidément, tout se savait dans cette maison !

— J'ai eu de la chance : celle-ci s'est dissipée comme par miracle.

Le secrétaire paraissait très embarrassé. Tout comme Abigail - et comme tout le monde ici -, il devait être chargé de la surveiller.

Carina lui sourit.

— Je me sens d'humeur dépensière.

— Vos courses ne peuvent pas attendre demain ? Elle feignit d'être surprise par cette question.

— Pourquoi ?

— Euh...

— J'ai reçu des nouvelles de mon amie, Mlle Wayne, pour laquelle vous avez eu la gentillesse de demander un passeport. Figurez-vous que la pauvre s'est fait voler la plupart de ses vêtements dans l'hôtel bostonien où elle était descendue.

M. Krissam secoua la tête d'un air navré.

— Ce sont des choses qui arrivent, malheureusement.

— J'ai hâte de la voir, prétendit la jeune femme. Quel dommage que son passage à New York soit aussi bref ! J'aurais tant aimé passer quelques jours avec elle...

— Je comprends cela.

— Se faire voler ses vêtements ! Quelle malchance !

— Vous pourriez lui offrir quelques toilettes.

— Monsieur Krissam, les grands esprits se rencontrent ! s'exclama Carina. Figurez-vous que c'était justement mon intention. Je me rends chez Macy's dans le but de lui acheter une jolie garde-robe afin qu'elle puisse briller à bord du bateau qui la ramènera en Angleterre.

— Vous êtes très bonne, madame. Vous pensez toujours aux autres.

« Charité bien ordonnée commence par soi-même », pensa la jeune femme.

— Mais cela peut attendre demain, non ? insista le secrétaire.

— Je n'ai pas envie d'attendre, rétorqua-t-elle d'un air boudeur.

M. Krissam avait certainement reçu des instructions : Carina ne devait pas sortir seule. Il ne pouvait cependant pas l'en empêcher trop catégoriquement.

— Il vaudrait mieux que vous alliez chez Macy's avec Mme Mathilde, suggéra-t-il avec gêne. Ou bien...

— J'emmène Abigail, bien sûr, coupa la jeune femme d'un ton léger.

Cela ne lui plaisait guère de traîner cette surnoise dans les magasins. Mais le moyen de faire autrement ? Jamais on ne lui aurait permis de quitter l'hôtel particulier sans être accompagnée.

M. Krissam comprit qu'il lui était impossible d'insister davantage.

— Très bien, madame. Avez-vous besoin d'argent ?

— Tiens, c'est une bonne idée. Cela m'amuse beaucoup de payer mes achats en dollars.

— Je vous apporte tout de suite de quoi faire des folies, dit-il avec indulgence.

— Merci beaucoup, monsieur Krissam. Vous êtes vraiment très gentil.

Une légère rougeur monta aux joues du secrétaire. Jamais, de sa vie, cet homme sec et froid n'avait dû recevoir de tels compliments.

Une fois arrivée chez Macy's, Carina demanda à voir la directrice du rayon dames.

— Je suis Mme Silas Vanderhault, lui dit-elle avec une assurance

qu'elle ne possédait pas quelques mois auparavant.

Ce nom ouvrait toutes les portes, et la directrice parut fort impressionnée.

— Que puis-je pour vous, madame ? demanda-t-elle à son importante cliente.

— Je souhaite offrir une petite garde-robe à l'une de mes amies qui s'est fait voler ses valises à Boston. Elle ne doit pas tarder à regagner l'Angleterre, et il lui faudrait des vêtements adaptés à une traversée de l'Atlantique.

La directrice hocha la tête d'un air entendu.

— Je vois très bien, madame. Des tenues pour la journée, des robes du soir, une pelisse doublée de fourrure pour les promenades sur le pont...

— C'est cela. Puis-je compter sur vous pour m'aider à choisir des modèles simples mais de bon goût?

— Certainement, madame.

— Il lui faudrait également des chaussures, des chapeaux, des sous-vêtements. Je crois qu'on lui a volé à peu près tout ce quelle possédait. Comme elle n'est pas très riche, elle n'a pas pu racheter grand-chose. Je souhaite donc la gâter.

— Vous êtes très généreuse, madame.

« Cela ne me coûte rien », eut envie de rétorquer la jeune femme avec cynisme.

— Quelle taille fait votre amie ? Carina fit mine de réfléchir.

— Précisément ? Je l'ignore. Mais elle est plus ou moins comme moi. Vous n'avez qu'à prendre mes mensurations, je crois que cela devrait lui convenir. S'il y a des retouches à faire, elle s'en occupera par la suite. Voyons un peu ce que vous avez à me proposer.

Avec la directrice du magasin, la jeune femme fit le tour des rayons, tandis qu'Abigail, plus renfrognée que jamais, restait assise dans un coin.

Après avoir choisi une bonne douzaine de toilettes, Carina déclara :

— Je vous laisse le soin de mettre tout cela dans une malle de bonne qualité, avec la lingerie et les chaussures.

— Il faudra aussi un carton à chapeaux.

— Faites pour le mieux. Vous avez carte blanche. Ah, j'oubliais ! Pouvez-vous garder tout cela en magasin ?

La directrice ne cilla même pas.

— Bien entendu, madame.

— Cela me semble plus simple. Mlle Wayne viendra chercher ce que je viens d'acheter dès son arrivée à New York. Elle vous remettra une carte de ma part.

Carina fit mine de réfléchir.

— Par ailleurs, comme je crains qu'elle n'ait que très peu de temps, il est possible que je vienne moi-même.

— Très bien, madame.

— Pour le règlement, il vous suffit d'envoyer la facture au secrétaire.

— Comme d'habitude, madame. Nous espérons que vous viendrez bientôt vous habiller chez nous.

— Je l'espère aussi. Les modes changent tellement vite ! Lorsque je ne serai plus en deuil, je devrai renouveler le contenu de mes placards. Vous avez de si jolies choses ici que je ne serai même pas tentée d'aller voir ailleurs.

— Vous ne pourrez pas trouver mieux que chez Macy's, madame, dit Abigail, qui venait de la rejoindre et semblait de moins mauvaise humeur. C'est ce que dit toujours Mme Mathilde.

Le lendemain, M. Krissam apporta à Carina le passeport que venait de lui faire parvenir l'ambassadeur britannique.

La jeune femme était ravie.

— Mon amie vous remerciera elle-même quand elle arrivera à New York. Mais permettez-moi de vous dire, monsieur Krissam, combien je vous suis très reconnaissante.

— Bah, ce n'était pas grand-chose. Il suffit de savoir à qui s'adresser.

— Et vous le saviez.

Il avait suffi que Carina fasse un petit cadeau au secrétaire pour l'amadouer. Certes, avec les autres il se montrait toujours aussi froid et cassant. Mais avec elle, il ne semblait plus être le même homme.

Malgré ce changement d'attitude, elle se méfiait encore de lui. Et pour endormir ses éventuels soupçons, elle déclara :

— Je vais écrire à mon amie pour lui dire que son passeport est en ma possession, et que je le lui remettrai dès son arrivée à New York. Vous vous êtes donné tant de mal pour l'obtenir qu'il ne serait pas prudent de l'expédier par la poste. Imaginez que mon amie ne reçoive jamais ce passeport. Cela ne m'étonnerait pas autrement : j'ai l'impression que Christina traverse une période de malchance en ce moment.

— Il ne faut pas être superstitieux, madame. Mais vous avez raison de vous montrer prudente.

Après le départ du secrétaire, la jeune femme se mit donc en devoir d'écrire à sa prétendue amie.

Ma chère Christina,

Tu pourras remercier le secrétaire de mon mari, qui est un homme très gentil et extrêmement serviable. Il a réussi à l'obtenir un nouveau passeport. Ce n'était pas simple, mais il connaît bien l'ambassadeur britannique, ce qui a facilité les choses, comme tu peux l'imaginer.

Je garde ton passeport et je te le remettrai lors de ton passage à New York. J'attends ta visite avec impatience. Cela me fera très plaisir de te revoir.

J'ai été désolée d'apprendre que tu t'étais fait voler tes valises. Je suis allée chez Macy's et ai commandé quelques vêtements à ton intention. Ils t'attendent au magasin. Surtout, ne pense pas à me rembourser. Il s'agit d'un petit cadeau comme je peux désormais me permettre d'en faire.

Je t'embrasse et je te dis «à très bientôt».

Ton amie Carina Elle adressa cette missive à Mlle Wayne, à l'hôtel Universal de Boston. Il lui avait suffi d'ouvrir un annuaire pour y trouver l'adresse de cet hôtel.

Elle humecta à peine un coin de l'enveloppe, de manière à ce qu'un indiscret puisse l'ouvrir sans peine. Puis elle se rendit dans le bureau de M. Krissam.

— Je m'aperçois que je n'ai plus de timbres. Cela ne vous ennuerait pas trop de poster cette lettre ?

— Vous n'avez qu'à la déposer ici, madame, répondit-il en indiquant une corbeille. Elle partira ce soir.

— Merci infiniment.

— Je vous en prie, madame. Vous savez bien que je suis à votre disposition.

Elle était sûre qu'il ne pourrait résister à la curiosité et lirait sa missive - d'autant plus qu'elle lui avait facilité la tâche. Mathilde devait d'ailleurs lui avoir laissé des instructions, le priant d'épier les moindres faits et gestes de sa jeune belle-sœur.

En attendant l'arrivée de cette hypothétique Mlle Wayne, on allait probablement garder sa lettre à la réception de l'hôtel Universal. Puis dans quelques semaines, un employé la mettrait au panier, ou bien, s'il était consciencieux, la renverrait à l'expéditeur.

«À ce moment-là, je serai depuis longtemps de retour en Angleterre », se dit la jeune femme. Elle l'espérait du moins de tout son cœur.

Il lui restait à organiser son départ. Il était facile de connaître les dates de départ des transatlantiques : pour cela, il suffisait d'ouvrir un journal. Une page entière était consacrée aux mouvements des bateaux.

Carina avait déjà décidé de ne pas choisir un navire battant pavillon américain.

« Ce serait trop risqué, car Silas possédait plusieurs compagnies maritimes. »

Des compagnies qui, aujourd'hui, lui appartenaient...

Maintenant que la radio sans fil était installée à bord, les communications allaient plus vite que le vent. Si les Vanderhault apprenaient qu'elle était en route pour l'Angleterre, ils étaient capables de remuer ciel et terre afin de la ramener de force à New York.

Cette crainte était peut-être absurde. Mais il valait mieux prendre toutes les précautions possibles.

Elle jugea donc plus sage d'éviter également les compagnies

britanniques. Les Vanderhault savaient qu'elle se sentait plus à l'aise avec ses compatriotes, et ce serait à bord des paquebots de la Cunard qu'ils commenceraient à la rechercher.

En fin de compte, mieux valait embarquer à bord d'un bateau français. Parmi ceux-ci, le Touraine était réputé pour son luxe et la qualité de sa cuisine.

« Le luxe et la table... Tout cela me laisse fort indifférente, pensa Carina. Pour rentrer chez moi, je n'hésiterais pas à prendre le plus méchant des cargos et à voyager en troisième classe. Ou même à fond de cale. »

L'arrivée du Touraine était prévue à New York dans moins de quarante-huit heures. Et il devait repartir dès le lendemain.

Mais Carina aurait-elle suffisamment d'argent pour acheter un billet ? C'était son plus grand souci.

Elle en était là dans ses réflexions quand Mathilde vint la trouver.

— Jeudi, nous irons tous visiter la maison que Helen et son mari viennent d'acheter aux environs de New York.

Carina retint sa respiration. Jeudi ? C'était justement le jour où devait appareiller le Touraine. Mathilde n'aurait pas pu mieux choisir son jour.

« Je prétendrai être souffrante, ce qui me permettra de rester seule, se dit-elle. Et une fois que tous les Vanderhault seront partis, je n'aurai plus qu'à aller au port. Le seul risque ? Qu'il n'y ait plus de place à bord de ce transatlantique. »

— Nous partirons de bonne heure, reprit Mathilde.

Suivant son habitude, elle n'avait pas demandé son avis à la jeune femme. Celle-ci était censée les accompagner, que cela lui plaise ou pas.

— Helen et son mari ne vont plus habiter ici ? demanda Carina.

— Oh, si ! Mais ils ont l'intention de partager leur temps entre New York et leur propriété à la campagne. Il va falloir que chacun leur fasse un cadeau...

— Bien sûr.

— Le vôtre devra être le plus beau de tous. Je compte sur vous pour choisir un objet de bon goût.

— Je vais chercher quelque chose de très spécial, promet la jeune femme.

Après le départ de Mathilde, elle s'empessa d'aller trouver M. Krissam.

— Je dois aller prochainement visiter la maison qu'ont achetée Helen et son mari. Il faut que je leur achète un superbe présent. J'ai pensé à un vase chinois ou japonais, quelque chose d'unique et de très original. Il me faudrait beaucoup d'argent pour cela.

— Vous n'avez qu'à demander que l'on m'adresse la facture. J'enverrai un chèque.

Carina secoua la tête.

— Oh, non ! Thomas Bamburger me disait justement l'autre jour que les vendeurs asiatiques préféraient être payés immédiatement, et en liquide.

M. Krissam sourit.

— M. Bamburger sait de quoi il parle. Il paraît qu'il possède une très jolie collection de chinoiseries.

La jeune femme était au courant. Thomas lui avait récemment proposé de venir admirer ses fameuses chinoiseries, mais elle avait prétexté une migraine pour éviter de se trouver seule avec lui.

« Moi qui n'ai jamais eu mal à la tête de ma vie, je suis très sujette aux migraines en ce moment, se dit-elle, sarcastique. Il faut dire que c'est l'excuse parfaite. Personne n'ose insister. »

Lorsque M. Krissam alla ouvrir le coffre-fort, Carina s'approcha.

— Je n'ai jamais vu un aussi grand coffre-fort. Et toutes ces liasses de billets... Pourquoi gardez-vous des sommes aussi importantes ici ?

— Vous n'avez aucune idée de ce que l'on dépense chaque jour dans cette demeure. Ah, il en faut de l'argent pour mener une maison pareille ! Entre les gages des domestiques, les fournisseurs, les demandes incessantes des uns et des autres...

La jeune femme feignit d'être confuse.

— Vous parlez de moi ?

— Oh, vous n'êtes pas la plus gourmande, madame. Il lui adressa l'un de ses rares sourires.

— De plus, comme tout ceci vous appartient, vous avez le droit de dépenser à votre guise. Il n'en va pas de même pour les...

Il s'interrompit brusquement. Carina comprit sans peine qu'il avait failli dire quelque chose du genre : « les parasites qui vous entourent. »

— Combien voulez-vous ? demanda-t-il en prenant une liasse de billets de cent dollars.

La jeune femme avisa une autre liasse et ouvrit de grands yeux.

— Est-ce possible ? Il existe des billets de mille dollars?

— Mais oui.

— Donnez-m'en un, s'il vous plaît. Amusé, le secrétaire lui tendit un billet.

— Oh, là, là ! s'exclama-t-elle. Le marchand asiatique va être très impressionné.

— À condition encore qu'il ait suffisamment de monnaie à vous rendre.

— Certains vases chinois anciens sont très, très chers.

Comme M. Krissam lui tournait le dos, Carina en profita pour saisir son collier de trois rangs de perles entre ses doigts. Elle tira de toutes ses forces. Les fils cédèrent et, aussitôt, des dizaines, peut-être des centaines de perles du plus bel orient sautèrent sur le parquet et se mirent à rouler un peu partout.

— Oh, non ! Mes perles ! s'exclama-t-elle avec un désespoir parfaitement feint. Silas m'avait offert ce collier le jour de notre mariage !

Elle se baissa et commença à les ramasser. Dès que M. Krissam l'imita, elle se redressa prestement, s'empara de quelques billets de mille

dollars, les glissa dans le décolleté de sa robe en soie noire et s'agenouilla de nouveau.

Le secrétaire ne tarda pas à se relever en se tenant le dos.

— Je vais attraper un lumbago. En nous y prenant de cette manière, nous y serons encore ce soir. Je vais appeler une femme de chambre. Avec l'aide d'un balai, il ne lui faudra pas longtemps pour récupérer toutes vos perles.

Carina en déposa une petite poignée dans un vide-poches. M. Krissam l'imita.

— Je suis navrée, murmura-t-elle.

— Ce n'est pas votre faute. Mais je suis très surpris que l'on n'ait pas choisi de fils plus solides pour un collier de cette qualité.

— Mieux vaut voir le bon côté des choses.

— Comment cela ?

— J'ai eu beaucoup de chance que les fils se soient rompus ici et pas dans la rue, par exemple.

— Vous avez raison.

— Voici le fermoir. Puis-je vous confier le soin de donner tout cela à un bon joaillier ?

— Naturellement, madame.

— Vous êtes vraiment très gentil.

Avisant le sous-main qui trônait en bonne place sur le bureau du secrétaire, elle ajouta :

— Et je suis très contente de voir que vous utilisez mon petit cadeau.

— J'en suis très fier, madame.

La jeune femme ne tarda pas à regagner ses appartements. Tout en gravissant l'escalier, elle pria le ciel pour que M. Krissam ne s'aperçoive pas de la disparition de cinq billets de mille dollars avant son départ.

Ce soir-là, au cours du dîner, Thomas Bamburger se montra plus attentionné que jamais. Il se forçait, c'était évident. Et Carina n'était pas dupe. Elle avait compris dès le début que tout cela n'était que comédie.

« Dieu, qu'il m'agace ! se dit-elle. Les Vanderhault sont bien bêtes pour penser que j'épouserai un jour un pareil pantin. Sa prétention et sa bêtise sont sans limites. »

Malgré tout, elle continuait à rester sur ses gardes. Et quand Mathilde poussa Thomas à l'emmener au jardin d'hiver afin de voir les orchidées qui venaient d'éclore, elle vit clignoter tous les signaux « danger».

À aucun prix, il ne fallait qu'elle se trouve seule en compagnie de celui que Mathilde lui avait choisi pour prétendant.

— Volontiers, mais pas ce soir. J'ai très mal à la tête.

— Encore!

— Hélas!

— Il faut que vous consultiez un médecin, dit Mathilde. Ce n'est pas normal d'avoir tout le temps des migraines.

Thomas Bamburger lui adressa un sourire mielleux qui dévoila des dents jaunies de nicotine.

— La vue des orchidées vous guérira peut-être ? suggéra-t-il.

— Je crains plutôt qu'elle n'aggrave mon mal. Il fait si chaud dans le jardin d'hiver!

Elle pressa ses tempes en simulant une grimace douloureuse.

— Et je trouve le parfum de ces fleurs exotiques lourd et entêtant.

Thomas Bamburger adressa un regard désolé à Mathilde, tout en esquissant un geste impatient qui semblait dire : « Dieu, qu'elle est difficile ! »

Le jeudi matin, tout se passa selon les plans de Carina. Au lieu de se lever à l'heure habituelle, elle resta au lit.

— J'ai horriblement mal à la tête. S'il vous plaît, Abigail, pouvez-vous m'apporter un linge humide que je mettrai sur mon front?

— Voulez-vous un bon café ? Ou une tasse de thé comme les Anglais ?

— Rien, merci. Je serais incapable d'avaler une gorgée de quoi que ce soit.

Vraisemblablement prévenue par la femme de chambre, Mathilde arriva dix minutes plus tard.

— Vous êtes encore souffrante ? Cela devient inquiétant. Je vais appeler un médecin.

— Non, ce n'est pas la peine. Il y a très longtemps que j'ai des maux de tête et, jusqu'à présent, aucun médicament n'a réussi à me soulager.

— Le meilleur des médecins américains y trouverait certainement un remède.

— Nous verrons cela un autre jour. Si je suis un peu mieux demain, j'irai consulter celui que vous me recommanderez. Pas aujourd'hui : je suis si mal que je n'aurais même pas le courage de lui décrire les symptômes. Pour le moment, je veux seulement rester au lit et tâcher de dormir.

— Je vais rester ici avec vous.

— Certainement pas. Vous vous faisiez une fête de cette sortie. Helen a tout organisé pour vous recevoir dans sa nouvelle maison. Il est hors de question que ma migraine vous empêche d'aller là-bas.

D'une voix mourante, elle ajouta :

— N'oubliez surtout pas d'emporter le cadeau que j'ai choisi pour Helen.

— Comptez sur moi. Je le lui offrirai de votre part.

Mais cela m'ennuie beaucoup de vous laisser seule avec les domestiques.

— Ne vous inquiétez pas : la fidèle Abigail veillera sur moi. Et comme je n'ai pas l'intention de quitter ma chambre...

Mathilde la considéra d'un air soucieux.

— Demain, je ferai venir l'un des meilleurs médecins de New York.

«Demain, si Dieu le veut, je serai loin», se dit la jeune femme. Elle

ferma les yeux.

— Je suis tellement habituée à ces maux de tête... reedit-elle. J'en suis venue à penser qu'il n'existe pas de remède.

— Nous verrons ce que dira le médecin. Carina remonta le drap sur son menton.

— Nous verrons... fit-elle d'une voix presque inaudible.

— Reposez-vous, chuchota Mathilde avant de sortir sur la pointe des pieds.

Un quart d'heure plus tard, en entendant des roulements de voiture dans la cour de l'hôtel particulier, la jeune femme courut à la fenêtre et vit partir, l'un derrière l'autre, les véhicules transportant la famille Vanderhault. Il n'en avait pas fallu moins de cinq.

Elle se remit au lit. Entre ses paupières à demi closes, elle vit Agibail entrer sur la pointe des pieds. La croyant endormie, la femme de chambre ressortit aussi silencieusement qu'elle était venue.

À l'heure du déjeuner, elle lui apporta un bol de bouillon. Cette fois, Carina ne feignait plus d'être plongée dans un profond sommeil.

— Merci beaucoup, Abigail. Ce bouillon semble délicieux. C'est exactement cela qu'il me fallait.

— Comment vous sentez-vous, madame ?

— Beaucoup mieux, merci. Cette crise de migraine aura été moins longue que les précédentes. Espérons que je suis en voie de guérison ! Mme Mathilde a promis de faire venir un spécialiste demain. Peut-être saura-t-il me soulager mieux que les médecins anglais

?

— Peuh ! Cela va sans dire, fit Abigail qui ne semblait pas tenir les Britanniques en grande estime.

Après le départ de la femme de chambre, Carina sauta hors de son lit et s'habilla. Elle mit d'abord tous ses bijoux dans son sac, où se trouvaient déjà des billets de mille et de cent dollars. Puis elle revêtit une élégante tenue de deuil en grain de poudre et sonna Abigail.

Cette dernière laissa échapper une exclamation de stupeur en la

voyant prête à sortir.

— Que faites-vous, madame ? Vous êtes censée vous reposer.

— Je le sais. Mais figurez-vous, Abigail, que c'est aujourd'hui l'anniversaire de la mort de ma mère.

C'était faux, mais ce prétexte lui avait semblé plus plausible que tous les autres.

— J'avais une telle migraine que je l'avais oublié. J'ai honte!

— Vous étiez souffrante.

— On ne devrait jamais négliger les disparus.

« Mère, je vous en prie, ne m'en voulez pas pour tous ces mensonges ! » supplia intérieurement la jeune femme.

À voix haute, elle poursuivit :

— Il faut que j'aille à la cathédrale Saint-Patrick afin de prier pour elle, comme je le fais tous les ans, le jour de sa mort.

Abigail parut étonnée.

— La cathédrale Saint-Patrick... Votre mère était donc catholique ?

Avec l'aplomb le plus parfait, Carina assura :

— Non. Elle était protestante, comme moi. Mais elle aimait beaucoup les églises catholiques.

— Peuh !

— Elle les trouvait très belle et ne manquait jamais d'y allumer des cierges. Elle disait que cela portait bonheur.

— Peuh!

— Quant à vous, si j'ai bien compris, vous êtes athée, Abigail?

— Oh, oui, alors ! fit la femme de chambre dans un ricanement. Personne ne me fera croire à toutes ces sornettes de religion.

— Ne vous moquez pas des croyances des autres, fit Carina avec sévérité.

Pour la première fois, Abigail parut mal à l'aise. Car jamais, jusqu'à présent, Carina ne l'avait réprimandée.

— Excusez-moi, madame, marmonna-t-elle.

— N'en parlons plus. Vous allez m'accompagner à la cathédrale Saint-Patrick et vous m'attendrez dehors.

— Ce n'est pas possible, madame. Je suis censée aller partout avec vous.

— Sauf à l'église ! Comment pourrais-je prier si j'ai une athée à côté de moi ? Mes prières n'auraient aucune valeur.

En guise de réponse, Abigail se contenta de grommeler. Carina comprit alors qu'elle avait l'avantage.

— J'allumerai le plus gros cierge que je trouverai et je prierai pendant tout le temps qu'il se consumera, déclara-t-elle.

— Peuh ! Et moi, pendant ce temps-là ?

— Vous, vous attendrez mon retour dans la voiture. Elle menaça la domestique du doigt.

— Mais vous ne m'empêcherez pas de prier en paix. De toute manière, jamais une athée ne devrait entrer dans une église. C'est presque un sacrilège.

Abigail se remit à grommeler, sans toutefois protester trop fort.

« J'ai gagné », se dit Carina, surprise que sa victoire ait été aussi facile.

Après cela, tout alla très vite. Une fois arrivée devant la cathédrale, la jeune femme se tourna vers Abigail.

— Restez ici. Le cocher n'aura qu'à patienter... et vous aussi.

— Bien, madame, fit la femme de chambre sans enthousiasme.

— À tout à l'heure.

— Bien, madame.

Dans ces deux mots, Abigail avait laissé percer toute sa réprobation. Mais Carina n'en avait cure. Elle pénétra dans la cathédrale et, tout en

faisant une rapide génuflexion devant l'autel, murmura :

— Pardonnez-moi tous ces mensonges, mon Dieu. Je n'ai pas trouvé d'autre solution...

Elle se hâta vers une porte de côté et sortit dans une rue très animée. Il lui suffit de faire signe pour qu'un fiacre s'arrête devant elle.

— Où allons-nous, madame ?

— Chez Macy's, s'il vous plaît.

— Chez Macy's ? Très bien.

Une fois arrivée devant le grand magasin, la jeune femme demanda au cocher de l'attendre.

— Ce ne sera pas long. Elle courut au rayon dames.

— Je suis Mme Vanderhault, dit-elle. J'ai très peu de temps. Puis-je voir la directrice ?

— Tout de suite, madame.

La personne qu'elle avait vue quelques jours auparavant arriva immédiatement.

— Je suis très heureuse de vous revoir, madame, commença-t-elle avec chaleur.

Carina coupa court à ses discours.

— Excusez-moi, mais je suis très pressée. En effet, mon amie vient d'arriver, elle doit reprendre un train dans une heure et je viens chercher tout ce que j'ai acheté pour elle l'autre jour. Est-ce prêt ?

— Certainement, madame.

— Merci beaucoup.

— Il y a une malle et deux cartons à chapeaux. La facture a déjà été réglée par les soins de votre secrétaire.

— Je crois que nous avons un compte ouvert chez vous, n'est-ce pas ? fit Carina avec indifférence.

— Un compte illimité, fit la directrice avec respect.

— C'est très bien.

La jeune femme feignit de jeter un coup d'œil plein d'envie aux robes de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

— Une fois que je ne serai plus en deuil, je viendrai faire une razzia dans tous vos rayons.

La directrice eut un sourire commercial.

— Très volontiers, madame.

— Quelqu'un pourra-t-il se charger de la malle de mon amie ainsi que des cartons à chapeaux ?

— Des grooms vont transporter tout cela jusqu'à votre voiture. Celle-ci vous attend en bas, je suppose ?

— Oui, bien sûr.

Cinq minutes plus tard, le fiacre repartait avec les bagages de la soi-disant Mlle Wayne.

— Pouvez me conduire au port ? demanda Carina au cocher. Je voyage à bord du Touraine, un paquebot français.

— Le Touraine ? Très bien, madame.

Pendant que le fiacre allait au grand trot, la jeune femme défit le crêpe noir qui entourait son chapeau. Elle le remplaça par le voile violet qu'elle avait pensé à glisser dans l'une de ses poches. Après avoir noué une écharpe de la même couleur autour de son cou, elle la fixa à l'aide d'une broche en diamants.

«Je suis en demi-deuil, maintenant», pensa-t-elle.

Ce violet faisait briller dans ses yeux bleus une lueur de teinte améthyste et la rendait encore plus séduisante - ce dont elle était bien loin de se douter.

— Et voilà, madame ! lança le cocher.

Le fiacre venait de s'arrêter devant la passerelle du Touraine, un paquebot très racé, l'un des plus beaux de tous ceux qui se trouvaient amarrés dans le port. Comme l'appareillage n'était pas prévu avant le

soir, il y avait encore bien peu de monde sur le pont. Sur le quai, on voyait surtout des files de dockers chargés de caisses ou de cartons de ravitaillement. Ils les présentaient à des employés qui, après vérification, les laissaient pénétrer dans les soutes du bateau, auxquelles ils avaient accès par une autre passerelle.

Deux marins affectés au transport des bagages se précipitèrent pour prendre ceux de cette élégante passagère.

Carina donna au cocher ce qu'il demandait, sans oublier d'ajouter un généreux pourboire au montant de la course.

Puis elle gravit la passerelle en priant pour qu'il y ait encore de la place à bord. Si le Touraine était complet, que deviendrait-elle ?

« Il ne me restera plus qu'à prendre une chambre d'hôtel en attendant le départ d'un autre bateau. Mais je ne me sentirai guère en sécurité à New York... Connaissant les Vanderhauh, je parie qu'ils vont immédiatement lancer des détectives privés à mes trousses. »

L'officier qui était chargé de recevoir les passagers s'inclina devant elle.

— Bonjour, mademoiselle.

La jeune femme avait pris soin doter son alliance et sa bague de fiançailles ornée d'un énorme solitaire.

— Bonjour, monsieur. Je n'ai pas de réservation, lui dit-elle dans son excellent français.

J'espère qu'il vous reste au moins une cabine, car je dois rentrer en Angleterre de toute urgence.

Elle donna le premier prétexte qui lui vint à l'esprit :

— Je viens d'apprendre que mon père est gravement malade.

— Le Touraine doit justement faire escale à Sou-thampton avant de rejoindre Le Havre.

Vous êtes anglaise, mademoiselle ?

— Oui. Je m'appelle Christina Wayne. Voici mon passeport.

Lorsque l'officier le prit et nota son nom et son adresse sur un registre,

elle laissa échapper un soupir de soulagement. S'il prenait la peine de consigner les renseignements la concernant, cela signifiait qu'elle allait pouvoir embarquer.

— Votre passeport est tout neuf, remarqua-t-il.

— Oui. L'ambassadeur britannique à New York a eu la gentillesse de m'en faire établir un en hâte : j'avais perdu le mien à Boston.

— Vous êtes allée jusqu'à Boston ? demanda-t-il, surtout pour faire la conversation.

— Mais oui.

Sans nécessité, la jeune femme lui donna l'explication qu'elle avait donnée à M. Krissam au sujet de la soi-disant Mlle Wayne :

— J'étais la secrétaire d'un écrivain qui est en train d'écrire un guide sur l'Amérique. Je connais Washington, San Francisco, Boston, New York, bien entendu...

Elle eut un sourire forcé.

— Mon employeur va perdre sa secrétaire.

— Étant donné les circonstances, je comprends que vous souhaitiez vous rendre au chevet de M. Wayne dans les plus brefs délais, mademoiselle.

Il feuilleta un autre registre.

— Je peux vous proposer une cabine en première classe.

— Oh, très bien !

Une véritable secrétaire aurait plutôt voyagé en seconde. Mais il suffisait de voir les vêtements de la jeune femme pour comprendre qu'elle avait de l'argent. De plus, depuis qu'elle était devenue Mme Silas P. Vanderhault, Carina avait acquis une autorité qu'elle ne possédait pas auparavant.

— Un steward va vous conduire jusqu'à votre cabine, mademoiselle.

— Merci.

— Laissez vos bagages ici. On va vous les apporter.

— Merci, répéta la jeune femme.

Elle s'attendait à mille difficultés, et tout avait été si facile ! Elle n'en revenait pas de sa chance.

Un long coup de sirène résonna. Le Touraine était sur le point d'appareiller. Les marins larguèrent les amarres puis, lentement, le grand paquebot s'éloigna du quai.

Carina se tenait sur le pont, accoudée au bastingage. Elle tenait à admirer une dernière fois le panorama de New York, cette ville fascinante où elle avait été si malheureuse et qu'elle avait craint de ne jamais pouvoir fuir.

Elle leva les yeux vers la statue de la Liberté.

«J'ai réussi! se dit-elle. Je suis enfin libre, moi aussi. »

Plus jamais elle ne reverrait le sourire mielleux de Mathilde. Ni le visage sournois de Thomas Bamburger. Plus jamais il ne chercherait à être seul avec elle, sous prétexte de lui montrer ses chinoiseries ou les orchidées du jardin d'hiver.

«Je suis libre», se redit-elle avec exaltation.

Certes, il lui restait de nombreuses démarches à accomplir. Par exemple, une fois à Londres, il lui faudrait écrire aux Vanderhault pour leur annoncer que jamais elle ne retournerait à New York. Puis elle consulterait le notaire de son père.

D'après ceux qu'elle avait vus à New York, Silas P. Vanderhault avait pris toutes les dispositions nécessaires pour qu'il lui soit impossible de faire don à la famille de Silas P.

Vanderhault d'une partie de la fortune dont elle avait hérité. Mais, même si ceux-ci avaient largement de quoi vivre, ils ne la laisseraient pas en paix. Carina savait déjà qu'elle devrait leur acheter sa tranquillité.

«Il doit certainement exister une possibilité de contourner certaines clauses du testament», se dit-elle.

Un autre coup de sirène résonna. Le Touraine se dirigeait vers la pleine mer. Massés sur les ponts, les passagers agitaient leurs mouchoirs, en réponse aux signaux de ceux qui étaient restés sur le quai.

La jeune femme n'avait personne à qui dire adieu. Mais elle s'en moquait.

« Bientôt, je serai au manoir avec Nanny », se dit-elle encore.

Malheureusement, plus rien n'y serait comme avant, maintenant que son père n'est plus là. À

cette pensée, un profond soupir gonfla sa poitrine.

Elle attendit que le Touraine se soit éloigné du port pour regagner sa confortable cabine.

L'officier, qui devait avoir l'habitude de jauger les passagers dès le premier coup d'œil, ne s'y était pas trompé : la soi-disant Mlle Wayne était riche. Lorsqu'il lui avait annoncé le prix du voyage, elle lui avait tendu un billet de mille dollars sans même sourciller !

Carina avait suspendu elle-même le contenu de la malle. Ni trop surchargés, ni trop simples, tous les vêtements qu'elle avait choisis avec l'aide de la directrice du département pour dames, chez Macy's, lui convenaient parfaitement.

Après avoir troqué son ensemble noir et violet contre une robe du soir en organza bleu pâle au décolleté discret, elle se rendit dans la salle à manger des premières, où elle fut accueillie par le maître d'hôtel et un steward.

— Puis-je vous demander votre nom? demanda le maître d'hôtel.

— Mlle Wayne.

Il consulta ses listes et cocha une case.

— Très bien, mademoiselle. Aimeriez-vous être placée à une grande table ?

— Oh, non ! Je préfère rester seule.

Cet homme d'un certain âge lui dit paternellement :

— Ce serait pourtant plus distrayant pour vous d'être avec d'autres passagers.

— Non, non.

Comprenant qu'il était sur le point d'insister, elle déclara :

— Je viens d'apprendre que mon père est gravement malade. C'est pour cela que je retourne en Angleterre. Je vous assure que je n'ai aucune envie de rire ou de plaisanter.

Le maître d'hôtel prit une physionomie de circonstance.

— Je comprends, mademoiselle.

Il la conduisit jusqu'à une petite table où un seul couvert était mis.

— Voilà, mademoiselle. À moins que vous ne changiez d'avis, c'est ici que vous prendrez vos repas pendant toute la durée de la traversée.

— Parfait. Je vous remercie.

Peu à peu, la salle à manger se remplissait. Il y avait là des Américains, des Anglais mais surtout des Français. Carina remarqua combien les femmes étaient élégantes, avec ce «chic»

parisien que les Anglaises ou les Américaines avaient bien du mal à égaler.

Après le dîner, elle chercha la bibliothèque mais ne vit que des bars, des salles de jeu ou des salons tous plus luxueux les uns que les autres.

L'officier qui l'avait accueillie arrivait en sens inverse. Il s'arrêta pour la saluer.

— Tout se passe bien, mademoiselle Wayne ?

— Oui, je vous remercie. Je cherche la bibliothèque, pouvez-vous me l'indiquer, s'il vous plaît ?

— Je vais vous y conduire. Vous y trouverez de nombreux ouvrages dans toutes les langues.

— Je choisirai plutôt des œuvres d'auteurs de votre pays afin d'améliorer mon français. Je me rends compte que j'ai des progrès à faire.

— Votre français est excellent, mademoiselle.

— J'ai eu pendant plusieurs années une gouvernante tourangelle. C'est grâce à elle que je parle un peu votre langue.

— Un peu ? releva-t-il. Parfaitement, devriez-vous dire, mademoiselle.

Là-dessus, il marqua une halte devant des portes en verre.

— Voici la bibliothèque.

La jeune femme parut confuse.

— Je suis passée devant et j'ai cru qu'il s'agissait d'un fumoir...

L'officier éclata de rire.

— À cause de ces profonds fauteuils en cuir rouge, je suppose ? Ils sont si confortables que certains lecteurs viennent passer des heures ici pour lire... ou sommeiller.

En riant, il ajouta :

— Mais il est interdit d'y fumer.

Carina ne jugea pas utile de lui dire qu'un peu plus tôt, elle avait remarqué ici plusieurs messieurs environnés d'un nuage de fumée. Ils avaient maintenant disparu. Peut-être avaient-ils choisi d'aller au bar ? À moins qu'ils n'aient découvert le vrai fumoir ?

Après avoir remercié l'officier, elle se mit en devoir d'explorer les nombreux rayonnages équipés d'une barre métallique supplémentaire destinée à retenir les livres en cas de forte mer.

Ce fut avec plaisir qu'elle découvrit les œuvres complètes de Balzac, un écrivain qu'elle connaissait peu.

«Voilà l'occasion de lire toute La Comédie humaine », pensa-t-elle.

Elle prit deux romans de Balzac et retourna dans sa cabine. Mais à peine venait-elle d'ouvrir La cousine Bette qu'on frappa un coup léger à sa porte.

— Entrez.

Elle s'attendait à voir un steward, mais à sa grande surprise, ce fut l'officier qu'elle avait vu une demi-heure auparavant qui pénétra dans la pièce.

— Je suis désolé de vous déranger, mademoiselle, mais l'on vient de me soumettre un gros problème et j'ai pensé que vous pourriez peut-être m'aider à le résoudre.

— Moi ? fit-elle avec étonnement. Si c'est dans mes possibilités, volontiers.

L'officier soupira.

— Les choses que l'on nous demande, parfois... Voilà de quoi il s'agit : nous avons à bord un gentleman anglais qui a été impliqué dans un grave accident, ce qui lui a valu de perdre momentanément la vue.

— C'est terrible !

— Ce monsieur a de la correspondance en retard et, étant donné son handicap, ne peut s'en charger. Son valet, qui est très dévoué, pourrait écrire sous sa dictée... mais M. Thorpe craint que ce brave Jenkins ne fasse des fautes d'orthographe. Il m'a donc demandé de lui trouver une secrétaire.

Carina avait déjà compris où il voulait en venir. Et voyant la stupeur se peindre sur son visage, l'officier s'empessa d'enchaîner :

— Je n'ai pas le droit de vous imposer une telle corvée, je le sais, mais...

D'un ton d'excuse, il poursuivit :

— ... mais vous semblez si douce et si compréhensive que je me suis permis de venir vous trouver.

— Vous n'avez donc pas de vraie secrétaire à proposer à ce monsieur ?

— Nous avons d'excellentes secrétaires à bord du Touraine, assura-t-il.

— Dans ce cas...

Il ne la laissa pas en dire davantage :

— Le problème, c'est qu'elles sont toutes de langue française. Leur anglais parlé est excellent, mais aucune d'entre elles ne possède un anglais écrit suffisamment correct pour pouvoir écrire sous la dictée d'un passager qui, ne l'oubliez pas, sera incapable de relire.

Carina hésita.

— Vous m'avez dit que ce monsieur s'appelait...

— M. Adrian Thorpe.

Ce nom ne disait absolument rien à la jeune femme.

— Il semblerait qu'il soit quelqu'un d'important dans votre pays, reprit l'officier. On m'a demandé de lui réserver l'une de nos meilleures suites.

La première réaction de Carina fut de refuser, sous prétexte qu'elle n'avait aucune expérience du secrétariat. Puis elle se souvint avoir prétendu être la secrétaire d'un écrivain... Et ne lui était-il pas souvent arrivé d'écrire des lettres pour son père ?

Voyant son indécision, l'officier déclara :

— Je vous en prie, mademoiselle, aidez-nous. Je ne pense pas qu'il s'agira d'un travail très dur. M. Thorpe vous dictera probablement deux ou trois lettres et cela s'arrêtera là. La jeune femme demeurerait dubitative.

— Et il sera content ! poursuivit l'officier. D'après son valet, il s'impatiente lorsqu'on ne fait pas immédiatement ce qu'il demande. Ce qui n'est pas bon pour sa santé.

Carina imagina un vieil homme irascible.

— C'est donc un monsieur très exigeant ?

— Je ne le crois pas. Je pense plutôt que la privation de la vue l'a rendu très nerveux.

— Qui ne le serait pas dans de telles conditions ?

— Vous pouvez toujours essayer, suggéra-t-il. Cela ne vous engage à rien.

— Il s'agit quand même d'un engagement moral.

— Pas du tout. Vous ne me devez rien et à M. Thorpe pas davantage. Si cette tâche vous pèse, ou bien si vous jugez qu'elle vous accapare trop, je conseillerai à M. Thorpe d'attendre son arrivée en Angleterre pour engager une secrétaire.

La décision de Carina était prise. La traversée durait à peine une dizaine de jours. Pourquoi ne passerait-elle pas une heure ou deux auprès de ce monsieur qui avait besoin d'aide ? «

Après tout, je n'ai rien d'autre à faire, pensa-t-elle. Je peux bien rendre service. »

Elle adressa un sourire à l'officier.

— Dites à M. Thorpe que je ne demande pas mieux que de lui rendre service. Mais en serai-je capable ?

— J'en suis certain, mademoiselle. Maintenant qu'il avait obtenu l'accord de la jeune passagère, l'officier ne perdit pas une seconde :

— Voulez-vous venir maintenant faire sa connaissance ?

Sans beaucoup d'enthousiasme, Carina ferma son livre et, après l'avoir posé sur une table, se leva.

— Je vous accompagne, monsieur.

La suite de M. Thorpe ne se trouvait pas très éloignée de sa propre cabine. Dès que l'officier frappa à la porte, un homme d'un certain âge ouvrit. À son gilet rayé, Carina comprit qu'il s'agissait du valet.

— Voici Mlle Wayne, qui a gentiment accepté d'aider M. Thorpe, si du moins c'est dans la mesure de ses possibilités, lui dit l'officier.

— Vous avez déjà trouvé une secrétaire ? Bravo ! L'officier toussota d'un air gêné.

— Cette jeune demoiselle britannique, tout comme vous, voyage en première classe.

Le domestique se tourna vers Carina et comprit immédiatement qu'il ne se trouvait pas devant une employée, mais devant une personne de qualité. Son ton changea immédiatement.

— C'est très gentil de votre part, mademoiselle, de bien vouloir aider mon maître.

L'officier adressa un sourire à Carina.

— Je vous laisse, tout en vous remerciant d'avoir accepté de nous rendre ce service.

Il s'inclina avant de sortir. La jeune femme pénétra dans la pièce et, lorsqu'elle s'aperçut que l'élégant salon était vide, elle eut un mouvement d'hésitation.

« Il paraît que ce M. Thorpe a été victime d'un accident. J'espère cependant qu'il ne va pas me recevoir dans son lit. Ce ne serait pas convenable du tout. »

Le valet lui avança un fauteuil.

— Asseyez-vous, mademoiselle. Je vais prévenir Monsieur. Vous a-t-on dit que, pour recouvrer la vue, les médecins l'obligent à rester dans l'obscurité ?

Sans attendre la réponse de Carina, il disparut dans la pièce voisine. La jeune femme en profita pour jeter un coup d'œil autour d'elle. Cette

suite avait été meublée avec un goût parfait. Quelle différence avec celle qu'elle avait occupée lors de la traversée dans le sens inverse ! Elle en avait immédiatement détesté la décoration ostentatoire. Il y avait trop de draperies, de meubles lourds, de tapis, de fleurs, de paniers de fruits, de caviar, de Champagne... Trop de tout, en fait!

« Quand je revois cela, j'ai l'impression de replonger en plein cauchemar », pensa-t-elle.

Elle avait toujours pensé que c'était l'abus d'alcool qui avait tué Silas. S'il n'avait pas bu autant le soir de son mariage, il serait probablement toujours en vie.

À cette pensée, elle frissonna. C'était bien vilain de se réjouir de la mort de quelqu'un. Mais si le ciel n'était pas intervenu en sa faveur, elle aurait dû devenir, dans tous les sens du terme, la femme d'un homme dont la seule vue la répugnait.

Aucun des Vanderhault n'avait osé lui dire quoi que ce soit, bien entendu. Mais elle savait qu'ils la tenaient pour responsable de la mort du millionnaire dont, jusqu'à présent, le seul violon d'Ingres avait été de collectionner des œuvres d'art et de les entasser dans une demeure déjà surchargée.

Elle se souvint de sa peur tandis que, recroquevillée à l'extrême bout de sa large couchette, elle attendait l'arrivée du vieillard que les circonstances l'avaient obligée à épouser.

Elle en était là de ses réflexions quand le valet réapparut, précédant un homme de haute taille vêtu d'une robe de chambre en velours vert foncé fermée par des brandebourgs noirs.

Il avait le bras gauche, la tête et les yeux bandés. De plus, il portait de larges lunettes noires.

Avec un entrain forcé, le valet déclara :

— Nous avons eu bien de la chance de trouver une Anglaise, monsieur.

— Bonsoir, mademoiselle, dit M. Thorpe.

— Bonsoir, monsieur, répondit-elle poliment. Je suis prête à essayer de vous rendre service, mais je dois tout de suite vous prévenir que je ne suis pas une vraie secrétaire.

— Je croyais que c'était le cas. La jeune femme se sentit rougir.

« À force de raconter des mensonges, on se retrouve pris dans une toile d'araignée dont il est bien difficile de se dépêtrer. »

— Vraie secrétaire ou pas, c'est sans importance, dit M. Thorpe d'une voix à la fois chaude et bien timbrée. Le principal, c'est que vous ne fassiez pas de fautes d'orthographe.

— Je ne le pense pas, fit-elle avec amusement. Il soupira.

— Comme vous pouvez le constater, mademoiselle Wayne, je ne suis pas bon à grand-chose pour l'instant. Non seulement je me retrouve avec un bras cassé, mais je suis également aveugle. Cela ne devrait pas durer... paraît-il !

Il avait parlé avec tant d'amertume que Carina comprit qu'il craignait de ne jamais recouvrer la vue.

Le valet aida son maître à s'installer dans un fauteuil. Tout en s'asseyant en face de lui, la jeune femme déclara :

— Je pense être capable de prendre sous votre dictée, à condition toutefois que vous ne parliez pas trop vite.

— Je ferai un effort.

— J'écirai au crayon, rapidement, puis je vous lirai votre texte, afin que vous puissiez éventuellement y apporter des corrections avant que je ne le mette au propre, suggéra-t-elle.

— Cela me semble être une excellente manière de travailler. Jenkins, s'il vous plaît, voulez-vous apporter à Mlle Wayne du papier et un crayon. Nous allons tenter immédiatement un essai. Si du moins cela ne vous ennuie pas, mademoiselle ?

— Pas du tout. De cette manière, vous saurez si je suis capable de vous aider ou non.

Pendant que le valet allait dans la cabine voisine chercher ce que M. Thorpe lui avait demandé, ce dernier déclara :

— Si j'ai bien compris, mademoiselle, vous collaboriez avec un écrivain? Qu'a-t-il écrit?

Peut-être ai-je lu ses ouvrages.

La jeune femme se mordit la lèvre inférieure presque au sang. Nanny avait raison lorsqu'elle disait qu'il ne fallait jamais déguiser la vérité. Car un premier mensonge menait automatiquement à un second, puis à un troisième...

« Si je n'avais rien dit à l'officier qui m'a reçue à bord, je ne me retrouverais pas obligée de raconter sans arrêt des histoires », se dit-elle.

À voix haute, elle déclara :

— Il s'agit de son premier vrai livre. Il n'a jusqu'à présent publié que de courts articles.

— Trouviez-vous ce travail intéressant ?

— C'était passionnant. J'aurais bien voulu continuer. Malheureusement, des raisons familiales m'obligent à retourner en Angleterre de toute urgence.

— Vous voyagez seule ?

— Euh... oui.

Grâce au ciel, le retour de Jenkins lui évita d'avoir à subir de nouvelles questions. Le valet tendit à la jeune femme un épais bloc de papier et un crayon. Puis, après avoir posé une couverture sur les genoux de son maître, il sortit en disant :

— Je vais attendre dans le couloir.

Carina observa celui avec lequel elle allait peut-être passer une heure ou deux chaque jour.

Elle dut reconnaître que c'était un très bel homme avec son menton volontaire, ses mains à la fois solides et élégantes, ses larges épaules et sa silhouette de sportif.

« Il doit être un excellent cavalier, pensa-t-elle. L'officier avait raison : c'est un vrai gentleman. Quel dommage qu'il soit handicapé de la sorte. J'espère de tout mon cœur qu'il recouvrira la vue. »

Elle toussota.

— Je suis prête, monsieur.

— Ah, enfin !

Il laissa échapper un rire bref.

— Je me demandais combien de temps il vous faudrait pour m'examiner des pieds à la tête.

La jeune femme devint écarlate.

— Je... je croyais que vous ne pouviez pas y voir... balbutia-t-elle, horriblement gênée.

— Non. Mais mes autres sens se sont curieusement développés depuis que mes yeux me refusent tout service.

Carina, qui se sentait prise en faute, ne savait plus quoi dire.

— Et de toute manière, poursuivit M. Thorpe, j'ai toujours été assez perspicace. Il m'arrive de lire dans les pensées de certaines personnes.

Carina se raidit. Cela ne lui plaisait pas du tout !

— Vous... vous lisez dans...

Elle s'interrompit, plus rouge, plus mal à l'aise que jamais.

— Dans les pensées de certaines personnes, termina-t-il à sa place. Et dans les vôtres, apparemment. En ce moment, par exemple, je devine que vous êtes très nerveuse, un peu effrayée.

Pensif, il ajouta :

— Mais ce n'est pas moi qui vous fais peur.

La jeune femme laissa échapper une brève exclamation.

— Ne parlez pas ainsi, je vous en prie ! Ce... ce n'est pas bien. Si vous êtes une espèce de sorcier, je... je refuse de rester ici plus longtemps.

Il sourit.

— Je n'ai rien d'un sorcier, je peux vous l'assurer. Mais lorsque Jenkins m'a amené ici, j'ai senti très nettement votre présence. J'avais l'impression que des vibrations allaient de vous vers moi. Que vous m'appeliez au secours, en quelque sorte.

Carina se leva brusquement.

— Oui, vous êtes une espèce de sorcier et cela ne me plaît pas.
Monsieur, je...

Il lui coupa la parole :

— Si je vous ai offensée, je vous demande de bien vouloir m'excuser.
Ce n'était pas du tout mon intention, croyez-moi.

Quelque peu radoucie - et honteuse de sa brutale réaction -, Carina se rassit en murmurant :

— N'en parlons plus et mettons-nous au travail. Je vous écoute, monsieur.

— Très bien.

Il resta silencieux pendant quelques instants avant de commencer très lentement :

— Mon cher Edward, je sais que cela vous intéresserait de savoir comment s'est passé mon voyage en Amérique...

Il poursuivit, toujours très lentement. Ses descriptions des villes qu'il avait visitées étaient si laborieuses, si puériles, si ennuyeuses que, à plusieurs reprises, la jeune femme eut envie de lui demander s'il ne se moquait pas d'elle.

Sa lettre au cher Edward était interminable. Après avoir dicté plusieurs pages, il marqua une pause pour réfléchir. Carina s'aperçut alors qu'il comptait sur ses doigts. Et elle crut comprendre : cette lettre était en code.

Pourquoi une telle idée lui était-elle venue à l'esprit? Elle l'ignorait, mais elle était presque sûre d'avoir raison. Voilà pourquoi il parlait si lentement. Voilà pourquoi ses phrases ne semblaient souvent avoir aucun rapport l'une avec l'autre.

M. Thorpe faisait-il partie des services diplomatiques ? Ou même des services secrets ?

Il reprit son pénible monologue et elle se remit à écrire. Puis il y eut une nouvelle pause.

— Voulez-vous que je vous relise ce que vous m'avez déjà dicté ? proposa la jeune femme.

— Mais je n'ai pas fini.

— C'est-à-dire que... euh, par moments, votre texte paraît un peu bizarre et...

Il l'interrompt :

— Comment cela, bizarre ?

— Très souvent, vos phrases n'ont aucune relation entre elles. Il n'existe aucune continuité et...

— Vous critiquez ma lettre ?

Il paraissait fâché et Carina s'en voulut de lui avoir dit ce qu'elle pensait.

— Je ne me le permettrais pas, monsieur. Ce que je crains, c'est d'avoir noté de travers.

— Relisez, ordonna-t-il.

De sa voix douce et musicale, la jeune femme se mit en devoir de déchiffrer tout ce qu'elle venait d'écrire. Lorsqu'elle s'arrêta, il laissa échapper un rire sarcastique.

— Vous avez tout à fait raison. Quel fatras ! Je n'ai pas l'habitude de dicter mon courrier personnel, et cela paraît en effet bien ennuyeux, pour ne pas dire incompréhensible.

Carina demeura silencieuse.

— N'est-ce pas votre avis ? insista-t-il.

— Euh... oui.

— Oui, vraiment ?

Sous les pansements et les lunettes noires qui lui cachaient les yeux, elle avait l'impression qu'il l'examinait avec beaucoup de scepticisme.

— Je suis fatigué, dit-il brusquement. Nous attendrons demain pour continuer. En attendant, je vous remercie beaucoup pour votre aide, mademoiselle Wayne.

Carina se leva et lui mit le bloc entre les mains.

— J'ai eu tort de faire quelques commentaires au sujet de votre lettre. Cela ne se renouvellera pas. N'oubliez pas que je serai toujours contente de vous rendre service, n'hésitez pas à m'appeler quand vous aurez besoin de moi.

Il réfléchit.

— Cette lettre n'est pas encore terminée, et j'aurai probablement d'autres tâches à vous confier si vous avez un peu de temps libre. Pourrez-vous venir demain matin à onze heures ?

— Bien sûr.

— Je sais que l'on organise beaucoup de jeux à bord pour distraire les passagers. D'après votre voix et d'après la description que Jenkins m'a faite de vous, vous semblez très jeune.

— J'ai déjà vingt-trois ans.

— Le grand âge ! fit-il avec amusement. Une jeune personne de vingt-trois ans aimerait certainement participer à tous ces jeux. Si vous avez mieux à faire qu'à prendre des lettres sans queue ni tête sous la dictée d'un vieux ronchon, infirme de surcroît, n'hésitez pas à le dire.

— Vous n'êtes pas vieux, ni ronchon, ni infirme, protesta-t-elle. Vous avez eu un accident, mais vous guérirez.

— Puissiez-vous dire vrai !

— De toute manière, reprit Carina, je n'ai aucune intention de participer à ces divertissements.

— Non ? Vraiment ?

— Je ne me suis jamais sentie très à l'aise au milieu d'un groupe d'inconnus.

Ce n'était pas tout à fait la vérité. Si, à Royden, elle avait toujours mené une existence très solitaire, cela avait changé à New York, au milieu de la nombreuse famille Vanderhault.

— Qui vous a fait du mal ? demanda soudain M. Thorpe. Du mal... ou de la peine ?

Elle retint sa respiration. Comment pouvait-il deviner tant de choses ?

— Je... je préfère ne pas parler de cela, balbutia-t-elle enfin.

— Pourquoi pas ? Asseyez-vous et discutons un peu, tous les deux.
Vous êtes nerveuse ?

Moi aussi, je suis nerveux.

Avec une infinie amertume, il ajouta :

— Et n'oubliez pas que si vous avez la chance de voir ce qui vous entoure, je suis obligé de vivre dans le noir absolu. Restez, je vous en prie.

Il avait prononcé ces derniers mots sur un ton presque suppliant.
Ébranlée malgré elle, la jeune femme se rassit.

— Qui êtes-vous exactement, mademoiselle Wayne ? reprit-il. Je trouve étrange qu'une personne de votre âge voyage sans chaperon.

— Je vous ai dit que je n'étais plus si jeune que cela.

Il sourit et son visage parut transformé.

— Votre voix est encore celle d'une adolescente. De quelqu'un qui n'a pas encore vécu pleinement. Vous prétendez avoir vingt-trois ans mais, en vous écoutant, je ne vous en aurais pas donné plus de dix-huit.

«J'en ai déjà dix-neuf», faillit-elle protester. Au lieu de cela, elle interrogea :

— Pourquoi manifestez-vous une telle curiosité à mon sujet ? C'est... assez déplaisant.

— Je me suis toujours intéressé à mes frères humains.

— Seriez-vous psychiatre ?

— Pas du tout. Mais je trouve la race humaine passionnante. Et je sais que l'on peut savoir beaucoup des êtres rien qu'en écoutant leur voix ou en étant sensible aux vibrations qui émanent d'eux.

Il laissa échapper un petit soupir.

— Étant donné que je suis - momentanément, espérons-le - privé de la vue et de ma liberté de mouvements, l'étude de ceux qui m'approchent représente pour moi un passe-temps comme un autre.

Il y eut un silence. Puis il redemanda :

— Qui êtes-vous, mademoiselle Wayne ?

— Une personne bien banale. Une personne sur laquelle il n'y a vraiment rien à dire.

— C'est faux. Je le sais, je le sens. Il esquaissa un sourire sarcastique.

— Qu'est-il arrivé à ce soi-disant écrivain avec lequel vous parcouriez l'Amérique ?

Comme elle demeurait silencieuse, il fit les réponses à sa place :

— A-t-il estimé que votre collaboration ne lui était pas utile? Ou bien a-t-il été séduit par une autre femme ?

Pendant quelques instants, Carina se trouva réduite au silence. Quoi? Il osait insinuer qu'elle était partie pour l'Amérique avec... avec un amant?

Elle se leva brusquement.

— Vous... vous dites n'importe quoi! s'exclama-t-elle avec agitation. Ce... ce n'était pas du tout ce que vous imaginez. Pas du tout ! Vous croyez être capable de disséquer les gens sous votre microscope, mais vos conclusions sont aussi erronées que ridicules.

— Ma chère, si je me suis trompé, je vous présente mes plus plates excuses. Expliquez-moi donc ce qu'il en est au lieu de me laisser tâtonner ainsi.

— Vous n'avez pas le droit de vous immiscer dans ma vie privée, de m'attribuer des... des amants, de me calomnier, de...

Elle s'interrompit, hors d'haleine comme si elle venait de courir pendant des kilomètres.

— Je retourne dans ma cabine. Demain, si vous avez vraiment besoin de moi, je vous aiderai.

Furieuse, elle ajouta :

— Mais en tant que secrétaire, pas en tant que sujet d'études psychologiques tordues !

Elle était déjà dehors quand elle entendit résonner le rire à la fois intrigué et amusé de M.

Thorpe.

Jenkins, le valet, attendait dans la courserie en lisant un journal, installé dans l'un des confortables fauteuils qui étaient disposés à intervalles réguliers.

Il se leva en voyant sortir la jeune femme.

— Monsieur a terminé ? J'ai oublié de vous signaler, mademoiselle, qu'il fallait éviter de le fatiguer.

— Il en avait assez pour le moment. Nous continuerons demain s'il le souhaite.

— Cela ne vous ennuie pas trop ?

Elle hésita.

— Non, répondit-elle enfin. Après tout, je n'ai rien d'autre à faire. Je peux bien lui rendre ce service.

Une fois de retour dans sa cabine, Carina alla appuyer son front au hublot et contempla le ciel de velours noir, qu'un croissant de lune éclairait à peine.

Lorsque M. Thorpe l'avait insultée, elle aurait dû se fâcher et refuser catégoriquement de le revoir. Au lieu de cela, elle lui avait proposé de revenir le lendemain !

« Je suis un peu folle » se dit-elle.

Malgré tout, elle était très intriguée par la personnalité de cet Anglais. Lorsqu'il lui avait dicté cette lettre manifestement rédigée en code, elle avait pensé qu'il faisait partie des services secrets... Mais peut-être était-ce un criminel fuyant New York ?

Un criminel ? Lui ? M. Thorpe était un véritable gentleman et elle avait peine à l'imaginer capable d'une quelconque infraction aux lois.

Le lendemain matin, Jenkins trouva la jeune femme dans la salle à manger où elle terminait son petit déjeuner.

— Si vous êtes libre à onze heures, M. Thorpe aimerait continuer à

travailler avec vous.

— Très bien.

Ainsi, il avait décidé de poursuivre l'expérience... Décidant qu'elle avait besoin de prendre l'air avant de retourner s'enfermer, la jeune femme alla mettre la pelisse doublée de fourrure qu'elle avait choisie chez Macy's et se rendit sur le pont.

Les promeneurs étaient rares. Un vent glacial soufflait en rafales et de courtes vagues écrêtaient la surface de l'eau glauque. Les passagers préféraient rester dans les salons pour lire, jouer aux cartes ou participer aux nombreux jeux organisés par une équipe spécialement chargée des divertissements.

Plusieurs messieurs soulevèrent leur chapeau à son passage. D'autres la suivirent d'un regard admiratif.

« Ils savent déjà que je suis seule, pensa Carina, mal à l'aise. Il faut que je me méfie : ils risquent de me faire des avances. »

En revanche, elle était sûre de ne rien avoir à craindre de la part de M. Thorpe. Il n'était pas homme à importuner une jeune personne sans défense.

À onze heures précises, elle alla frapper à sa porte. Jenkins lui ouvrit aussitôt.

— Ah, vous voilà, mademoiselle Wayne.

— Très ponctuelle, fit M. Thorpe. Bonjour, mademoiselle. Avez-vous bien dormi?

— Très bien, monsieur. Merci. J'espère que vous vous sentez mieux aujourd'hui.

Il soupira.

— Bah ! fit-il seulement avec fatalité. À l'adresse de son valet, il déclara :

— Quant à vous, Jenkins, maintenant que Mlle Wayne est arrivée, allez prendre l'air sur le pont. J'insiste! Vous ne pouvez pas continuer à rester enfermé toute la journée. Après cela, vous vous reposerez dans votre cabine.

— Je n'ai pas besoin de me reposer, monsieur.

— C'est un ordre, Jenkins. Mlle Wayne acceptera certainement de me tenir compagnie jusqu'à l'heure du déjeuner. Cela vous laisse deux heures libres. Profitez-en.

— Bien, monsieur.

D'un ton mystérieux, le domestique ajouta :

— Si vous avez besoin de ce que vous savez...

M. Thorpe parut agacé en entendant son valet parler ainsi.

— À tout à l'heure, Jenkins, fit-il d'un ton sec.

Carina s'assit devant la table où elle avait remarqué un nouveau bloc ainsi qu'un crayon.

— Je suis prête, monsieur.

— Bien. Voyons...

Il se mit à réfléchir. Puis au lieu de dicter la suite de la lettre au « cher Edward » ou d'en commencer une autre, il demanda :

— Quel est votre prénom ?

Oubliant qu'elle s'appelait pour le moment Christina Wayne, elle répondit sans réfléchir :

— Carina.

— Carina? Comme c'est joli. Cela vous va bien.

— Merci.

Un peu gênée, tout en faisant tourner le crayon entre ses doigts, elle ajouta :

— Mon père aurait préféré me donner un prénom passe-partout, comme Jane ou Helen.

Mais ma mère tenait à Carina. Elle disait qu'il s'agissait d'un prénom d'origine grecque.

— C'est bien possible.

M. Thorpe soupira.

— Ah! La Grèce...

— Vous y êtes déjà allé ?

— Plusieurs fois. Et si je retrouve la vue, j'espère bien y retourner. C'est un si beau pays !

— Que ne donnerais-je pas pour voir Athènes, Delphes et les îles grecques... murmura la jeune femme. Mais je crains fort de ne jamais avoir la possibilité d'aller là-bas.

En disant cela, elle se souvint qu'elle était désormais très riche et qu'elle pouvait s'offrir tous les voyages qu'elle voulait.

En voyant M. Thorpe porter la main à son bras avec une grimace douloureuse, la jeune femme s'inquiéta :

— Vous souffrez ?

— En refaisant mon bandage, Jenkins a dû le serrer un peu trop fort. Il faudrait le refaire.

Mais je lui ai donné quartier libre jusqu'à une heure de l'après-midi. Pour le trouver, maintenant...

— Voulez-vous que je refasse votre bandage? proposa Carina.

Le voyant hésiter, elle assura :

— J'en suis tout à fait capable. Il m'est souvent arrivé de soigner des malades.

À Royden, les villageois la considéraient comme leur infirmière et faisaient appel à elle à tout propos. M. Thorpe haussa les épaules.

— Essayez, si vous voulez...

Très doucement, Carina commença à défaire la bande. Celle-ci était en effet beaucoup trop serrée. Dessous se trouvait de la gaze imprégnée d'une pommade.

— Votre bras est très rouge et enflé, murmura-t-elle. Quel est l'onguent qui vous a été recommandé?

— Je n'en sais rien. Les médecins en ont donné un pot à Jenkins. Mais

cela ne semble pas servir à grand-chose. L'inflammation ne semble pas céder.

— Je tiens de ma mère un vieux remède à base d'herbes qui est absolument extraordinaire.

Accepteriez-vous que j'essaie de vous soigner avec cela ?

— Vous avez ce remède à bord ?

— Non, mais je peux le confectionner. On emploie pour sa fabrication des herbes aromatiques très courantes. Pour les trouver, il suffira que je m'adresse aux cuisines, je suis sûre que l'on me donnera tout ce que je voudrai.

M. Thorpe n'hésita guère.

— Si vous avez confiance en votre remède et si vous trouvez les ingrédients pour le confectionner, pourquoi ne pas tenter l'expérience ? J'ai l'impression que la pommade des médecins me fait plus de mal que de bien.

— Si l'on me donne les herbes nécessaires, je préparerai cette concoction à base de plantes cette après-midi et pourrai vous en faire une première application ce soir.

— Je vous avouerai qu'au point où j'en suis, je suis prêt à tout essayer.

Il sourit.

— Êtes-vous secrétaire ou infirmière ? Vous avez beaucoup de talents, Carina.

La manière dont il prononçait son prénom fit à la jeune femme l'effet d'une véritable caresse. Très troublée, elle se sentit rougir.

Elle contempla la plaie qu'elle venait de dégager. Plusieurs points de suture la refermaient, mais ils commençaient déjà à s'infecter.

— Tsst, tsst ! fit-elle en fronçant les sourcils. Oui, il faudrait soigner cela sérieusement.

Comment avez-vous eu cet accident ?

— D'une manière stupide, comme tous les accidents, répondit-il d'un ton léger.

Elle demeura silencieuse. Déjà, elle avait compris ce qui s'était passé :
M. Thorpe avait reçu un coup de couteau.

Carina avait embarqué à bord du Touraine depuis déjà quatre jours. Ce matin-là, en se réveillant, elle se sentit le cœur incroyablement léger.

N'avait-elle pas de nombreuses raisons pour se réjouir? Tout d'abord, elle était en route pour l'Angleterre. Ensuite, elle avait réussi à échapper aux Vanderhault. Et enfin, elle appréciait de plus en plus les moments qu'elle passait avec M. Thorpe.

Ils se voyaient maintenant pendant deux heures le matin et deux heures en fin d'après-midi.

Il persistait à lui dicter du courrier bizarre, mais elle en avait pris son parti et se gardait bien de lui faire la moindre réflexion.

La partie secrétariat de leurs entrevues se trouvait maintenant réduite au minimum. La plupart du temps, ils avaient de longues conversations passionnantes au sujet de la politique, de l'art ou de la littérature. La jeune femme s'étonnait de se trouver tant de goûts communs avec cet homme dont elle ne savait pratiquement rien.

Pendant qu'elle discutait sans fin avec M. Thorpe, Jenkins en profitait pour sortir ou se reposer un peu. Au début, le valet avait semblé très réticent à l'idée de laisser son maître seul. Son attitude avait changé et c'était très volontiers qu'il partait, laissant M. Thorpe aux bons soins de celle qui jouait non seulement le rôle de secrétaire, mais aussi d'infirmière.

Carina s'était adressée à l'aimable officier qui l'avait reçue à bord. Grâce à lui, elle avait pu avoir accès aux cuisines et obtenir les herbes nécessaires à la confection de son onguent.

Elle avait été étonnée de constater que les maîtres coqs du Touraine avaient besoin de tant de plantes aromatiques pour élaborer leurs délicieux petits plats. Exceptionnellement, on lui avait permis de se mettre aux fourneaux pour y faire bouillir la fameuse décoction dont la recette lui avait été transmise par sa mère, qui la tenait elle-même de sa grand-mère.

Au début très sceptiques, M. Thorpe et Jenkins avaient cependant accepté qu'elle l'applique sur la blessure. Lorsque, le lendemain, ils avaient constaté que l'inflammation et l'enflure avaient diminué, ils

n'en avaient pas cru leurs yeux. Quant à la blessure proprement dite, elle semblait déjà en voie de cicatrisation.

En voyant cela, le valet avait levé les bras au ciel.

— Je n'y crois pas ! C'est un miracle !

— Il faut dire que le résultat est spectaculaire, avait admis M. Thorpe. Je ne souffre presque plus.

Et, en soupirant :

— Ah ! Si vous pouviez guérir mes yeux aussi vite.

— Je ne connais malheureusement pas de remède pour les yeux, avait répondu la jeune femme avec regret.

Jenkins n'en revenait toujours pas.

— Quand Monsieur m'a appris que vous alliez le soigner avec une mixture que vous alliez préparer vous-même, je me suis dit : «Autant mettre un cautère sur une jambe de bois. » Ah, si je m'attendais à cela!

Soulagé de constater que l'état de son bras s'améliorait de jour en jour, M. Thorpe se montrait beaucoup plus détendu. Jenkins avait employé la pommade de Carina pour soigner la blessure qu'il avait au front. Puis il avait jugé qu'on pouvait la laisser à l'air libre et avait ôté les bandages qui lui entouraient la tête.

Mais celui qui lui cachait ses yeux restait en place.

— Si vous l'ôtiez, que se passerait-il? avait demandé la jeune femme.

— Je l'ignore. Les médecins m'ont recommandé de rester dans l'obscurité pendant plusieurs semaines et je crois prudent de suivre leurs recommandations.

Maintenant qu'il n'avait plus la tête bandée, Carina avait pu admirer ses cheveux très noirs qui contrastaient avec sa peau hâlée. Malheureusement, comme il ne voulait pas sortir de sa cabine, son bronzage pâlisait de jour en jour.

« Pourquoi ne veut-il pas prendre l'air ? se demandait-elle. Cela lui ferait pourtant le plus grand bien. »

À deux ou trois reprises, elle lui avait proposé de faire avec elle une

courte promenade sur le pont. Chaque fois, il avait catégoriquement refusé.

— N'insistez pas, avait dit Jenkins à la jeune femme. Cela ne servirait à rien.

— Comme il est têtu ! Il vous pousse à aller vous promener, mais lui, il ne veut jamais mettre le nez dehors.

— C'est ainsi, avait déclaré le valet avec un geste impuissant. Inutile d'insister.

Pendant qu'elle s'entretenait avec M. Thorpe, Carina admirait son beau profil, son front haut et son menton volontaire.

« Il est très beau, se disait-elle souvent. Quel dommage que je ne puisse pas voir ses yeux...

De quelle couleur sont-ils ? Noirs, je suppose, tout comme ses cheveux. »

Elle avait pu se rendre compte qu'il avait reçu un autre coup de couteau dans le cuir chevelu.

Et probablement un troisième au niveau des yeux. Mais la jeune femme le connaissait maintenant assez pour savoir qu'il ne servirait à rien de poser des questions. Ou bien il n'y répondrait pas, ou bien il les éluderait.

Un jour, après avoir pris sous sa dictée une lettre tout aussi dépourvue de sens que les autres, elle interrogea :

— Pourquoi êtes-vous allé en Amérique ?

Il lui semblait que sa demande n'était en rien indiscrete. Mais M. Thorpe parut mal à l'aise.

Visiblement, il cherchait une réponse plausible. Carina, qui n'hésitait plus à le taquiner, lança :

— Comme beaucoup d'Anglais, peut-être êtes-vous allé là-bas dans le but d'épouser une millionnaire ?

Une telle suggestion parut tout d'abord le choquer. Puis il eut un grand rire sarcastique.

— Moi ? Épouser une millionnaire ? Ce serait bien la dernière chose au monde que je ferais ! s'exclama-t-il.

— À New York, on m'a raconté que de nombreux Européens titrés traversaient l'Océan pour cette unique raison.

— Pourquoi pensez-vous que je suis titré ?

Cette riposte la laissa pendant quelques instants sans voix.

— Euh... je ne sais pas, répondit-elle enfin.

— Alors pourquoi avez-vous dit cela ?

— Parce que vous avez l'air d'un aristocrate. M. Thorpe haussa les épaules.

— L'air ne fait pas la chanson, rétorqua-t-il d'un ton léger.

— Il paraît que toutes les riches héritières américaines rêvent de devenir duchesse, comtesse, marquise ou même princesse, murmura la jeune femme, rêveuse.

Le rire sarcastique de M. Thorpe retentit de nouveau.

— De toute manière, si je me marie un jour, ce ne sera certainement pas avec une femme plus riche que moi. Je trouverais très déplaisant de dépenser l'argent de mon épouse.

— Pourquoi ? Selon les lois britanniques, son argent deviendra le vôtre.

— Quelle horreur ! Jamais je n'épouserai une femme par intérêt.

Un peu plus tard, en faisant le tour du pont d'un bon pas, Carina se dit qu'il avait eu la réaction d'un homme d'honneur.

« Mon père aurait eu la même », pensa-t-elle.

Sir Gerald Royden avait cependant accepté l'argent de Silas P. Vanderhault sans sourciller. Il avait même insisté pour qu'elle l'épouse.

« Pauvre père, songea-t-elle. Il était acculé... C'était la prison ou le suicide. Une troisième voie s'est proposée à lui, et il s'y est engouffré. Jamais je ne pourrai l'en blâmer. D'autant plus que le ciel m'a protégée. Grâce au ciel, ce mariage qui me révoltait tant n'a pas été

consommé. »

Elle était désormais richissime. Ce qui la laissait complètement indifférente. Sa seule crainte était de voir l'attitude des gens changer, une fois qu'ils sauraient qu'elle se trouvait à la tête d'une énorme fortune.

« Je déteste cet argent ! se dit-elle. Je suis sûre qu'il ne m'apportera que des ennuis. Déjà, je devine ce qui se passera : je vais me trouver entourée de gens aussi cupides que les Vanderhault, tandis que des coureurs de dot du genre de cet antipathique Thomas Bamburger ne cesseront de me harceler... »

Elle soupira. Il ne fallait pas charger l'argent de tous les péchés. Grâce aux milliers de livres sterling de Silas P. Vanderhault, son père avait eu une fin de vie heureuse. Il avait pu s'acheter de bons chevaux et avait eu la satisfaction de pouvoir enfin restaurer le manoir.

« Juste à temps ! Les réparations devenaient de plus en plus urgentes. Si l'on n'avait rien fait, ce magnifique bâtiment se serait peu à peu détérioré, jusqu'au jour où il n'aurait plus été que ruines.

Le lendemain matin, à onze heures précises, Carina se rendit chez M. Thorpe. Comme à l'ordinaire, ce fut Jenkins qui lui ouvrit.

— Bonjour, mademoiselle. Vous êtes aussi fraîche et jolie qu'un rayon de soleil.

— Quel joli compliment, Jenkins. Merci.

M. Thorpe était assis à sa place habituelle, près d'un hublot. Il sourit à la jeune femme, dont le cœur manqua un battement. Une fois de plus, elle rêva de le voir sans ce bandage et ces lunettes noires.

Elle s'assit à sa place habituelle, devant la table.

— Maintenant que mon infirmière est là, vous avez droit à deux heures de liberté, Jenkins, dit M. Thorpe. Allez donc prendre l'air, cela vous fera du bien.

— Vous seriez bien inspiré de suivre vos propres conseils, monsieur, grommela Jenkins avec une affectueuse familiarité.

— Tiens donc !

— Mais oui ! Après tout, vos jambes sont en bon état, rien ne vous

empêche de marcher.

M. Thorpe secoua la tête.

— Vous savez parfaitement que je ne tiens pas à susciter la compassion des passagers.

— Étant donné que vous ne les verriez même pas. Alors, dans ce cas...

Jenkins soupira.

— Autant parler à un mur. Bon, je vous laisse. Veillez bien sur lui, mademoiselle.

Après le départ de Jenkins, Carina laissa échapper un rire cristallin.

— Votre valet m'amuse beaucoup. Il est tellement inattendu ! On ne sait jamais ce qu'il va dire.

— Je tiens beaucoup à lui.

Avec émotion, M. Thorpe poursuivit :

— Certains pourraient le trouver impertinent. Ce n'est pas le cas. Ce cœur d'or s'occupe de moi aussi bien que le faisait ma Nanny autrefois. Et il lui arrive de me gronder aussi sévèrement que mon précepteur.

La jeune femme se remit à rire.

— Conclusion, grâce à Jenkins, vous ne sortirez jamais de l'enfance.

M. Thorpe se joignit à son hilarité.

— C'est vous qui êtes inattendue. Et impertinente, par-dessus le marché !

Carina, qui savait qu'il plaisantait, ne se formalisa pas. Elle prit son crayon.

— Bien ! Au travail. Avez-vous des lettres à me dicter, aujourd'hui ?

— Pour une fois, non. Mais j'ai eu une idée...

— Oui ?

— Vous vous êtes montrée si efficace que j'ai pensé à écrire un livre avec votre aide.

Carina se félicita du fait que M. Thorpe ne pouvait pas voir son expression.

— À quel sujet ? interrogea-t-elle enfin sans le moindre enthousiasme.

Car si le texte de cet ouvrage était aussi décousu que celui des lettres que lui dictait M.

Thorpe, il n'aurait guère de succès !

— Au sujet de mes voyages. Souvent, mes amis m'ont conseillé de réunir en un ou plusieurs volumes toutes les expériences que j'ai vécues dans des pays lointains. Je suis allé dans des régions du globe où personne n'avait encore mis le pied et cela devrait intéresser beaucoup de monde.

La jeune femme demeurait hésitante.

— Si vous décrivez ces pays avec autant de verve que vous avez évoqué la Grèce, cela pourrait être passionnant. Mais...

N'osant pas lui faire part de ses objections, elle n'acheva pas sa phrase.

— Vous ne semblez pas vraiment convaincue, remarqua M. Thorpe.

Elle se sentit rougir. Elle n'avait pas oublié qu'il s'était froissé quand, le premier jour, elle avait osé faire quelques commentaires au sujet de ce qu'il lui dictait. Après une telle réaction, elle évitait de parler inconsidérément.

— Quels endroits connaissez-vous ? interrogea-t-elle.

— Les Indes, le Siam, la Malaisie... Je suis allé jusqu'en Chine et au Japon.

Carina joignit les mains.

— Comme vous avez de la chance !

Pendant qu'il lui racontait quelques anecdotes au sujet de ses aventures dans des pays exotiques, elle ne pouvait s'empêcher de penser qu'il lui cachait beaucoup de choses. Par exemple, les véritables raisons de ses déplacements. Plus elle le connaissait, plus elle était persuadée qu'il était un agent des services secrets britanniques. C'était vraisemblablement à la demande du ministre des Affaires étrangères qu'il avait dû se rendre aux Indes, en Afrique ou au Japon.

Oui, tout concordait : ses voyages, les lettres en langage codé qu'il lui dictait. Et ces blessures qu'il avait dû recevoir au cours d'une mission particulièrement dangereuse.

— À quoi pensez-vous ? demanda-t-il soudain.

Bien évidemment, elle ne pouvait pas le lui dire.

— Au Japon, prétendit-elle.

— Vraiment ?

— Mais... oui.

Il esquissa un sourire ironique. Vraisemblablement, il ne la croyait pas... Mais, sans insister, il se remit à parler du pays de Madame Chrysanthème.

Lorsque Jenkins revint, Carina laissa échapper une exclamation de stupeur.

— Comme le temps a passé vite !

De nouveau, M. Thorpe sourit. Mais cette fois, son sourire n'avait rien de sarcastique.

— Nous avons beaucoup bavardé, Jenkins, dit-il à son valet. Et vous ?

— Moi, j'ai fait au moins cinquante fois le tour du pont. Puis je suis descendu sur le pont des deuxièmes classes et j'ai rencontré une dame fort sympathique à laquelle j'ai offert une coupe de Champagne.

M. Thorpe éclata de rire.

— Bravo ! Jenkins en séducteur, j'aimerais bien voir cela...

Le valet se rengorgea.

— J'ai mes petits succès !

— Du Champagne, dites-vous ? Voilà une excellente idée. Mlle Wayne et moi allons suivre votre exemple. Pouvez-vous en commander une bouteille au steward, s'il vous plaît ?

Carina était assez étonnée. C'était bien la première fois que M. Thorpe songeait à lui offrir quelque chose. Jusqu'à présent, elle n'avait eu

droit à rien, pas même à une tasse de thé.

Le valet hocha la tête.

— Tout de suite, monsieur. Le Champagne est le meilleur remontant qui soit. Quelques gouttes valent mieux que toutes les drogues des médecins, foi de Jenkins !

Sur ces mots, il disparut.

— Il a toujours réponse à tout, commenta Carina en riant.

— Et je vous le répète : il n'est pas impertinent. Il parle avec son cœur, tout simplement.

N'est-ce pas le plus important ?

— Oh, oui ! fit la jeune femme avec ferveur.

« Nanny aussi parle avec son cœur, pensa-t-elle. En fin de compte, elle est mon Jenkins à moi... »

Cela allait être si bon de la revoir et de retrouver Royden, après tous ces mois de tristesse, d'inquiétude et d'effroi !

— Vous êtes soucieuse, remarqua M. Thorpe. Elle sursauta.

— Pas du tout.

— Je le sens. Une jeune personne de votre âge ne devrait jamais avoir d'idées sombres. Vous n'étiez pas heureuse dans le passé. Dites-moi pourquoi.

L'espace d'un instant, elle fut tentée de tout lui raconter. Ce serait si bon de pouvoir enfin ouvrir son cœur. Elle pourrait lui parler de sa terreur à la perspective d'épouser Silas P.

Vanderhault, de son désespoir en se retrouvant prisonnière de cet hideux hôtel particulier, de sa fuite...

Puis elle se dit que M. Thorpe risquait de se fâcher en apprenant qu'elle s'était présentée à lui sous une fausse identité.

« Je sais, en tout cas, que ma mère aurait trouvé cela très choquant, se dit Carina. Quant à mon père, il aurait été fou de rage s'il avait pu apprendre que sa fille passait des heures seule avec un monsieur.

« Mieux vaut ne rien dire », pensa-t-elle.

En même temps, elle était très déçue : cela lui aurait fait tant du bien de pouvoir se confier à quelqu'un !

— Je ne suis pas malheureuse en ce moment, déclara-t-elle enfin. Je suis très contente de pouvoir vous aider un peu. Et puis j'aime bien discuter avec vous. Si je ne vous avais pas rencontré, je n'aurais probablement parlé à personne pendant toute la durée du voyage. Sauf aux stewards, naturellement.

— Vous ne m'avez pas dit combien je vous devais pour tout le travail que vous avez effectué pour moi.

Carina devint écarlate.

— Je ne veux pas d'argent !

Il parut quelque peu gêné.

— Je vous ai retenue pendant de longues heures.

— Cela m'a occupée. Sinon, je me serais ennuyée.

— C'est tout de même gênant de... Il s'interrompit brusquement.

— Nous verrons cela à la fin du voyage. Quoi qu'il en soit, permettez-moi de vous dire que votre compagnie m'a beaucoup aidé. J'aurais trouvé intolérable de rester assis dans le noir, jour après jour, sans avoir personne à qui parler.

— Vous avez Jenkins.

Il se mit à rire.

— Il est difficile de vous comparer à Jenkins.

Ce dernier ne tarda pas à les rejoindre avec du Champagne et des coupes. Après avoir ouvert la bouteille avec dextérité, il apporta un verre à Carina et l'autre à son maître. Ce dernier leva le sien.

— À une personne très efficace. Un ange qui a dû m'être envoyé du ciel.

Se moquait-il ? La jeune femme l'examina en fronçant les sourcils. Non, il était sérieux. Pour une fois, il n'avait pas ce sourire sarcastique qui

la mettait mal à l'aise.

— Un ange envoyé du ciel... répéta-t-elle. Merci pour ce gentil compliment. Hélas, je n'ai rien d'un ange !

Elle but son Champagne à petites gorgées et se leva.

— Je vous laisse déjeuner et faire votre sieste.

— N'oubliez pas que je vous attends à cinq heures.

— Non, bien sûr.

— Peut-être pourrions-nous commencer le premier chapitre du livre dont je vous parlais ?

— Ce serait très intéressant, fit-elle avec chaleur.

Mais ce fut le cœur lourd qu'elle se rendit dans la salle à manger des premières. Comme elle se sentait seule, soudain ! Ô, que n'aurait-elle donné pour rester en compagnie de M.

Thorpe !

Il n'était pas encore cinq heures quand elle retourna auprès de lui. Elle nota alors qu'il s'était débarrassé de la bande qui lui cachait les yeux.

« C'est une amélioration. Mais comme il a gardé ses lunettes noires, je ne peux pas encore voir la couleur de ses prunelles, ce qui est bien dommage. »

— Vous voilà donc, mademoiselle, fit Jenkins avec bonne humeur. Je vais pouvoir aller faire un tour.

— Vous semblez bien pressé de me quitter, remarqua M. Thorpe avec ironie. Depuis que vous avez une fiancée à bord, vous ne me connaissez plus.

— Une fiancée... N'allons pas trop vite. Nous nous promenons ensemble, nous buvons un verre au bar... Et si l'on nous propose de faire une partie de cartes, nous ne refusons pas.

— Bah, pourquoi pas ? Si du moins vous ne jouez pas trop gros jeu.

Jenkins éclata de rire.

— Pensez-vous ! La plus grosse mise n'excède pas deux pence ! Ce n'est pas à ce rythme que je me ruinerai.

Dès son départ, Carina prit son bloc.

— Je vous écoute.

M. Thorpe réfléchit.

— J'ai beaucoup pensé au livre que j'aimerais écrire. Le plan est déjà dans ma tête, ainsi que les principales lignes du premier chapitre.

— Je suis prête, dit Carina en essayant son crayon sur le coin du bloc.

La mine cassa.

— Oh!

— Que vous arrive-t-il.

— Rien de grave : je viens de casser la mine du crayon. Il faut que je le taille.

— Vous devriez trouver un taille-crayon dans l'un des tiroirs de la commode de ma chambre.

À moins qu'il n'ait été rangé dans celui de la table de nuit?

— Ne vous inquiétez pas, je vais bien le trouver.

Elle se rendit dans la cabine voisine et jeta un coup d'œil dans les tiroirs de la commode. Le premier tiroir ne contenait que des mouchoirs et des écharpes. Le second des chemises.

Mais pas trace de taille-crayon...

Par acquit de conscience, elle jeta un coup d'œil dans l'un des tiroirs de la table de nuit et retint une exclamation. Car ce n'était pas un taille-crayon qu'il y avait ici, mais... un revolver.

Stupéfaite, elle retint sa respiration. Pourquoi M. Thorpe voyageait-il avec cela? Pour se protéger de ceux qui l'attaquaient à coups de couteau ?

La vue de ce pistolet l'avait étonnée, certes, mais pas effrayée. Son père, un passionné des armes, lui avait appris à tirer, et elle en savait

assez pour reconnaître l'un des modèles récemment commercialisés.

Elle s'apprêtait à refermer le tiroir quand quelqu'un pénétra dans le salon.

— Est-ce vous, Jenkins ? demanda M. Thorpe.

— Non, répondit un homme avec insolence.

Carina fronça les sourcils. Qui venait d'entrer? Elle ne connaissait pas cette voix. Et un steward aurait répondu : « Non, monsieur. »

Une clef tourna brusquement dans la serrure. Puis un rire sardonique retentit.

— Non, Thorpe - puisque c'est ainsi que vous vous appelez maintenant.

L'anglais de cet homme était correct, mais teinté d'un accent prononcé.

— Eh bien, je ne suis pas mécontent de vous trouver seul, reprit-il. Comme vous devez vous en douter, il y avait longtemps que j'attendais ce moment-là.

— C'est donc vous, Kermynsky, fit M. Thorpe avec lassitude.

Sur la pointe des pieds, Carina s'approcha de la porte entrebâillée et, à sa grande surprise, le vit ôter ses lunettes noires.

— J'ai eu du mal à découvrir votre cachette, reprit Kermynsky. Primo, vous avez changé de nom. Secundo, vous ne quittez jamais cette cabine... Vous deviez cependant vous douter que vous ne pouviez pas m'échapper.

M. Thorpe soupira.

— Après votre dernière attaque, j'espérais pouvoir regagner l'Angleterre en paix.

Le rire sardonique de Kermynsky retentit de nouveau.

— Il faut que vous me connaissiez bien mal pour penser une chose pareille.

« Il a un accent russe », se dit Carina.

Elle comprit brusquement que M. Thorpe était peut-être en danger.

Kermynsky ignorait qu'elle était là, ce qui lui donnait un certain avantage. Mais que pouvait-elle faire ? Appeler un steward, peut-être ?

— Vous voilà enfin à ma merci, fit Kermynsky d'un ton menaçant.

— Et qu'allez-vous faire ? demanda M. Thorpe, toujours de la même voix lasse.

— Vous tuer. Mais, avant cela, vous allez me donner le nom de vos hommes.

— N'y comptez pas, riposta M. Thorpe avec autant de dédain que d'ironie.

— Vous serez moins sûr de vous quand je commencerai à vous larder de coups de couteau.

La dernière fois, vous avez réussi à m'échapper. Cette fois, vous êtes perdu.

Féroce, il poursuivit :

— Vous voyez ce poignard à la lame bien aiguisée ? Lorsque vous refuserez de me donner un nom, la lame percera votre estomac ou votre poitrine.

Savourant visiblement le supplice qu'il comptait infliger, il conclut :

— Puis je vous la planterai en plein cœur.

— Charmant.

— Oh, vous pouvez faire le bravache ! Je ne parle pas en l'air et vous le savez. Inutile de perdre du temps. Qui avez-vous mis en place à Moscou ?

Carina n'hésita pas. Elle s'empara du revolver et, après l'avoir inspecté en hâte, constata qu'il contenait six balles. Elle fit jouer le cran d'arrêt et, sur la pointe des pieds, s'approcha de la porte qui séparait les deux cabines.

— Qui avez-vous mis en place à Moscou ? répéta Kermynsky. Vous avez cinq secondes pour me répondre.

Il leva son poignard dont la lame étincela dans un rayon de soleil.

— Cinq secondes. Je compte. Un... deux... trois...

Carina visa et tira. L'arme devait être munie d'un silencieux car, au lieu de la déflagration qu'elle attendait, il n'y eut qu'un petit «plof». Une totale incompréhension se peignit alors sur le visage de Kermynsky. Il laissa échapper un bref cri de surprise avant de s'effondrer aux pieds de M. Thorpe.

Le revolver fumant à la main, la jeune femme sentit ses jambes se dérober sous elle.

— Mon Dieu ! Il ne bouge plus.... fit-elle d'une voix presque inaudible.

— Il est mort, déclara M. Thorpe avec le plus grand calme.

Toute la couleur s'était retirée du visage de Carina. Elle crut qu'elle allait s'évanouir.

— Je l'ai tué !

— Vous m'avez sauvé la vie, dit M. Thorpe, toujours très calme.

Il remit ses lunettes noires. C'aurait été le moment de vérifier la couleur de ses prunelles.

Mais la jeune femme était bien trop bouleversée pour songer à cela!

— Vous avez été très courageuse. Mais je ne veux pas que vous soyez mêlée à cette histoire.

Écoutez-moi bien et promettez-moi de faire exactement tout ce que je vous dirai.

Carina tremblait maintenant comme une feuille, et elle avait toutes les peines du monde à ne pas se mettre à pleurer.

— Donnez-moi le revolver, ordonna M. Thorpe. Elle obéit.

— Tout d'abord, il faut essuyer vos empreintes. Vous devriez trouver un mouchoir dans la poche de poitrine de ma robe de chambre. Prenez-le.

Elle s'empara d'un mouchoir fraîchement repassé en linon blanc qui sentait bon l'eau de Cologne.

— Nettoyez cette arme.

Après avoir remis le cran d'arrêt avec des doigts tremblants, elle se mit en devoir de frotter la crosse et le canon.

— C'est fait?

— Ou... oui, balbutia-t-elle d'une toute petite voix avant de poser l'arme dans la main tendue de M. Thorpe.

— Maintenant, Carina, allez dans votre cabine et restez-y. Ne revenez pas ici avant que je n'envoie quelqu'un vous chercher. Si par hasard on vous posait des questions - ce qui me surprendrait fort -, vous ne savez rien. Est-ce clair ?

— Oui. Mais... mais vous? Qu'allez-vous faire?

— Ne vous inquiétez pas pour cela.

Elle jeta un coup d'œil au cadavre étendu à leurs pieds. Peu à peu, une tache de sang s'élargissait sur sa poitrine. Un frisson la parcourut.

— Je... je l'ai tué.

— Et vous m'avez sauvé la vie, répéta M. Thorpe. Je m'en veux beaucoup d'avoir laissé ce revolver dans l'autre cabine. Ce n'était pas prudent, d'autant plus que je me savais menacé.

J'aurais toujours dû l'avoir à portée de main.

Doucement, il poussa la jeune femme vers la porte.

— Allez, Carina. Dès que je le pourrai, j'enverrai Jenkins vous chercher.

— Vous me le promettez ?

— Je vous le promets.

Elle courut jusqu'à sa cabine, s'y enferma à clef et, après s'être jetée sur sa couchette, se mit à sangloter à perdre haleine. Elle qui avait toujours détesté que l'on tue les animaux, que ce soient des poulets, des lapins, des rats ou même des araignées... voilà qu'elle venait d'assassiner un homme !

Elle crut entendre la voix de M. Thorpe.

— Vous m'avez sauvé la vie.

Et elle comprit alors qu'elle aimait cet homme étrange dont elle ne connaissait même pas la couleur des yeux.

Comme un animal en cage, Carina tournait en rond dans sa cabine. Le temps s'écoulait avec une lenteur désespérante. Chaque minute lui semblait durer une heure. Et chaque heure représentait pour elle un siècle.

L'anxiété la tenaillait. Que se passait-il dans la suite de M. Thorpe? Elle n'osait pas désobéir à ses instructions. Mais que n'aurait-elle donné pour aller là-bas, pour être près de lui !

Des idées toutes plus terrifiantes les unes que les autres ne cessaient de se précipiter dans son cerveau enfiévré. Elle voyait M. Thorpe accusé de meurtre et jeté à fond de cale, avant d'être livré à la police dès leur arrivée à Southampton.

« Je ne pourrai pas permettre cela. Il faudra que je me dénonce. C'est moi la coupable et il n'y a aucune raison pour qu'il aille en prison à ma place. »

Son appréhension allait croissant. Déjà, elle imaginait que la police serait sur le quai, ainsi que de nombreux représentants de la presse. Des pages et des pages allaient paraître dans les journaux de tous les pays au sujet du meurtre qui avait eu lieu à bord du Touraine. Carina savait que les reporters n'avaient pas leur pareil pour fouiner et découvrir ce que l'on cherchait justement à leur cacher. Or, s'ils apprenaient que celle qui se cachait sous l'identité de Mlle Wayne était en réalité la richissime Mme Vanderhault...

Comment pourrait-elle expliquer que non seulement elle voyageait sous un faux nom, mais que, de plus, elle avait éprouvé le besoin de travailler? Elle ? L'une des femmes les plus riches de l'Amérique ?

Un peu d'espoir la souleva. M. Thorpe possédait d'étonnantes ressources. Et s'il réussissait à se débarrasser du corps de Kermynsky ?

« Ce n'est pas possible, se dit-elle avec accablement. Comment peut-on faire disparaître un cadavre ? Il faudrait un magicien pour cela... »

Son esprit continuait à travailler. M. Thorpe pourrait jeter Kermynsky à la mer? Mais non, les hublots étaient beaucoup trop étroits.

Elle se prit la tête entre les mains.

« Je vais devenir folle. Moi qui croyais être dans une situation difficile, jamais je n'aurais pensé qu'il pouvait y avoir pire. Accusée de meurtre... Moi? O mon Dieu, qui aurait jamais pu imaginer cela? »

Pour se changer les idées, elle décida de prendre un bain. Mais, même dans la baignoire, mille perspectives terrifiantes s'ouvraient devant elle.

« Le scandale va être terrible. Les Vanderhault ne me le pardonneront pas. »

En soupirant, elle releva ses cheveux dorés en chignon, puis elle revêtit une robe du soir en soie vert pâle de coupe très simple, qui la faisait ressembler à une nymphe.

Et, plus nerveuse que jamais, elle se remit à marcher de long en large dans sa cabine.

À huit heures du soir, toujours rien. Une demi-heure plus tard, pas davantage. Les passagers de première classe devaient maintenant être tous à table. Carina se dit qu'elle ne dînerait probablement pas ce soir, mais cela la laissait complètement indifférente. Elle était dans un tel état de nerfs qu'elle aurait été incapable d'avalier la moindre bouchée.

À neuf heures moins le quart, on frappa enfin à sa porte. Elle laissa échapper un soupir de soulagement en voyant Jenkins sur le seuil.

— Alors ? demanda-t-elle avec angoisse.

— Mon maître vous prie de bien vouloir le rejoindre, mademoiselle.

Au lieu de l'escorter, il se précipita dans l'autre sens après avoir lancé par-dessus son épaule :

— Allez-y. Je vous rejoins tout de suite.

Son attitude était surprenante, mais la jeune femme ne songea même pas à s'en étonner.

Presque en courant, elle se dirigea vers la suite de M. Thorpe. Son cœur battait à tout rompre à la perspective de revoir celui dont elle était tombée amoureuse. Qu'allait-il lui apprendre ? Que s'était-il passé ?

Puisqu'il l'avait priée de venir, il n'était pas encore aux fers, comme elle l'avait tant redouté.

Après avoir frappé un coup léger, elle pénétra dans le salon. Une seule lampe électrique était allumée, et comme les rideaux des hublots étaient tirés, il faisait assez sombre dans cette pièce.

Dès le premier regard, Carina avait noté qu'il n'y avait plus personne à l'endroit où, quelques heures auparavant, gisait le cadavre de Kermynsky.

M. Thorpe, qui était assis dans son fauteuil habituel, se leva à son entrée. Elle s'avança vers lui et laissa échapper une brève exclamation. Au lieu d'être en robe de chambre, comme d'habitude, il avait revêtu un habit du soir à la coupe parfaite. Et il ne portait pas ses lunettes noires !

Carina put enfin constater qu'il avait des yeux gris argent et un regard incroyablement pénétrant. Prise d'un soudain accès de timidité, elle s'immobilisa. Il était si beau ! Si séduisant !

— Que... que s'est-il passé? demanda-t-elle enfin d'une voix à peine audible. J'ai eu si peur!

Il lui prit les mains.

— J'ai beaucoup d'explications à vous donner, Carina. Mais tout d'abord, permettez-moi de vous dire que vous êtes encore plus jolie que je ne le pensais.

Il sourit.

— Grâce à vous, je suis vivant. Comment pourrais-je jamais vous remercier?

— Je ne comprends pas. C'est un miracle! Vous... vous avez donc recouvré la vue ?

— En grande partie.

— C'est merveilleux !

— J'ai ôté mes lunettes ce soir pour mieux vous voir mais, pendant quelques semaines encore, je serai obligé de les porter pendant la journée.

— Que s'est-il passé? redemanda-t-elle.

— Il va me falloir un certain temps pour vous raconter toute l'histoire.

— Dites vite ! Je meurs d'inquiétude.

— Il n'y a aucune raison pour cela. Tout est arrangé.

Avec un sourire, il ajouta :

— Et comme nous avons beaucoup de choses à célébrer, j'ai envoyé Jenkins chercher du Champagne.

— C'était donc pour cela qu'il paraissait si pressé, fit-elle machinalement.

M. Thorpe la fit asseoir avant de prendre place en face d'elle.

— Je regrette de ne pas avoir pu vous envoyer chercher plus tôt. Je suppose que vous vous êtes fait du souci ?

— Je viens de vous le dire : j'étais morte d'inquiétude !

Les mots se précipitaient sur ses lèvres :

— Je me disais que vous aviez été arrêté, que vous étiez au fond de la cale, que...

Elle s'interrompit, car Jenkins revenait avec un seau à glace et une bouteille de Champagne.

Après les avoir servis, il voulut s'éclipser discrètement.

— Ne partez pas trop loin, Jenkins, ordonna M. Thorpe. Vous pourrez finir la bouteille si cela vous tente. Quant à nous, une seule coupe nous suffira avant d'aller dîner.

— Avant... avant d'aller dîner? répéta Carina dont le trouble était tel qu'elle ne savait plus trop ce qu'elle disait.

Et, ouvrant de grands yeux :

— Vous... vous voulez dîner dans... dans la salle à manger ? Mais vous ne voulez jamais y aller.

Il eut un rire léger.

— Chaque règle a son exception.

— Les passagers vont bientôt avoir terminé leur repas, objecta la jeune femme.

— On nous servira quand même, n'ayez crainte.

— Espérons-le.

Elle joignit les mains.

— Je vous en supplie, ne me faites pas languir, dites-moi ce qui s'est passé ! supplia-t-elle encore une fois.

Au lieu de cela, il leva son verre et déclara :

— A la plus jolie des secrétaires.

La jeune femme se sentit rougir.

— À votre totale guérison, dit-elle en levant son verre à son tour.

Après avoir bu une gorgée de Champagne, elle demanda :

— Pourquoi ne voulez-vous pas me mettre au courant? J'ai vécu ce drame. Je me sens concernée.

De nouveau, il lui sourit, et elle sentit alors les battements de son cœur s'affoler.

— Ne soyez pas aussi impatiente. Je vous raconterai tout pendant le dîner.

Il se leva.

— Si vous avez fini votre Champagne, allons-y.

Moins de cinq minutes plus tard, ils faisaient leur entrée dans la salle à manger. Au grand étonnement de Carina, leur arrivée suscita beaucoup de curiosité parmi les passagers. Il y eut un grand silence, puis une rumeur monta tandis que de nombreuses têtes se tournaient vers eux. M. Thorpe se mit à rire.

— Il faut croire que nous formons un beau couple. Tout le monde nous admire.

Ils s'installèrent à la table que Carina, jusqu'à présent, avait occupée seule.

La jeune femme avait l'impression de planer sur un petit nuage rose. Tout lui semblait parfait. Elle était si heureuse en compagnie de M.

Thorpe !

« Je l'aime. Ô, comme je l'aime ! »

Un peu follement, elle souhaita que ces instants durent éternellement. Puis elle tenta de se raisonner :

« Dans quelques jours, nous arriverons à Southampton. Nous nous séparerons... et jamais je ne le reverrai. »

Le sommelier s'inclina devant M. Thorpe et lui tendit la carte des vins.

— Que souhaitez-vous boire, monsieur? demanda-t-il avec déférence.

— Du Champagne, s'il vous plaît.

— Tout de suite, monsieur.

Carina attendit que le sommelier se soit éloigné pour déclarer sur un ton où perçait un léger reproche :

— Vous avez promis de tout me raconter, et vous ne m'avez encore rien dit.

Il tourna entre ses doigts la coupe que venait de remplir un steward.

— Je n'allais pas parler devant les employés ! lança-t-il d'un ton léger en suivant des yeux le steward qui s'éloignait.

Avec gravité, il reprit :

— Vous m'avez sauvé la vie et je ne vous remercierai jamais assez.

— Je n'y ai guère de mérite. Les circonstances nous ont été favorables. Si je n'avais pas cassé la mine de mon crayon, si vous ne m'aviez pas envoyée chercher un taille-crayon dans votre cabine, si je n'avais pas ouvert le tiroir où se trouvait votre revolver... je n'aurais rien pu faire.

— Vous avez eu énormément de présence d'esprit. Et j'ai été très étonné de constater que vous saviez manier une arme.

— C'est vrai, admit la jeune femme sans fausse modestie. J'étais encore une enfant quand mon père m'a appris à ne jamais rater une cible.

Pensif, M. Thorpe déclara :

— Quand j'ai vu apparaître Kermynsky, j'ai bien cru ma dernière heure venue. Jenkins aurait su le neutraliser, mais Jenkins était loin. Et comment aurais-je pu imaginer que vous alliez venir à mon secours ? Je ne pensais pas avoir la moindre chance de survie. En effet, je me trouvais devant un homme qui avait des douzaines de meurtres à son actif, tant en Amérique qu'en Europe.

— Pourquoi vous en voulait-il à ce point ?

— J'avais été envoyé sur ses traces à New York par le ministre des Affaires étrangères.

Carina avait deviné juste : il faisait partie des services secrets.

— J'étais censé le mettre hors d'état de nuire. Il a réussi à me filer entre les doigts une première fois...

Avec un sourire amer, il enchaîna :

— ... après m'avoir sérieusement blessé, comme vous le savez déjà.

Le visage de Carina s'assombrit.

— Il est mort, maintenant. Que va-t-il se passer ? Serez-vous obligé d'aller témoigner devant les tribunaux ? Si vous devez aller en prison, ou au bagne ou...

Sa voix se mit à trembler tandis qu'elle se forçait à ajouter :

— Ou si vous devez être pendu, je me dénoncerai, car c'est moi qui l'ai tué.

M. Thorpe posa la main sur celle de la jeune femme.

— Vous ? En prison ? Vous, au bagne ? Il n'en sera jamais question.

Visiblement très sûr de lui, il déclara :

— Il n'y aura pas de jugement.

— Comment est-ce possible ?

— Je ne parle jamais de tout cela en temps ordinaire. Mais, comme vous avez été mêlée à cette aventure, j'estime vous devoir la vérité.

Le cœur battant, Carina attendit la suite. Allait-elle enfin savoir ?

— Tout de suite après votre départ, reprit M. Thorpe, j'ai appelé un steward.

— Alors que... que le corps de Kermynsky gisait au milieu du salon.

— Me prendriez-vous pour un idiot, Carina ? demanda-t-il gentiment.

Elle devint écarlate.

— Bien sûr que non, mais...

— Je me suis contenté d'entrouvrir la porte pour lui tendre un gros billet. « Arrangez-vous pour trouver mon valet. J'ai besoin de lui d'urgence. » Cinq minutes plus tard, Jenkins arrivait. Il a tout de suite deviné que c'était vous qui aviez tué Kermynsky.

— Comment est-ce possible ? murmura la jeune femme, stupéfaite.

— Jenkins est à mon service depuis de longues années. Il devine beaucoup de choses... Il m'a accompagné dans de nombreux pays et, tout comme moi, a plusieurs fois été à deux doigts de la mort.

Carina porta la main à son cœur.

— Je ne veux pas que vous viviez dangereusement ! M. Thorpe lui caressa la main.

— Vous tenez donc à moi... un peu ?

— Beaucoup ! fit-elle avec élan, sans même prendre le temps de réfléchir.

Et, de nouveau, elle rougit.

— Jenkins a compris que nous devons nous débarrasser immédiatement du corps de Kermynsky, reprit M. Thorpe. En effet, je n'étais pas censé avoir la moindre relation avec une pareille canaille et, à aucun prix, son cadavre ne devait être trouvé dans ma suite.

Carina avait l'impression de lire un roman policier.

— Comment avez-vous fait ?

— Le problème, c'est que nous ne savions pas sous quel nom voyageait Kermynsky.

Heureusement, Jenkins a eu l'idée de fouiller dans ses poches. Il y a trouvé la clef de sa cabine. Celle-ci se trouvait à deux pas de ma suite, ce qui a simplifié grandement les choses.

Nous avons enroulé le corps dans un tapis, puis, après nous être assurés qu'il n'y avait personne dans la coursive, nous avons transporté Kermynsky chez lui. Nous l'avons laissé par terre, avec, entre ses doigts crispés, le couteau qu'il n'avait pas lâché.

En se mordant la lèvre inférieure presque au sang, sans songer à toucher au contenu de l'assiette qu'un serveur venait de poser devant elle, la jeune femme écoutait de toutes ses oreilles.

— Jenkins et moi avons ensuite jeté un coup d'œil dans ses affaires et découvert plusieurs quotidiens dans lesquels certains de ses crimes étaient relatés avec beaucoup de détails. Il nous a suffi de laisser ces journaux bien en vue pour que ceux qui enquêteraient sur l'affaire puissent aisément faire la relation entre ce passager et ces meurtres.

— Un steward va probablement découvrir son corps...

— Non. Jenkins a discrètement glissé un mot sous la porte du capitaine. Affaire d'État. Un cadavre au 114. Le capitaine d'un navire comme celui-ci est forcément un homme intelligent et prudent. Il ne prendra aucun risque et enverra tout d'abord un officier vérifier s'il ne s'agit pas d'un canular.

— Ce n'en est pas un, hélas ! Et alors, ce sera le drame.

— Pas du tout. À mon avis, le corps de Kermynsky disparaîtra pendant la nuit et l'on ne parlera plus jamais de lui à bord du Touraine.

— Comment est-ce possible ?

— Je suis certain qu'on jettera Kermynsky à la mer, puis qu'on prétendra qu'il est vraisemblablement tombé par-dessus bord après avoir trop bu.

— Des officiers agiraient ainsi ? demanda Carina avec incrédulité.

— N'oubliez pas qu'il s'agit d'un grand criminel. Par ailleurs, la compétition entre les compagnies maritimes est féroce. La réputation du Touraine est en jeu. Si l'on apprenait qu'il y a eu un meurtre à bord, de nombreux passagers éviteraient ce paquebot, lui préférant un bateau sans histoires. Carina hocha la tête.

— Je comprends. Ils craindraient d'être assassinés dans leur couchette...

— Ma foi, il y a un peu de cela ! fit M. Thorpe en riant.

— Vous pensez vraiment que nous n'entendrons plus jamais parler de Kermynsky? Nous n'avons rien à craindre ?

— Non, assura-t-il.

Là-dessus, il leva de nouveau son verre.

— À celle qui est descendue de l'Olympe pour me sauver la vie. À une déesse grecque.

— Ne me faites pas trop de compliments, vous allez me faire rougir.

— J'adore quand vous rougissez.

— Vous allez me rendre vaniteuse. Pensif, il l'examina.

— Je ne le pense pas.

La jeune femme parut soudain soucieuse.

— Comment vous sentez-vous ?

— Très bien.

— Ne devriez-vous pas remettre vos lunettes noires ? Les lumières sont très vives ici.

Il sourit.

— J'ai besoin de lumière pour vous admirer.

— Soyez prudent. Il ne faut pas que vous vous fatigiez la vue.

— J'ai l'intention de porter ces fameuses lunettes. Mais pas ce soir... Il s'agit d'un moment très spécial. Songez : nous dînons ensemble pour la première fois.

Elle répondit à son sourire. Elle avait bu très peu de Champagne mais avait l'impression de planer, enivrée.

Les femmes regardaient beaucoup son compagnon. Ce qui n'avait rien

de surprenant : il était tellement séduisant !

« Il est à moi ! avait-elle envie de proclamer à tous les vents. Il est à moi et je l'aime ! »

Puis elle se redit avec amertume que, dans quelques jours, leurs chemins se sépareraient et que jamais ils ne se reverraient.

À cette pensée, elle faillit éclater en sanglots.

« Comme je suis nerveuse », pensa-t-elle.

Était-ce si étonnant que cela, après une journée pareille? Tant d'événements s'étaient succédé. Des événements incroyables !

Tout d'abord, elle avait tué un homme. Oui, elle qui n'avait jamais tiré que sur une cible, refusant catégoriquement d'aller à la chasse, avait sans une seconde d'hésitation logé une balle dans le cœur d'un être humain.

Puis elle avait découvert qu'elle était follement, désespérément amoureuse de M. Thorpe, un bel Anglais qui, elle en était persuadée maintenant, travaillait pour les services secrets britanniques.

Et maintenant, ils dînaient ensemble dans la luxueuse salle des premières du Touraine. Oui, tout cela était enivrant.

À la fin du repas, de nombreux passagers se dirigèrent vers la salle de bal. L'orchestre du bord venait d'attaquer une valse viennoise dont des bribes parvenaient jusqu'à eux.

— Je vous aurais volontiers proposé de danser, dit M. Thorpe. Mais après une journée aussi fertile en émotions, il faut que vous alliez vous reposer.

«Je ne veux pas vous quitter», eut-elle envie de supplier.

Au lieu de cela, elle s'entendit déclarer d'une petite voix raisonnable :

— C'est vous qui avez besoin de vous reposer. Vous n'êtes pas encore remis.

— Je vais beaucoup mieux, grâce à vous. Et maintenant que vous avez réussi à écarter la menace Kermynsky, je me sens plein d'énergie.

Il lui sourit de nouveau et les battements du cœur de la jeune femme

s'accéléraient encore.

— Un autre soir, nous danserons, promit-il. Demain, peut-être ?

Tournoyer dans ses bras sous les lustres de la salle de bal dont elle n'avait eu qu'un bref aperçu au passage ? Quel rêve !

Elle accompagna M. Thorpe jusqu'à la porte de sa suite.

— Merci de m'avoir tenu compagnie ce soir, lui dit-elle. Ce dîner a été infiniment plus agréable que ceux que je prenais seule à la table où, ce soir, nous étions deux.

Avant même de terminer sa phrase, elle était devenue écarlate. Que lui arrivait-il ? Elle perdait tout sens de la pudeur. Une jeune personne n'était pas censée parler ainsi à un monsieur !

— Vous êtes adorable.

Un monsieur n'était pas non plus censé parler ainsi à une dame... Mais Carina ne songea pas à s'en offusquer. C'était si doux de l'entendre dire des choses pareilles. Cela lui donnait l'impression de recevoir une caresse, et de monter haut, très haut... au septième ciel.

Il introduisit sa clef dans la serrure, ouvrit et s'effaça pour laisser passer la jeune femme.

— Entrez.

Elle obéit sans l'ombre d'une hésitation, et cela, même si elle savait parfaitement qu'à une heure aussi tardive, elle n'avait rien à faire dans cette cabine.

Malgré elle, son regard se posa sur le tapis, à l'endroit où s'était effondré Kermynsky.

M. Thorpe posa les mains sur les épaules de la jeune femme et l'obligea à lui faire face.

— Oubliez cela.

— C'est impossible.

— Avec le temps, tout est possible, au contraire. Oubliez Kermynsky, insista-t-il. Pensez plutôt à nous, Carina.

— À... à nous?

— Grâce à vous, je suis toujours là. Comment pourrais-je jamais vous remercier ?

— Je n'y ai guère de mérite, rétorqua-t-elle avec simplicité. J'avais accès à un revolver...

Dans ces conditions, comment aurais-je pu laisser cet homme vous larder de coups de couteau, comme il vous en menaçait ?

— Il vous a fallu un incroyable courage. Et une présence d'esprit encore plus incroyable.

Quelle femme aurait été capable d'en faire autant ? Je n'en connais aucune.

— J'ai agi sans réfléchir. Sur l'instant, cela m'a paru très naturel.

Leurs yeux se rencontrèrent.

— Merci, Carina.

Sur ces mots, il l'enlaça et lui prit les lèvres dans le plus doux, le plus tendre des baisers. Les yeux clos, Carina se blottit contre lui. Cet instant était extraordinaire !

« Je voudrais rester toute ma vie ainsi, se dit-elle. Dans ses bras. »

Elle cessa bien vite de penser pour se laisser emporter par un flot de sensations plus merveilleuses les unes que les autres.

M. Thorpe releva enfin la tête et la contempla avec admiration.

— Carina...

— Je... j'avais lu qu'un baiser vous transportait au septième ciel, balbutia-t-elle. Mais jamais je n'aurais cru que... que c'était aussi... aussi...

Incapable de trouver l'épithète appropriée, elle s'interrompit. M. Thorpe lui caressa les cheveux avec une infinie douceur.

— Serait-ce votre premier baiser ?

— Oui.

— Comment est-ce possible ? Vous êtes si jolie, si désirable...

Il l'embrassa de nouveau, plus passionnément, cette fois. Dans ses bras, la jeune femme tremblait comme une feuille.

— Je vous aime, murmura-t-elle, ses lèvres contre les siennes. Ô, comme je vous aime !

Il lui sourit.

— Moi aussi, je vous aime, jolie Carina. Je vous aime depuis le premier jour. Tout d'abord, je suis tombé amoureux de votre voix. Du fond de ma nuit, je la trouvais si douce, si musicale. C'était comme si un rayon de soleil printanier parvenait jusqu'à moi. Puis nous avons eu de longues conversations, j'ai appris à vous connaître et j'ai su alors que vous étiez celle que j'attendais depuis si longtemps en désespérant de la rencontrer un jour. La femme de mes songes, la femme de ma vie, celle qui m'était destinée de toute éternité.

Il effleura les lèvres de Carina d'un baiser aussi léger que l'aile d'un papillon avant d'enchaîner :

— Et puis j'ai pu enfin vous voir. Jenkins m'avait bien dit que vous étiez jolie. Jolie ? Mais vous êtes une véritable beauté !

La jeune femme rougit.

— Ne me faites pas de pareils compliments, cela me gêne.

Il resserra son étreinte en riant.

— Je vous adore, et j'adore quand vous rougissez. Plus gravement, il ajouta :

— Vous m'avez sauvé la vie. Je vous en serai redevable jusqu'à mon dernier soupir.

De nouveau, il lui caressa les cheveux.

— Si nous allions en voyage de noces en Grèce ?

— En... en voyage de noces ?

— Dès notre arrivée en Angleterre, nous nous marierons, si du moins vous le voulez bien.

Quant à moi, je juge inutile d'attendre, puisque nous nous aimons.

La jeune femme demeura silencieuse. L'épouser ? Quel rêve fabuleux.

Et quel rêve impossible, en même temps ! Car il ignorait qui elle était. Il la prenait pour une jeune fille sage. Or elle était une jeune veuve... Une jeune veuve très naïve, certes ! Mais cela modifiait complètement la donne. Lorsque M. Thorpe apprendrait qu'elle n'était pas celle qu'il croyait, son attitude allait probablement changer.

— Mon amour, mon adorée... reprit-il avec passion. Je vous couvrirai de zibelines et de diamants. Je vous ferai oublier que vous avez dû un jour travailler pour gagner votre vie.

Cette dernière phrase ramena Carina à la réalité. Et elle se sentit horriblement mal à l'aise.

« Mon manque de franchise me vaut de me retrouver maintenant dans une situation bien difficile. Comment lui dire que je suis immensément riche ? Comment lui avouer que je ne m'appelle pas Mlle Wayne, mais Mme Silas P. Vanderhault? »

Aurait-elle jamais assez de courage pour rétablir la vérité? Elle imaginait déjà son regard méprisant. Elle crut même l'entendre lancer avec dégoût :

— Quoi ? Vous m'avez menti ?

Elle comprit alors qu'il lui était impossible de se confier à lui maintenant. Mais quand ? Il l'embrassa encore une fois.

— Je suis heureux, Carina, déclara-t-il avec emportement. Oh, si heureux !

Puis, doucement, il la poussa vers la porte.

— Rentrez vite dans votre cabine, mon amour, sinon je ne répondrai plus de moi. Je ne suis qu'un homme fait de chair et de sang, un homme qui vous adore et qui vous désire comme un fou. Mais je tiens à vous respecter. Vous ne m'appartenez que le jour où nous serons unis par les liens du mariage.

À pas lents, la jeune femme regagna sa propre cabine. Elle appuya son front au hublot et contempla le ciel de velours sombre dans lequel scintillaient des myriades d'étoiles.

Des étoiles qui lui semblaient pâlir, tandis que le désespoir la submergeait.

« Comment lui dire ? se redemanda-t-elle. Je ne le pourrai jamais... »

Au cours des derniers jours de la traversée, Carina s'interdit de penser à l'avenir. Elle voulait seulement vivre dans le présent et ignorer ce que lui réservait le lendemain.

Dès son réveil, elle se préparait en hâte avant de courir chez celui qu'elle appelait maintenant Adrian. Elle se jetait dans ses bras. Puis ils allaient prendre ensemble leur petit déjeuner dans la salle à manger des premières. Ensuite, ils retournaient dans la suite afin de travailler.

Adrian ne lui dictait plus de lettres codées. Il avait commencé à rédiger son livre, ce qui était infiniment plus passionnant que les missives au « cher Edward ».

Carina n'avait pas encore osé lui poser de questions au sujet de ses activités professionnelles. Et elle s'était bien gardée de lui parler d'elle...

Lui dire qu'elle était plusieurs fois millionnaire en dollars ? Cela lui semblait être un aveu insurmontable.

« Non, je ne veux pas songer à l'avenir, se redit-elle. Je préfère profiter pleinement de l'instant présent. D'ailleurs, qui sait jamais ce que nous réserve le lendemain ? Le Touraine peut faire naufrage et nous coulerons corps et biens au fond de l'Océan. »

Il lui arrivait aussi de penser que tout cela n'était qu'un rêve. Un beau matin, elle allait se réveiller à New York au milieu de la tribu étouffante des Vanderhault. Et elle se retrouverait alors en plein cauchemar. La famille de son mari, tout en épiant chacun de ses faits et gestes, se mettrait en devoir d'organiser son mariage avec Thomas Bamburger. Et elle n'aurait pas son mot à dire. Elle frissonna.

Pourquoi hésitait-elle à parler franchement à celui qu'elle aimait ? Elle avait été si souvent tentée de lui ouvrir son cœur !

« Il m'aime. Il devrait comprendre... »

À ce moment-là, les paroles d'Adrian lui revenaient à la mémoire :

— Si je me marie un jour, ce ne sera certainement pas avec une personne plus riche que moi. Je ne me vois pas épousant une femme

par intérêt, et encore moins dépensant son argent.

En se remémorant ces paroles, elle se sentait glacée.

« Rien n'est possible entre nous, se disait-elle avec accablement. Rien !
»

Le temps avait passé bien vite et, déjà, les côtes anglaises se profilait à l'horizon. Le Touraine allait accoster à Southampton pour une brève escale au cours de laquelle les passagers britanniques débarqueraient.

Carina ne pouvait plus reculer. Ou bien elle allait devoir disparaître. Ou bien il lui faudrait annoncer à Adrian qu'elle lui avait menti.

Elle continuait à hésiter. Si elle fuyait, elle pouvait être sûre que jamais il ne la retrouverait, même s'il envoyait les meilleurs détectives à ses trousses. Comment, en effet, ceux-ci pourraient-ils établir un lien quelconque entre Mlle Wayne, une simple secrétaire, et la fille de sir Gerald Royden devenue la femme de Silas P. Vanderhault ?

« Si j'avoue tout cela à Adrian, se dit-elle avec amertume, ce sera lui qui fuira. »

Quelle que soit la solution choisie, elle serait perdante. Il ne lui resterait plus qu'à aller se réfugier au manoir, le cœur brisé, mais avec des souvenirs pleins la tête. Des souvenirs qui l'aideraient à vivre. Car elle savait que, jusqu'à son dernier soupir, elle se remémorerait ce grand, ce merveilleux amour qui n'aurait duré que le temps d'une traversée.

Au moment où elle donnait un pourboire aux stewards qui venaient prendre les bagages qu'elle avait préparés la veille, Jenkins arriva.

— Mon maître vous demande, mademoiselle.

Elle le suivit, le cœur lourd. Adrian l'attendait dans le salon de sa suite. Ici aussi, des stewards emportaient les malles. Comme il y avait beaucoup de monde autour d'eux, ils ne purent même pas s'embrasser.

— Jenkins a retrouvé un cliché de ma demeure parmi mes chemises, dit Adrian avec amusement. Je l'ai prise récemment avec mon propre appareil photographique. Aimeriez-vous la voir ?

— Oh, oui !

Au moins, elle saurait comment était la maison où il vivait.

— Jenkins, où est la photo ?

Le valet parut confus.

— Je me demande où j'ai bien pu la mettre.

Un choc léger secoua le bateau, suivi d'un certain remue-ménage sur le pont : le Touraine venait d'accoster. Cinq minutes plus tard, alors que Jenkins cherchait toujours la photographie, un officier apparut.

— Monsieur Thorpe ?

Adrian hésita légèrement avant de répondre :

— Oui, c'est moi.

— Deux messieurs de Scotland Yard demandent à vous voir, monsieur.

Adrian hocha la tête.

— Très bien.

Si lui ne paraissait pas avoir un seul souci en tête, l'angoisse ravageait Carina.

Comment cela pouvait-il être possible ? Elle l'ignorait, mais elle craignait que ces «

messieurs de Scotland Yard» ne soient au courant de la mort de Kermynsky et ne viennent demander des comptes à M. Thorpe.

Deux officiers firent leur entrée dans le salon.

— Lord Hawthorpe ? demanda l'un d'eux.

— C'est bien moi.

Carina retint sa respiration. Quoi ? M. Thorpe était en réalité lord Hawthorpe ? Le marquis d'Hawthorpe ? L'un des aristocrates les plus en vue de tout le pays ?

Elle se souvenait avoir entendu son père parler de lui en ces termes :

— J'ai bien connu le défunt marquis. Son fils a beaucoup de chance. Il a su administrer ses biens convenablement et Adrian va hériter d'une

énorme fortune.

« Pourquoi ne m'avez-vous pas dit qui vous étiez ? » avait-elle envie de demander sur un ton plein de reproche.

Mais le marquis ne lui prêtait aucune attention.

— Nous sommes très heureux de vous rencontrer, milord, déclara l'un des officiers. Notre Premier ministre se trouve actuellement à Paris, et il souhaiterait que vous alliez le rejoindre là-bas immédiatement, pour aller lui rendre compte de votre mission, à lui ainsi qu'aux autorités françaises. Vous serez reçu par M. Félix Faure, le président de la République.

Le marquis n'hésita pas.

— Si je comprends bien, cela signifie que je dois continuer mon voyage à bord du Touraine jusqu'au Havre ?

— Oui, milord. Le président de la République française a d'ailleurs mis son train spécial à votre disposition pour vous emmener à Paris.

Adrian ne parut pas spécialement impressionné.

— Très bien, dit-il seulement.

Le cœur de Carina s'alourdit. Si Adrian restait à bord de ce bateau, elle était obligée de débarquer. Alors qu'elle avait tant espéré pouvoir passer un peu plus de temps avec lui...

Hélas, la séparation était imminente !

— Je m'occupe de retenir les bagages, milord, dit Jenkins.

Milord. C'était bien la première fois qu'il appelait son maître ainsi devant Carina.

« Pourquoi m'ont-ils caché la vérité ? » se demanda-t-elle avec amertume.

Elle n'était pas en reste. Car si Adrian avait des secrets - ce qui était compréhensible étant donné la teneur de ses missions -, elle en avait encore plus.

Jenkins avait déjà disparu. Une pensée frappa la jeune femme :

« Il faut que je le rattrape, sinon ma malle restera à bord. Et comme il

n'est pas question que j'aille à Paris... »

Tout en courant après le valet à travers les coursives, elle se dit qu'au fond, le fait que sa malle reste à bord du Touraine n'avait guère d'importance. Ne pouvait-elle pas désormais s'offrir la plus somptueuse des garde-robes ?

Sa progression fut ralentie lorsqu'elle passa près du bureau des officiers qui veillaient au débarquement, car il y avait là beaucoup de monde.

Soudain, elle entendit quelqu'un déclarer avec autorité :

— Je désire parler immédiatement à Mlle Christina Wayne. Et cela, avant qu'elle ne quitte ce bateau.

Stupéfaite, elle s'immobilisa. Un homme de haute taille se tenait devant le bureau. Il lui tournait le dos, mais elle avait déjà reconnu cette voix et cette silhouette. Celles de Me Metcalfe, le notaire britannique de Silas P. Vanderhault.

Une peur panique la submergea. Sans réfléchir, elle fit demi-tour et repartit de toute la vitesse de ses jambes.

Elle comprenait sans peine ce qui s'était passé. Les Vanderhault avaient dû envoyer des télégrammes partout. Et Me Metcalfe avait été chargé de surveiller les arrivées de chaque paquebot en provenance de New York.

S'il la voyait, il l'obligerait à retourner dans sa prison dorée en Amérique. Là-bas, toute une armée de Vanderhault l'attendait. Ainsi que ce Thomas Bamburger qu'elle avait détesté dès le premier regard.

Subir les baisers de cet homme après avoir connu la douceur de ceux d'Adrian ?

« Jamais ! » se dit-elle avec horreur.

Quatre à quatre, elle descendit l'escalier qui menait au pont des deuxièmes classes, trouva une passerelle qu'elle dévala à toute allure. Quelques secondes plus tard, elle touchait la terre ferme.

Elle avait réussi à échapper à Me Metcalfe, mais elle ne reverrait jamais Adrian. À cette pensée, elle faillit éclater en sanglots.

Maintenant, il ne lui restait plus qu'à se rendre à la gare et à acheter

un billet pour Londres.

À ce moment-là, elle s'aperçut qu'elle avait oublié son sac dans la suite d'Adrian. La riche Mme Vanderhault se retrouvait dans le port de Southampton... sans un sou en poche.

Complètement désespérée, elle alla jusqu'au bout du quai et s'assit sur une borne d'amarrage en fonte. Un docker lui adressa un clin d'œil. Un autre lui lança un compliment à la limite de l'obscénité.

Elle se sentit soudain horriblement seule. Perdue, menacée de partout...

« Ô mon Dieu, aidez-moi ! » supplia-t-elle.

Et juste à ce moment-là, une main se posa lourdement sur son épaule.

Terrifiée, elle se retourna. Et quel ne fut pas son soulagement quand elle s'aperçut qu'elle se trouvait devant Jenkins, qui lui tendait son sac !

— Euh... merci. Merci beaucoup.

— Milord vous attend, mademoiselle.

— Il... il faut que j'aille à Londres...

— Milord vous attend, répéta le valet.

Elle se mordit la lèvre inférieure presque au sang. Même si celui qu'elle aimait l'avait envoyé chercher, elle ne pouvait pas retourner à bord. C'était trop dangereux tant que le notaire de Silas P. Vanderhault s'y trouverait.

Devinant ses réticences, Jenkins déclara :

— Vous n'avez rien à craindre. Me Metcalfe est parti.

— Quoi ? coassa la jeune femme.

Sa stupeur était sans bornes. Comment le valet du marquis pouvait-il être au courant ? Elle n'eut pas besoin de réfléchir longtemps. Les officiers du bord, qui savaient que « Mlle Wayne », la soi-disant secrétaire, travaillait pour... un soi-disant M. Thorpe, avaient forcément dirigé le notaire vers lui.

Mille pensées traversaient son esprit enfiévré. Pourquoi n'irait-elle pas jusqu'au Havre ? De là, éventuellement, elle pourrait se rendre à Paris. Personne n'aurait l'idée de la faire rechercher là-bas, pas plus les Vanderhault que Me Metcalfe. Ils devaient tous s'imaginer qu'elle irait se réfugier au manoir.

Elle ne se faisait guère d'illusions. Elle savait qu'ils réussiraient à la retrouver un jour ou l'autre. N'avaient-ils pas les moyens d'engager les meilleurs détectives ? Mais, au moins, elle pourrait souffler un peu.

Tout en réfléchissant, elle suivait machinalement Jenkins, qui la ramena dans la suite de son maître. Dès qu'il la vit, Adrian se précipita vers elle.

— Vous m'avez fait très peur en vous enfuyant ainsi. Quand je vous ai aperçue marchant au hasard sur les quais, j'ai cru devenir fou...

— Et vous avez envoyé Jenkins me chercher pour... Elle retint un sanglot.

— Pour me rendre à... à mes geôliers, je suppose ? Où est Me Metcalfe ?

— Il a dû retourner à terre.

D'un ton de reproche, il ajouta :

— Pourquoi ne pas m'avoir mis au courant ?

Une larme coula sur la joue de Carina. Elle l'écrasa d'un geste impatient.

— Comment l'aurais-je pu ?

Soudain, ses jambes ne la portaient plus. Elle se laissa tomber sur le siège le plus proche.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-elle avec angoisse. Vous avez vu le notaire ?

Le marquis sourit.

— Tant de questions... Il me semble que ce serait plutôt à moi de vous en poser.

Elle crispa ses mains si fort l'une contre l'autre que ses ongles

pénétrèrent dans ses paumes.

— Vous... vous ne vous rendez pas compte, balbutia-t-elle. Quand j'ai vu Me Metcalfe sur le pont, j'ai eu peur. Si peur que je suis partie droit devant moi.

— On l'a amené ici.

— Et... et que vous a-t-il dit?

— Qu'il cherchait une certaine Mlle Christina Wayne pour l'interroger au sujet de la disparition de Mme Carina Vanderhault. Cette dernière se serait volatilisée le jour même où Mlle Wayne embarquait à bord du Touraine.

La jeune femme, qui était déjà très pâle, devint couleur craie.

— D'après Me Metcalfe, poursuit Adrian, Mme Carina Vanderhault serait une ravissante jeune femme blonde. Sa description m'a rappelé Mlle Wayne.

Avec un sourire quelque peu sarcastique, il précisa :

— Mlle Carina Wayne.

La jeune femme baissa la tête.

— Vous... vous avez deviné?

— Bien sûr.

— Et... et Me Metcalfe?

— Non. Je lui ai promis que, avec l'aide de Mlle Wayne, je lui ferai connaître les coordonnées de Mme Carina Vanderhault dans les plus brefs délais.

— Mon Dieu ! s'exclama la jeune femme avec terreur.

— Ne vous affolez donc pas. Me Metcalfe s'est montré satisfait de ma promesse et nous avons bu ensemble une coupe de Champagne.

— Il ne sait pas encore que... que Mlle Christina Wayne et Mme Carina Vanderhault ne sont qu'une seule et même personne ?

— Non. À moins qu'il n'ait des dons de voyance, ce qui me

surprendrait.

Carina laissa échapper un soupir de soulagement. Elle était sauvée. Pour le moment du moins !

— Vous avez tort de vous méfier de ce notaire, fit Adrian d'un ton rassurant.

— Il est à la solde des Vanderhault.

— Pas du tout. Il m'a assuré que lui, tout comme Me Dougall, son homologue à New York, étaient vos alliés. Il n'a pas manqué d'insister sur le fait que, même si vous n'êtes pas majeure, votre mariage vous a permis d'acquérir votre émancipation. Vous êtes entièrement libre.

Carina demeurait méfiante.

— Vous pensez que... que je ne serai pas obligée de retourner à New York ?

— Vous pouvez aller où bon vous semble.

Adrian laissa échapper un rire léger.

— À condition que ce soit avec moi !

Timidement, Carina leva les yeux vers lui. Il lui servit une coupe de Champagne et la lui tendit.

— Buvez. Après toutes ces émotions, cela ne vous fera pas de mal.

Elle but quelques gorgées du liquide pétillant. Puis elle reposa son verre et porta la main à son front.

— J'ai eu si peur !

— Pourquoi ne m'avoir rien dit ? Vous n'avez donc pas confiance en moi ?

Elle baissa la tête avec confusion.

— Je vous avais menti... Il eut un geste indifférent.

— Étant donné les circonstances, je peux le comprendre.

— C'était... difficile. Je ne savais pas par où commencer.

— Nous avons pourtant appris à nous connaître. Il me semble que vous-auriez pu alors me révéler la vérité.

— Vous non plus, vous ne m'aviez pas donné votre vrai nom, objecta-t-elle.

Il se remit à rire.

— Nous sommes donc à égalité.

Voyant que la jeune femme tremblait toujours, il lui reprit la main.

— Pourquoi avez-vous toujours peur?

— Il faut que je me cache. Les Vanderhault sont terribles ! Ils veulent m'avoir en leur pouvoir. Et pour s'assurer que je ne m'échapperais pas, ils avaient décidé de me faire épouser l'un des leurs, Thomas Bamburger. Un homme au regard surnois et aux manières mielleuses.

Elle frissonna.

— Un homme que je ne peux pas supporter.

— Il n'est pas question que vous épousiez ce Thomas Bamburger. N'avez-vous pas promis de devenir ma femme ? À moins que vous n'ayez changé d'avis ?

— C'est vous qui avez dû changer d'avis, fit-elle avec amertume.

— Pourquoi?

— Parce que... parce que je ne suis pas Christina Wayne, mais Carina Vanderhault.

Les mots se précipitaient sur ses lèvres, tandis qu'elle poursuivait :

— Parce que vous êtes le marquis d'Hawthorpe, et non pas M. Thorpe.

Une larme roula sur sa joue veloutée tandis qu'elle ajoutait :

— Et aussi parce que je suis trop riche.

Il fronça les sourcils.

— J'ai beau chercher, je ne vois pas le rapport.

— Mais si ! Vous avez déclaré un jour que jamais vous n'épouseriez

une femme ayant plus d'argent que vous.

— Ma chère Carina, je me moque bien de votre fortune. Sachez que je vous épouserais même si vous n'aviez pas un penny en poche. Je croyais d'ailleurs que c'était le cas... tout au moins avant la visite de Me Metcalfe.

Soudain, il ôta le chapeau de la jeune femme et le jeta sur le sol. Puis il l'attira dans ses bras.

— Nous sommes en train de discuter de choses totalement dépourvues d'importance, alors que nous devrions être en train de nous embrasser.

Sans hésiter, Carina noua ses bras autour de sa nuque et lui tendit ses lèvres. Combien de temps dura leur baiser? Quelques secondes, des heures? Elle aurait bien été incapable de le dire. Adrian avait le pouvoir de l'entraîner loin, très loin, vers des rivages inconnus où tout était merveilleux.

Enfin, il se redressa et la contempla avec une infinie tendresse. Mais, tout de suite, son expression changea.

— Vous pleurez ! Pourquoi ? Il n'y a aucune raison pour cela.

Elle lui adressa un sourire ému.

— Je pleure de joie. Et aussi parce que je pensais ne... ne jamais vous revoir.

Il resserra son étreinte.

— Comment pouvez-vous parler ainsi ? Je ne peux pas vivre sans vous, mon amour. Vous ne l'avez donc pas encore compris ?

Après avoir cru toucher le fond du désespoir, Carina avait maintenant l'impression de planer au septième ciel. Quoi, Adrian souhaitait toujours faire d'elle sa femme ? Malgré tout ?

— Vous êtes un aristocrate très important, murmura-t-elle. Vous me l'aviez caché.

— Je voyageais incognito. N'oubliez pas que j'étais recherché par des espions à la solde des Russes. J'espérais que Kermynsky ne me retrouverait pas sous le nom de M. Thorpe.

— Il vous a retrouvé, hélas !

— Mais vous m'avez sauvé la vie. Et grâce à tous. Kermynsky a été mis hors d'état de nuire pour toujours.

Les moteurs du grand paquebot se mirent à vibrer sous leurs pieds.
Adrian jeta un coup d'œil par le hublot

— Nous voilà en route pour Le Havre. Puis ce sera Paris, où m'attendent d'importantes personnalités pour me féliciter. La vie est très injuste : c'est vous qui devriez recevoir ces félicitations.

— Pour avoir tué un homme ? demanda-t-elle avec incrédulité.

— Un scélérat. Si l'on savait que c'est grâce à vous que ce misérable a été mis hors d'état de nuire, vous seriez probablement décorée.

— Oh, je ne recherche pas les honneurs, je préfère la discrétion.

— Ce sera donc dans la plus grande discrétion que nous nous marierons à Paris avant de partir en voyage de noces en Grèce, à bord de mon yacht.

Les yeux de Carina étincelaient.

— Je n'ose y croire ! Découvrir la Grèce avec vous ? Quel rêve !

Le marquis lui effleura les lèvres d'un baiser.

— Pour moi aussi, c'est un rêve. Je vais épouser la plus belle femme du monde, la fille d'un homme que je respectais beaucoup.

Carina allait de surprise en surprise.

— Vous... vous savez qui était mon père?

— Me Metcalfe m'a appris qu'il n'était autre que sir Gerald Royden, le dernier descendant d'une vieille famille aristocratique. J'ai bien connu sir Gerald. C'était un homme intelligent et d'une grande culture.

De nouveau, il embrassa Carina avant d'ajouter :

— Sa fille est elle aussi très intelligente et cultivée.

— Moi ? Je crains que vous ne vous fassiez beaucoup d'illusions. Avant de partir pour New York, je n'avais pratiquement jamais quitté mon village.

Une pensée la frappa.

— Mais vous... vous souhaitez vraiment m'épouser ?

— Carina ! Comment pouvez-vous avoir le moindre doute à ce sujet ?

Elle parut soudain accablée.

— J'ai déjà été mariée. Contre mon gré, il a fallu que je devienne la femme de Silas Vanderhault. Et cela, afin de sauver mon père de la prison pour dettes.

— Me Metcalfe m'a expliqué cela. Et il m'a également appris que votre mari a été victime d'une attaque au cours de la réception qui précédait votre nuit de noces. Après cela, il est resté dans un coma profond pendant des mois.

Il serra la jeune femme contre lui presque à l'étouffer.

— Vous avez peut-être été mariée, mon amour, mais vous n'avez appartenu à aucun homme.

Cela, je l'avais compris dès notre premier baiser.

Les yeux clos, elle se blottit contre lui.

— Vous comprenez tout. Vous êtes merveilleux.

— Vous êtes merveilleuse, fit-il en écho avant de lui reprendre les lèvres.

Après avoir quitté le port de Southampton, le Touraine faisait maintenant route vers Le Havre, sous un ciel sans nuages, tandis que des mouettes planaient au-dessus du grand paquebot en piaillant.

Mais pas plus le marquis d'Hawthorpe que Carina ne songeaient à contempler la mer que le soleil faisait étinceler de milliers de paillettes dorées.

Ils ne pensaient qu'à s'embrasser passionnément, tout en multipliant de tendres serments.